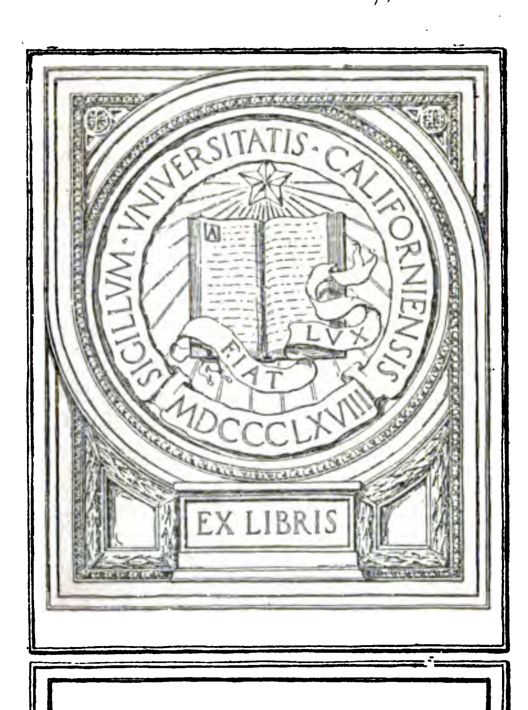
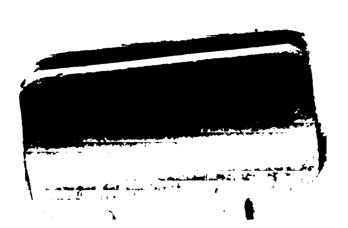
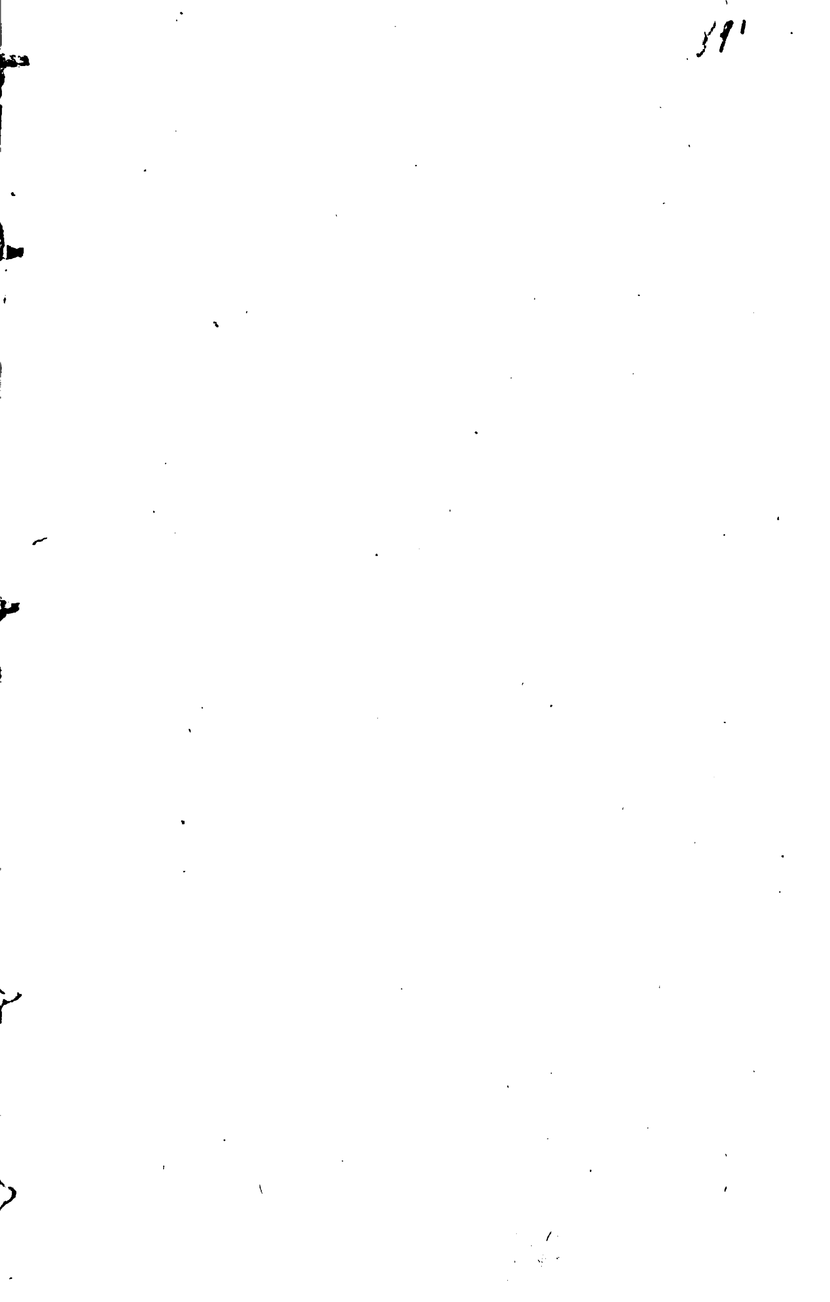



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS





CE QU'ÉTAIT LA
Province française
AVANT LA GUERRE

DU MÊME AUTEUR

Chroniqueurs et Polémistes. Ouvrage ayant obtenu le Prix de la Critique littéraire en 1908........... 1 vol.

La Littérature Féminine d'aujourd'hui............... 1 vol.

La Jeune Fille dans la Littérature française......... 1 vol.

Les Romanciers du nouveau siècle (*H. de Régnier, R. Boylesve, H. Bordeaux, F. Vandérem, L. Bertrand, R. Rolland, C. Farrère, L. Frapié*, etc.), 1re série... 1 vol.

L'Italie vue par les Français. Ouvrage couronné par l'Académie française.............................. 1 vol.

Victor Hugo,— Voltaire. Collection de la *Vie anecdotique et pittoresque des Grands Écrivains*................. 2 vol.

EN COLLABORATION AVEC M. ALPHONSE SÉCHÉ.

L'Évolution du Théâtre contemporain. Ouvrage couronné par l'Académie française.................... 1 vol.

Au Temps du Romantisme.......................... 1 vol.

George Sand, — Verlaine, — Gœthe, — Diderot, — Lord Byron, — Tolstoï, — Balzac, — Baudelaire. Collection de la *Vie anecdotique et pittoresque des Grands Écrivains*.................................. 8 vol.

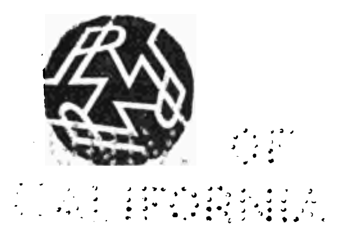
Un Sans-Patrie, pièce en trois actes représentée au Nouveau Théâtre d'Art.

JULES BERTAUT

CE QU'ÉTAIT LA
Province française

AVANT LA GUERRE

Elle est sans souvenirs de sa vie immobile,
Elle n'a ni grandeur, ni gloire, ni beauté;
Elle n'est à jamais qu'une petite ville ;
Elle sera pareille à ce qu'elle a été.
HENRI DE RÉGNIER, *Ville de France.*



PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

AVANT-PROPOS

Le hasard m'a permis, quelques mois avant la guerre, de revenir passer plusieurs semaines dans la ville de province que connurent mes premières années. Cette ville est Clarmonde, chef-lieu du département de la Basse-Indre, célèbre, comme l'on sait, par sa cathédrale et ses pâtés. Ce fut aussi le séjour préféré d'Agnès Sorel, et c'est même pour rechercher des documents concernant cette « haulte et puissante dame », que je me suis décidé à accomplir ce voyage.

J'aurais été un peu choqué, je l'avoue, de revenir en étranger dans un lieu où j'ai vécu, où j'ai éprouvé ces premières impressions d'enfance qui ne sont jamais qu'assoupies en nous et ne meurent pas. Heureusement que j'ai à Clarmonde, seul, ma foi, de tous mes anciens camarades de lycée, un bon ami qui ne voulut entendre parler de rien autre que de me recevoir chez lui.

René Pellegrin-Simonnet habite chez son père, lequel est un important bourgeois de Clarmonde, né de parents eux-mêmes Clarmondois, ayant toujours vécu dans ce coin de province, ayant sa place marquée dans la société, ses relations, ses habitudes. Le père est veuf et ne fait rien que gérer sa fortune, le fils est aussi désœuvré que le père et marche sur les traces de ce dernier. L'un et l'autre s'ennuient considérablement et s'empressèrent de sauter sur la première occasion de divertissement. Je fus reçu et fêté comme si j'apportais la joie en personne, et les semaines passées dans cette morne cité furent aussi rapides pour moi que des semaines de Paris.

Elles eurent cet effet de me faire retrouver peu à peu, les uns après les autres, les coins de la ville où j'avais vécu sans m'apercevoir de son originalité. Cette vision des choses et des gens n'était pas la vision superficielle que rapporterait forcément d'un aussi court séjour un Parisien qui n'aurait jamais vécu en province, c'était pour moi comme la reprise d'une pièce très connue, mais vue sous un éclairage tout différent. C'était une confirmation, une preuve, si l'on veut, de vagues impressions antérieures qui se cristallisaient et se dégageaient tout à la fois.

Ce sont ces impressions, ces notes que je réunis ici. Elles n'ont la prétention ni de constituer un tableau d'ensemble de la province française, ni de dégager ce qu'on pourrait appeler l'esprit provincial de la France. Elles ont trait à une ville qui n'est pas la synthèse de toutes les villes de notre pays, mais peut être un type assez frappant de la petite cité française. Elles sont simplement les observations impartiales et les réflexions que peut suggérer à un témoin sincère la vue d'une ville moyenne de province, en France, au début du XXe *siècle. Et si elles parviennent à être vraiment telles, j'estime que je n'aurai perdu ni mon temps ni ma peine à les rédiger, tant sont rares, à toutes les époques, la sincérité et l'impartialité.*

Ce qu'était la province française
AVANT LA GUERRE

I

CLARMONDE A VOL D'OISEAU

Si, comme tant d'autres, je commençais par vous déclarer que ma petite ville est admirable et tout à fait importante malgré son exiguïté sur la carte de France, vous ne me croiriez pas et vous auriez bien raison.

La vérité, c'est que Clarmonde est une ville moyenne, préfecture de 42 847 habitants, située dans un pays du centre qui n'est ni très pittoresque, ni très laid, ni très montagneux, ni très plat. C'est une de ces villes françaises, calmes et isolées, où l'on se sent à la fois loin de la capitale, loin du Midi, loin de l'étranger, loin de la mer et loin de la montagne. Ce sont des coteaux médiocres qui l'environnent, des forêts médiocres, des fleuves médiocres et un peu lents ainsi que l'esprit de ses habitants, quelque chose comme un moyen terme entre tous les qualificatifs possibles.

C'est une petite ville de France qui s'est conservée presque intacte à travers le dernier siècle, et voilà le meilleur de son originalité. Située sur une ligne de chemin de fer secondaire, elle a échappé à la fois et à la grande industrie et à l'envahissement de l'étranger. Elle n'a pas connu comme Tours la joie d'être découverte depuis longtemps par les Anglais, elle n'a pas connu comme Poitiers les ébats joyeux de ses étudiants, car elle n'a

nulle Faculté, elle n'a pas connu comme Bourges le plaisir de contempler tant de militaires et tant d'officiers d'artillerie, car elle n'a nul arsenal. Pour toute industrie, elle offre les briqueteries de MM. Pichonnette qui occupent bien cent ouvriers, et la grande faïencerie dirigée par les fils de Renaudin qui en emploie trois fois autant. Mais c'est là une population ouvrière très calme, un peu assoupie, difficile à émouvoir. Tout le reste des Clarmondois se compose de commerçants, de petits propriétaires de rentiers, de bourgeois, d'aristocrates et de fonctionnaires. Quand j'aurai ajouté que Clarmonde a un régiment d'infanterie et un régiment de hussards, que son évêché y attire de nombreux prêtres et qu'elle comptait avant les dernières lois une grande quantité de couvents et de séminaires, j'aurai tout dit sur la population de ma petite ville.

Pour ce qui est de son aspect, je l'ai remarqué tout de suite, il se modifie très peu. A peine a-t-on abattu çà et là quelques maisons qui menaçaient ruine. La plupart des vieux hôtels du XVIIIe siècle subsistent encore, avec leur portail surmonté de quelque mascaron, avec leur vaste cour, avec leurs hautes fenêtres grillagées. Tout le quartier neuf de la ville s'est porté à l'ouest, vers la gare et les casernes, mais il n'est pas bien considérable, et le nœud de la cité est toujours sur la vieille colline où les antiques rues s'enlacent autour de la merveilleuse cathédrale, centre, honneur et fleuron de la ville.

La cathédrale ! Les habitants de Clarmonde en sont-ils assez fiers, et ne dirait-on pas qu'ils l'ont construite de leurs propres mains ! Ils sont fiers du double astérisque dont Joanne la marque dans son Guide, fiers de sa masse imposante qui s'accroupit depuis des siècles au milieu de la ville, fiers de ses deux tours énormes dont on aperçoit, de loin, dans la plaine, la noire silhouette, fiers de ses portes fameuses, au gothique flamboyant, de sa flèche superbe, de ses voûtes admirables, de ses vitraux uniques.

Ils en sont plus que fiers, ils ont acquis un orgueil volontiers dédaigneux de toutes les autres cathédrales du

monde, mais je les soupçonne, dans le fond, de n'avoir jamais su priser la beauté vraie de la leur, comme j'ai vu qu'ils ignoraient encore et qu'ils ignoreront toujours le charme infini, discret, ouaté de silence et de paix, des vieux quartiers de la cité.

C'est pourtant au milieu de ces rues silencieuses, de ces hôtels mornes, de ces petites places ornées d'une fontaine rococo et de deux bancs où personne ne vient jamais s'asseoir, que l'on goûte le mieux le parfum exquis de Clarmonde.

Rues nostalgiques et vides, carrefours clairs et silencieux, jardins profonds entrevus derrière de lourdes portes cochères, vitraux de la petite maison qui se teignent de pourpre au soleil couchant, flèche de tourelle moyenâgeuse aperçue dans un très vieil hôtel aux murailles noircies, tout ce décor de calme province pénètre étrangement les âmes qui le contemplent, mais, par-dessus tout, ce qui séduit chaque voyageur, c'est le jardin public de la cathédrale.

Dessiné par Le Nôtre, admiré par Stendhal dans son tour de France, il étale sa majesté entre l'ombre auguste de l'église et le palais moderne de l'évêché, devenu l'Hôtel de Ville depuis la Séparation. Disposé comme un tapis avec ses larges pelouses bordées de buis, ses allées mignonnes et ridicules, ses fleurs diaprées, ses parterres et ses boulingrins, ses ifs taillés et son sapin solitaire, il est tel que le vit M. Le Nôtre, lorsque, grave et pensif, cet artiste incomparable dirigeait ses ouvriers parmi les gazons et les allées rectilignes. Sa beauté est demeurée, faite de logique, de simplicité et de goût, la vieille cathédrale lui sert toujours de toile de fond, et l'antique allée de tilleuls, soigneusement disposés, l'abrite des regards indiscrets du voisinage.

Ses aspects sont divers, selon l'heure du jour, le temps et la saison, mais à nul instant, il n'est plus délicieux que vers la fin des belles après-midi d'été.

A cette heure exquise, il se voile de grâces nouvelles, il se pare d'une dernière coquetterie. Il est presque soli-

taire : à peine si, de loin en loin, on aperçoit un groupe de promeneurs ou quelques isolés disséminés sur des bancs. Le ciel, à l'orient, a déjà pâli, cependant que la cathédrale découpe ses arêtes fines et ses arcs-boutants fantastiques sur l'occident en feu. La dernière flèche d'or du soleil fait danser près des boulingrins les derniers moucherons qui vont s'éteindre avec cette belle journée. L'allée des tilleuls ne compte qu'un promeneur, un prêtre qui la parcourt lentement en lisant son bréviaire. Une bande d'enfants se poursuit en riant, et, là-haut, de noirs corbeaux appréhendant l'agonie du jour commencent à tournoyer avec de grands cris autour de l'énorme masse de pierre. Les fenêtres de l'hôtel de ville s'illuminent et flamboient comme si elles reflétaient quelque incendie, le silence devient auguste et un peu solennel. On n'entend plus que le cri bref d'un oiseau qui traverse la nue ou le roulement lointain de quelque voiture. C'est l'heure où le jardin de M. Le Nôtre apparaît dans toute sa beauté, c'est la minute où le passé frissonne en lui, le passé enveloppant et endormeur comme une caresse infiniment douce...

***

De tous les quartiers de la cité, celui où s'étale ce petit parc enchanteur n'est, cependant, pas le plus beau aux yeux des Clarmondois, et j'ai retrouvé, aussi vivace chez eux, la préférence qu'ils témoignent, depuis des années, à l'avenue de la Gare.

L'avenue de la Gare, pour les habitants de Clarmonde, c'est la rue Nationale pour les Tourangeaux, la rue Crébillon pour les Nantais, la rue Bannier pour les Orléanais, le Cours, la Cannebière, le Boulevard. C'est tout et ce n'est rien. C'est le commencement et la fin de l'univers, et ce n'est ni quelque chose de très beau, ni quelque chose de très original, ni quelque chose de très grandiose.

L'avenue de la Gare, ce sont les Galeries modernes

« à l'instar de Paris », c'est le marchand de dentelles du coin et le fourreur qui lui fait face, c'est la Grande pharmacie internationale qui a un énorme étalage, à l'instar d'une épicerie, et vend le quinquina à bas prix... Ce sont les deux libraires qui se partagent la maigre clientèle de la ville, l'un, M. Fonteneau, qui « travaille dans la noblesse » et dont la devanture s'orne de livres de première communion ivoirés, de christs d'argent sur peluche rouge, et l'autre, M. Toulmouche, de goût plus moderne, qui offre aux passants des variétés multicolores de livres aguichants. C'est le magasin de deuil, « A la dame en noir », qui occupe de si jolies ouvrières; ce sont les maisons modernes où habitent les hauts fonctionnaires et les officiers supérieurs; c'est le Café du Centre, le plus beau de la région, vaste et profond, avec ses trois colonnes tapissées de glaces, son plafond doré, ses baies garnies de fleurs, l'été, sa terrasse immense, son orchestre de tziganes rouges et ses cabinets particuliers. L'avenue de la Gare, c'est le centre et c'est le but, c'est là que se portent instinctivement les pas de tout flâneur, là que se concentre l'activité de toute la ville, là qu'on est assuré de trouver quelques personnes dans la rue à toute heure du jour, là que s'effectue, sur les sept heures du soir, la descente des ouvrières et que s'accomplit, chaque dimanche, suivant le rythme traditionnel, après le concert de quatre heures, la descente de la foule du Jardin vers la gare.

La gare ! Etrange et mystérieux phénomène des petites villes ! Qui dira par quelle force secrète, par quelle secrète attirance elle entraîne ainsi vers elle tout habitant qui a des loisirs?... Elle n'est pourtant pas belle, la pauvre gare! On ne l'a pas restaurée depuis le voyage de l'Empereur — en 1865 — et elle a toujours son air piteux de petite station, avec sa cour d'entrée minuscule, sa frêle grille de fer, son allée de tilleuls rabougris près de laquelle vient prendre place la cohorte des fiacres. Les promeneurs, du reste, n'y pénètrent jamais, dans cette gare en miniature. Comme arrêtés par une limite sacrée, leur flot pressé

vient s'échouer sur les grilles de fer et reflue sagement, invinciblement, comiquement, vers l'Esplanade pour recommencer la promenade en sens inverse. La gare, l'Esplanade, — l'Esplanade, la gare, tels sont les deux pôles d'attraction pour les habitants de Clarmonde, et c'est un phénomène aussi amusant qu'inexplicable.

Maigres distractions, proclamerez-vous, pour une ville d'importance.

Gardez-vous de l'avouer tout haut, on vous écorcherait. C'est encore, en effet, une illusion des Clarmondois que leur ville est, à tout prendre, aussi réjouissante qu'Orléans, Nevers, Bourges ou Châteauroux. D'abord Clarmonde possède un théâtre, elle a, en outre, deux cafés-concerts et une société philharmonique « dont les séances sont suivies par tout ce qu'il y a de bien ». N'offre-t-elle pas des bals nombreux où l'on souscrit par charité? N'est-elle pas enfin — argument suprême — « à cinq heures seulement de Paris par l'express du soir » !...

La vérité, c'est que Clarmonde est une ville morte, ou, du moins, qui achève de mourir tout doucement. Son théâtre, si animé jadis, est aujourd'hui presque toujours fermé, sauf quand quelque tournée s'y aventure, de loin en loin, pour son malheur.

Cet étrange phénomène est diversement commenté par les habitants de ma petite ville :

— Vous savez qu'on est très difficile chez nous.

— Nous avons été gâtés par Paris.

— Ces messieurs sont si souvent dans la capitale : ils préfèrent garder leur argent pour l'Opéra ou le Théâtre-Français.

— Et les décors !

— Et la voix des chanteurs !

— Et l'orchestre !

— C'est navrant, nous n'avons pas d'orchestre !

— Quand donc aurons-nous une municipalité qui donnera une subvention?

Toutes ces réflexions ont probablement une grande valeur, puisque le théâtre de ma petite ville, froid, laid et

poussiéreux, est, en outre, constamment vide. Même M. Guitry, même Mlle Polaire ne surent dégeler les habitants de Clarmonde. Ceux-ci n'aiment probablement pas le spectacle, allez-vous vous écrier. Quelle erreur est la vôtre ! Vous ignorez donc que ma petite ville a deux cafés-concerts « qui font beaucoup de tort au théâtre ». Tous les deux sont à l'instar de quelque chose. Le premier est à l'instar des Ambassadeurs. Il a pour cadre un grand jardin, un ancien parc où l'on a élevé une scène devant laquelle on a disposé une cinquantaine de tables de fer. Par les beaux soirs d'été, quelques douzaines de bourgeois désœuvrés viennent s'installer là sous la lumière aveuglante de l'acétylène qui découpe en traits crus la silhouette de quelque chanteuse ou de quelque « diseur mondain ». Ils se donnent, en écoutant la *Matchiche* ou la *Marche de l'escalier*, le plaisir supérieur de se sentir modernes et à la mode de Paris.

Le second café-concert de Clarmonde est à l'instar des anciennes brasseries du Pays latin. Il s'intitule Brasserie bordelaise. Pourquoi bordelaise? On ne l'a jamais su. Mais « la Bordelaise » est l'établissement de bon genre pour messieurs les officiers et sous-officiers fortunés qui veulent s'amuser. On y trouve des cabinets particuliers attenant à un restaurant de nuit, et un minuscule café avec une scène plus minuscule encore où viennent glapir quelques « artistes » peu farouches et très court vêtues.

Essayez donc maintenant de nier les distractions de Clarmonde ! Une ville de province qui offre de tels agréments ne saurait qu'être désirée passionnément par la horde des fonctionnaires voyageurs. Aussi faut-il voir de quel air finaud les habitants de ma petite ville accueillent l'annonce du départ de tel personnage important de la magistrature ou de l'armée.

— Encore un qui ne tardera pas à regretter Clarmonde ! vous disent-ils en riant.

Et le plus drôle, c'est que c'est parfois vrai...

***

Maintenant que vous connaissez l'aspect extérieur et, en quelque sorte, physique de ma petite ville, laissez-moi vous en dessiner rapidement l'aspect moral.

La caractéristique de Clarmonde, je l'ai dit, c'est que, semblable à un grand nombre de vieilles cités de France, elle n'abrite nul grand commerce, nulle grande industrie : d'où la physionomie originale qu'elle a conservée entre les cités manufacturières du Nord ou de l'Est et certains grands entrepôts commerciaux du Midi. Depuis toujours, les Clarmondois sont accoutumés à désigner sous le nom de commerçants les tenanciers de quelques magasins infimes où, en peinant toute sa vie dix heures par jour, on arrive juste à gagner de quoi ne pas mourir de faim. Le commerce local est nul, si l'on en excepte quelques vastes maisons comme les Galeries qui sont aux mains d'étrangers.

La conséquence d'un tel état de choses, c'est la sorte de discrédit qui frappe tout individu qui s'est voué au commerce. Quand on a dit dans les salons de la bourgeoisie ou de l'aristocratie clarmondoise : « Il épouse la fille d'un commerçant », on a marqué le mépris le plus profond qui puisse atteindre un jeune Français. Et, chose curieuse, ce mépris est si bien enraciné dans l'esprit de tous les habitants de ma petite ville que les commerçants eux-mêmes ne se glorifient pas de leur titre, avouent avec une sorte de honte leur métier et se hâtent de se retirer dès qu'ils le peuvent. Notez, du reste, que presque aucun n'est sans fortune : la plupart ont quelques maisons en ville, un lopin de terre, des valeurs mobilières ou des hypothèques, et c'est tout naturellement qu'ils reprennent au bout de quinze à vingt ans d'exercice commercial leur rang dans la petite bourgeoisie où ils sont nés, où ils ont grandi et qu'ils ont l'impression de n'avoir jamais quittée.

Les commerçants et les industriels n'existant pas, qui

donc, à Clarmonde, dépense de l'argent, ordonne et tient la tête? Vous l'eussiez demandé il y a quarante ans à un Clarmondois, il vous eût répondu sans hésiter : « L'aristocratie. » L'aristocratie de Clarmonde était alors, avec celles de Rennes, de Bourges et de Poitiers, une des plus cotées de la province. Ce n'est pas en vain qu'il y a dans ma petite ville tant de vieux et de si beaux hôtels, tant de grands jardins entrevus derrière des grilles jadis dorées, aujourd'hui couvertes de rouille, et que le pays environnant compte tant de châteaux.

Ouvrez le livre des *Adresses clarmondoises* qui est, en quelque sorte, le *Tout-Paris* ou le *Bottin mondain* d'ici, vous verrez qu'on a poussé le soin de la démarcation jusqu'à mettre en italique et à part les noms des familles nobles qui y figurent. Et si vous avez la curiosité de les lire, ces noms, vous en apercevez pas mal qui vous sont familiers, noms historiques ou de la grande histoire locale. Oui, vraiment, il y avait ici, sous la Restauration et encore sous le Second Empire, ce qu'on est convenu d'appeler une société qui recevait, qui dépensait, qui s'affichait, qui roulait voiture. Peu à peu, tout cela s'en est allé ; la diminution de la terre, l'augmentation du prix de la vie, les nouvelles lois sociales ont réduit les revenus terriblement. On est demeuré de plus en plus à la campagne, ne faisant qu'une brève apparition à Clarmonde pour les visites obligées du jour de l'an, et les vieux hôtels sont devenus de plus en plus mornes, et l'herbe a poussé dans les cours, de plus en plus épaisse. Maintenant, c'est le lâchage, la désertion sans phrases...

Dès lors, n'étant plus disputée par l'aristocratie ni par le haut commerce, la palme de la « haute société » revient au monde bigarré mais important des fonctionnaires. Les fonctionnaires, ces vagabonds de la province, sont devenus les rois de Clarmonde. Ma petite ville, je l'ai dit, compte deux régiments, elle a encore une Cour d'appel, un lycée de jeunes gens et de jeunes filles, une école d'agriculture... que sais-je ! elle contient dans ses murailles un nombre respectable de personnages investis

de fonctions publiques plus ou moins élevées, mais qui ont tous une tendance innée à se croire très importants. Qu'on juge de leur joie et de leur morgue le jour où ils s'aperçoivent que nulle puissance sociale n'est là pour leur faire contrepoids, que nul n'est plus riche, plus honoré, plus envié qu'eux-mêmes... En vérité, je vous le dis, Clarmonde est le paradis des fonctionnaires. Dans cette ville médiocre qui assure d'avance le triomphe des gens médiocres, ces *minus habentes* sont admirablement à leur place. Ils campent dans ma ville avec toute l'autorité, toute la suffisance et tout le mépris pour autrui dont les a gratifiés la République en leur attribuant quelque autorité. Ils écrasent de leur poids la malheureuse bourgeoisie qui les regarde et les envie, et ils tiennent dans un mépris absolu l'aristocratie qui le leur rend au centuple. Parfois, le hasard fait que l'un de ces vagabonds se marie et prend racine dans la ville, mais c'est là un spectacle rare, et Clarmonde offre, à l'ordinaire, la vision assez décevante au début du xx[e] siècle, mais assez coutumière en France, d'une ville aux castes sociales soigneusement étagées les unes sur les autres, qu'il faut bien se garder de mêler, qui vivent côte à côte sans se confondre jamais et qui forment autant de petites cités dans la cité, autant de villes minuscules dans ce grand village.

Dès lors, vous pouvez apercevoir facilement ce qu'est la vie dans la cité de Clarmonde : telle je l'ai connue il y a vingt ans, telle je viens de la retrouver. L'hiver, la ville s'anime un peu. Malgré la médiocrité de leur existence, quelques propriétaires des beaux hôtels de Clarmonde sont rentrés, les volets de leurs vieilles demeures se sont entr'ouverts, la campagne a dégorgé le plus qu'elle pouvait de ses hôtes sur ma petite ville. Mais cette aristocratie se montre peu dans le jour, d'ordinaire : le seul moment où vous pourrez la contempler, ce sera à la grand'messe de dix heures à la cathédrale. Là, elle donne tout entière. Du reste, cet endroit et cette heure sont le lieu de rendez-vous de tout ce qui compte dans la ville : la nef immense de la merveilleuse cathédrale gothique

s'emplit de la plus fidèle et de la plus infidèle des foules. Dans la grande allée centrale s'entassent les gens pieux, tout autour circulent les mécréants. Cette curieuse coutume donne un peu un aspect de foire à la grand'messe de dix heures, mais elle provoque aussi une animation énorme et qui atteint son comble à la sortie.

Là donc vous avez chance d'apercevoir tout ce qui a un nom à Clarmonde et aux environs immédiats. Autrement, vous ne rencontreriez plus personne des gens bien nés qui laissent la rue aux fonctionnaires et aux simples bourgeois et ne sortent guère qu'en voiture. Les visites qu'ils se font sont, du reste, cérémonieuses et rapides : la grande raison d'économie y préside toujours, les salons sont froids et la conversation sans allure. Depuis deux ans seulement on se risque à servir, sur le coup de quatre heures, un petit verre de porto avec quelques gâteaux secs, mais tout cela chichement, comme avec une sorte de honte.

Durant ce temps, les fonctionnaires donnent quelques bals : le préfet, le général, le premier président, des magistrats ou des officiers fortunés ouvrent la porte de leur maison et, le soir, dans les rues calmes de Clarmonde, on entend parfois le cahotement des fiacres sur le vieux pavé inégal de la ville. Alors les jeunes filles de la petite bourgeoisie qui ne figurent pas dans le monde ou celles de l'aristocratie qui se morfondent dans leur petite chambre tendue d'andrinople ou revêtues de boiseries anciennes poussent un long soupir et songent : « C'est, ce soir, chez le général » ou bien : « C'est chez le préfet » et, dans leurs yeux éblouis, passe la vision d'un bal aux beaux cavaliers qui les emporteraient dans le rythme langoureux d'une valse à trois temps.

N'exagérons rien : la saison d'hiver se prolonge encore jusque vers avril et mai. Alors le printemps donne à Clarmonde un petit air de fête : les lilas en fleurs débordent par-dessus les murs des jardins, la jeune verdure éclate de tous les côtés, sur les vieilles maisons, la « musique » de quatre heures est plus joyeuse, et davantage de monde

circule dans les rues mornes de la vieille ville. C'est à ce moment que l'aristocratie organise sa vente de charité annuelle qui, selon l'expression même du *Messager clarmondois*, « est le bouquet du feu d'artifice de la saison mondaine ». Dans la vieille église des Carmes, depuis longtemps désaffectée, se tient cette vente de charité qui groupe autour des comptoirs la fine fleur de l'aristocratie clarmondoise. Huit jours de suite, ces messieurs et ces dames s'efforcent de se vendre entre eux très cher des objets sans valeur, puis, comme accablés par tant d'efforts, se dispersent aussitôt après dans leurs châteaux et leurs maisons de campagne. Ils sont imités immédiatement par ce que la bourgeoisie compte de mieux, et seuls, ou à peu près, les fonctionnaires demeurent avec le populaire pour garder la vieille ville.

Celle-ci, dès lors, s'assoupit de plus en plus pour s'endormir tout à fait pendant les lourds mois d'été. L'avenue de la gare devient alors poussiéreuse et intenable, l'Esplanade est torride, mais le Jardin est une oasis de fraîcheur, et les petites places solitaires entourées de maisons bien fermées sont des refuges d'ombre et de silence. C'est là qu'il faut s'asseoir quelques instants pour goûter le parfum de ces étranges cités de province qui ne peuvent pas se résigner à mourir tout à fait, mais qui agonisent dans la chaleur d'un jour d'été. Autour de vous, silence presque absolu : un gamin qui passe, une vieille femme qui se traîne, un soldat qu'on entrevoit, et puis rien que le bruit d'une fontaine publique qui coule goutte à goutte. Alors vous regardez chacune des demeures qui vous entourent, vous apercevez qu'elle est laide ou difforme ou médiocre, sans cachet d'ancienneté ni d'élégance, et vous vous demandez pourquoi l'ensemble fait si bien alors que chacune des parties fait si mal. C'est l'histoire même de Clarmonde tout entière : les détails, vous allez le voir, ne sont pas tous très beaux, mais, dans leur juxtaposition, quelle jolie ville de la vieille France !

II

DEUX GRANDS BOURGEOIS

I

M. PELLEGRIN-SIMONNET

M. Pellegrin-Simonnet, le père de mon ami René, chez qui je suis descendu passer ces quelques semaines et grâce auquel je retrouve, en les vérifiant, mes impressions d'enfance, est lui-même un des types les plus accusés de ma petite ville, et je ne crois pas mieux faire que de commencer par lui cette série de portraits de Clarmondois.

M. Pellegrin-Simonnet doit avoir, à l'heure actuelle, cinquante-six ou cinquante-sept ans. Il ne les porte pas. Il est grand, solide, d'une bonne charpente osseuse, le corps pas trop alourdi, la face un peu enflammée après chacun de ses repas, les membres massifs, l'air résistant dans toute sa personne. Il constitue excellemment l'un des types les plus fréquents de la bourgeoisie et de l'aristocratie provinciales, dont on retrouve seulement d'assez rares échantillons à Paris et que j'appellerai volontiers le type officier de cavalerie.

Il y a dans sa démarche je ne sais quelle souplesse qui révèle l'homme qui a pratiqué le sport, il y a en lui, malgré les complets qui sortent de chez le mauvais tailleur, une élégance innée qui se retrouve jusque dans sa mise, il y a des yeux vifs et volontaires, il y a surtout dans sa voix un accent d'autorité qui dénote l'habitude du commandement, accent qui peut aller jusqu'à la sécheresse et la dureté. Les muscles sont toujours souples malgré l'âge : l'équitation et la chasse suffisent pour balancer l'effet des repas trop copieux et des boissons

trop alcoolisées. La moustache crânement relevée, le menton soigneusement rasé, les cheveux coupés court, volontiers en brosse, l'œil vif et la finesse des traits indiquent tout de suite la catégorie sociale à laquelle ces êtres appartiennent. Ce sont des gens qui ont toujours eu la grande aisance, qui ont exercé dès l'enfance l'habitude du commandement, qui sont plus façonnés pour agir que pour penser, mais qui n'ont jamais connu aucun raffinement extrême de civilisation. S'ils ne sont pas tous de race par la naissance, on pourrait dire qu'ils sont tous de classe par le milieu où ils sont nés, où ils ont grandi, où ils ont vécu. Ce sont probablement ceux qui se rapprochent le plus du type gentleman-farmer tel que le conçoivent nos voisins d'Outre-Manche.

J'ai dit qu'ils ne sont pas tous nés : hélas ! le père de mon ami est dans ce cas, et je ne crois pas me tromper en affirmant que c'est la rancune suprême qu'il a vouée à la vie. En réalité, M. Pellegrin est fils d'un très honnête médecin de Clarmonde qui, pendant plus de quarante ans, exerça son office dans ma petite ville et y recueillit une jolie fortune. Lorsque son fils fut arrivé à l'âge de se choisir lui-même une situation, il opta naturellement pour le droit, comme les gens qui n'ont pas des idées très arrêtées sur leur avenir. Il vint à Paris, y connut le Quartier Latin, y fit une noce modérée comme un bon fils de famille qu'il était, accomplit sagement son volontariat dans la cavalerie et se trouva tout à fait mûr vers la vingt-cinquième année pour se faire inscrire au barreau de Clarmonde et pour se marier. Il épousa la fille du bâtonnier, Mlle Simonnet elle-même. Beau mariage pour lui, moins beau que celui qu'il avait rêvé avec une jeune fille née, mais alliance qui eût pu être fructueuse pour sa carrière si M. Pellegrin-Simonnet (le moyen de ne point juxtaposer deux noms pareils !) n'eût été, sa vie durant, un simple avocat amateur. Le Palais ne l'intéressa jamais que comme potinière, et, dès son mariage, ses regards étaient tournés plus haut, vers la noblesse elle-même.

Monter jusque-là était une dure ascension pour le fils

d'un simple médecin de Clarmonde. Il fallut vingt ans de diplomatie à M. Pellegrin-Simonnet pour y arriver, mais, aujourd'hui, il peut se dire avec satisfaction qu'il en est : il reçoit à sa table ce qu'il y a de mieux comme noblesse clarmondoise, est invité aux meilleures chasses de la contrée et a été admis, voici sept ou huit ans, comme membre du Cercle artistique et littéraire de Clarmonde, ce qui est, comme nous l'expliquerons plus loin, la formule magique seule capable d'ouvrir la porte de tous les salons.

Oui, vraiment, M. Pellegrin-Simonnet en est, et ce n'est que justice, car ce grand bourgeois, fils et petit-fils d'excellents bourgeois, présente, au fond, les mêmes qualités, accuse les mêmes défauts, s'inspire du même esprit et adopte les mêmes mœurs que les membres de l'aristocratie. Cependant il y a des nuances, et il n'est nul besoin d'être un observateur très subtil pour les démêler. M. Pellegrin-Simonnet a beau appeler : mon cher ami, le marquis de Rocquemart et recevoir à sa table les barons Jampy, il est bien certain que sa mentalité diffère quelque peu de celle de ces messieurs.

D'abord, il y a la question religieuse. Certes, M. Pellegrin-Simonnet assiste tous les dimanches à la grand'messe de la cathédrale, et, de son vivant, sa femme était dame patronnesse d'une des chapelles latérales du grand chœur, ce qui est fort bien porté à Clarmonde, mais enfin, si M. Pellegrin-Simonnet « fait son devoir comme tout le monde », s'il oblige ses domestiques à assister aux offices, il ne suit pas lui-même la procession aux vêpres, il ne fait pas partie de la conférence Saint-Vincent-de-Paul, il n'est pas fabricien. Sans doute, il s'honore d'être en visite avec l'évêque, mais ce sont des visites très officielles, presque banales. Enfin jamais ne vit-on M. Pellegrin-Simonnet en tenue de brancardier, un cœur de drap sanglant épinglé à la poitrine, diriger les malades sur le train de Lourdes, en reprenant avec la foule quelque cantique. Ce sont là des détails, si vous voulez, mais ils suffisent, à Clarmonde, à classer un homme.

Et puis, il y a la question politique. M. Pellegrin-Simonnet est fils et gendre de bonapartistes militants, et voilà ce qu'on n'oublie pas à l'occasion. Evidemment son bonapartisme s'est fort atténué depuis quelques années, c'est plutôt une opposition irréductible et constante à toutes les nuances de la République, mais enfin ce n'est pas du royalisme. On ne sait même pas jusqu'à quel point M. Pellegrin-Simonnet ne s'accommoderait pas d'un ministère Méline ou quelque chose d'approchant, et cela est évidemment très grave aux yeux des lecteurs de l'*Action Française.* Mais, d'autre part, personne ne peut mettre en doute les opinions de M. Pellegrin-Simonnet sur la propriété, la patrie, la religion et la famille. Dès lors, on admet des discordances « tout en les regrettant », ainsi que dit le baron Jampy.

Enfin, il y a les alliances, la parenté, et c'est là quelque chose d'irréparable contre quoi ne peut rien la plus subtile diplomatie. Le beau-frère de M. Pellegrin-Simonnet est avoué à Poitiers où il gère une des plus belles études de cette ville, et cela est tout à fait honorable à vos yeux comme aux miens, mais cela est déplorable vu du balcon de la Société artistique et littéraire de Clarmonde. Et M. Pellegrin-Simonnet a encore un oncle qui est conseiller à la Cour d'appel dans une ville du Midi. Pour Dieu ! Qu'il l'y laisse et qu'il n'aille jamais exhiber dans les rues de Clarmonde ce fonctionnaire compromettant : il ruinerait en une heure le crédit qu'il s'est acquis en vingt années de patience.

M. Pellegrin-Simonnet le sait fort bien. Aussi ne s'avisera-t-il jamais de semblables gaffes, et il aura souci, par ailleurs, de racheter par une correction parfaite ces légères tares de parenté. Sa maison de Clarmonde est une des maisons cossues de la ville. Elle n'a pas grande apparence comme la plupart des logis d'autrefois, mais le portail est de taille, le vestibule énorme et les tapis répandus un peu partout vous avertissent tout de suite que vous êtes dans une bonne maison. Est-ce instinct ou habileté supérieure? M. Pellegrin-Simonnet a le flair

de ne jamais dépasser certaines limites : il n'aurait garde, par exemple, d'avoir dans son salon de trop beaux tableaux ou des bibelots trop nombreux. Il passerait pour un amateur, c'est-à-dire un original, c'est-à-dire un pas grand'chose.

De même, il importe à Clarmonde de ne pas afficher une domesticité trop nombreuse qui humilierait celle, si restreinte, hélas ! des personnes bien nées. Il se contente d'un valet de chambre qui sert de cocher, d'une cuisinière et d'une femme de chambre. Mais il a soin que son équipage soit toujours à Clarmonde et il n'aurait garde de se servir de l'auto pour les visites, la réservant aux seules randonnées à la campagne.

Cette campagne est une assez belle propriété où l'on va me mener un de ces jours, située à une trentaine de kilomètres d'ici, avec une grande chasse et une manière de parc. Cette chasse fut l'un des atouts les plus précieux de M. Pellegrin-Simonnet dans cette lutte pour la conquête de l'aristocratie clarmondoise, aussi le propriétaire met-il tous ses soins à l'entretenir, à la regarnir, à l'alimenter.

Que si vous me demandez maintenant la note dominante du caractère de M. Pellegrin-Simonnet, aujourd'hui que le voilà parvenu à ses fins, je vous répondrai que c'est le profond, l'incurable ennui dont il est possédé. Le père de mon ami s'ennuie comme il n'est possible de s'ennuyer qu'en province et à Clarmonde, parce qu'il a chaque jour une lutte plus terrible à soutenir contre cet ennemi redoutable qui s'appelle le désœuvrement.

Songez que cet homme veuf, qui n'a pas de passion, père d'un fils très nonchalant et qui se laisse vivre à ses côtés, n'a, en dehors de sa fortune, — très facile à gérer, — *absolument rien à faire.* Pas une préoccupation (même de santé), pas un souci, pas un désir. C'est l'atonie complète, l'atonie sans phrases.

Il a, du reste, parfaitement l'impression qu'il se survit à lui-même. Il ne songe jamais qu'à la partie un peu mouvementée de sa vie, celle qu'il a vécue entre dix-huit

et trente ans, et, machinalement, ses souvenirs se reportent toujours à cette époque.

Lorsqu'il me parle de Paris, c'est du Paris de l'Exposition de 1878 ou du Paris de 1880, 1881. En politique, en art, en littérature, en sociologie, il a, malgré lui, conservé les opinions des contemporains de Jules Grévy. Il se souvient des pièces de théâtre que l'on donnait ces années-là, des revues que l'on jouait, du nom de la commère et des mots d'esprit. Il sait les gens du monde chez lesquels il était de bon ton de fréquenter, il n'a garde de dissimuler les anecdotes scandaleuses qui avaient cours. Il a fait exactement les voyages que l'on faisait alors et dans l'esprit où on les faisait. Ainsi, en tout, il retarde d'une trentaine d'années. On dirait que le retour en province a été pour lui, comme pour tant d'autres dans son cas, une manière de naufrage dans lequel il a sombré corps et biens.

Au reste, il ne souffre pas de son obscurité, mais il n'eût pas été fâché que quelque aventure l'en tirât : dix fois il a été sur le point de se présenter aux élections, et dix fois il a reculé. Il y avait trop d'intérêts à sauvegarder, trop de tournants dangereux, et il a jugé, somme toute, plus prudent de s'abstenir.

Ainsi, M. Pellegrin-Simonnet n'a jamais rien été de sa vie, et il y a bien des chances, maintenant, pour qu'il ne soit jamais rien. Alors ce vide l'attire. Malgré lui, il est épouvanté de son néant, vingt fois par jour, il doit se dire que bâiller ne constitue pas nécessairement une fonction sociale, et il se réduit lui-même à de naïves occupations, à des niaiseries comme seule la province peut en faire inventer aux inutiles. Il court à sa campagne pour « surveiller » deux ouvriers en train de creuser un fossé ou bien il va voir si le tramway départemental avance sur la route d'Orléans, ou bien il visite les nouvelles canalisations d'eau que l'on installe autour de Clarmonde, ou enfin il va, sur le soir, jeter un coup d'œil au Cercle pour deviner ce que peuvent bien inventer les autres oisifs comme lui, mais les uns ont de la famille, ceux-ci des

préoccupations de fortune, ceux-là des soucis de bonheur domestique, et ils paraissent tous très affairés à M. Pellegrin-Simonnet qui, lui, n'a — vous entendez bien — *rien* à faire, *rien* à surveiller, *rien* à penser !...

Alors, de désespoir, il prend sa canne, son chapeau, et descend mélancoliquement vers la gare, à l'imitation de tous les habitants de Clarmonde. Il rencontre, chaque fois, les mêmes personnes, échange les mêmes saluts, se rend compte du même vide de sa vie, mais il est parvenu à *tirer* encore une journée. L'heure du dîner arrive tout doucement, et puis c'est le bridge, au Cercle, quelques bavardages et le lit à onze heures du soir.

Encore quelques années de cette sorte et M. Pellegrin-Simonnet sera pris, un beau jour, d'une attaque de rhumatisme ou de goutte qui le clouera à la chambre. Il deviendra quinteux, aigri, il se brouillera avec son fils, et il finira ses jours avec le regret de ne pouvoir continuer la seule occupation qu'il se soit découverte sur le tard : se prolonger le plus possible...

II

M. LA VALETTE

C'est toujours, en tous lieux, un homme considérable qu'un banquier opulent, mais à Clarmonde, c'est un homme tout à fait considérable. Non point que ma petite ville soit une place industrielle de premier ordre où l'argent circule sans cesse, mais ce n'est pas tant le commerce local qui use du banquier que la bourgeoisie et l'aristocratie. Les temps sont durs pour qui prétend vivre de ses revenus sans rien faire, et il faut se donner bien du mal pour tirer quelque chose de presque rien. Tout seul on n'y arriverait pas, bien certainement, mais quand on possède dans une ville un homme comme M. La Valette, il n'est pas d'entreprise qui ne soit possible.

M. La Valette est donc très important à Clarmonde.

Si même vous l'interrogiez à ce sujet, il vous confierait immédiatement qu'il en est le citoyen le plus important. Et il vous le confierait avec une telle assurance, une telle bonhomie, de telles affabilités de paroles, une telle rondeur de gestes et de si chaudes poignées de mains que vous en seriez convaincu tout de suite.

C'est, du moins, l'impression que m'a causée ma dernière visite à M. La Valette. Je l'avais connu jadis, mais l'ascension de sa fortune n'était point encore achevée. Aujourd'hui, c'est un homme d'importance et qui m'a semblé engraissé. Il a cet embonpoint de bon aloi qui annonce la vie facile, sans tracas, et, par surcroît, la solidité d'une maison de banque comme la sienne. Il s'abandonne dans son fauteuil avec une nonchalance et une paresse qui disent la certitude du lendemain, il joue de son coupe-papier avec l'allure d'un désœuvré, il tranche son opinion d'un geste sec avec toute l'audace d'un homme de volonté, il a le sourire et les clignements d'yeux d'un ironiste supérieur, il a enfin et surtout le « bagout » le plus intarissable, le plus entortilleur et le plus madré. Lorsqu'il aborde quelqu'un dans la rue, il a des effusions qui prêtent à l'émotion, des exclamations de joie dont on ne peut être que touché. Il a des poignées de main qui forcent l'amitié du porte-monnaie, comme une pince-monseigneur force un coffre-fort. Il a enfin, quand il lui plaît, une rondeur, une bonhomie, une courtoisie qui dépassent ce qu'on peut voir de mieux en ce genre. Il sait être, tour à tour, plat et hautain : il a des façons de saluer qui valent une lettre de quatre pages de protestations de déférence, et des manières de toucher le bouton électrique pour appeler son groom qui sentent le grand seigneur à quinze mètres. Enfin, d'un mot, il a l'allure, et c'est avec cette allure-là qu'il a réussi, en une vingtaine d'années, à faire la conquête de ma petite ville.

Quelles sont les origines de M. La Valette? Assez obscures, m'a-t-il semblé. Quelques personnes — de mauvaises langues, apparemment, — prétendent l'avoir connu jadis petit commis de banque à Orléans, peu

fortuné et d'une famille assez humble. Cependant on notera que, lorsqu'il parut à Clarmonde avec sa jeune femme, il se trouva avoir tout de suite de belles relations dans la haute bourgeoisie. M. La Valette n'était alors qu'associé à un nommé Lapierre, petit banquier de troisième ordre qui n'avait ni surface, ni ambition. Trois ans plus tard, Lapierre mourait, et la *Banque La Valette et Cie* s'étalait en lettres d'or toutes neuves sur un bel immeuble de la rue de la République. Clarmonde apprenait qu'un banquier cossu était dans ses murs, et, à partir de cette époque, le nom de La Valette volait de bouche en bouche.

Ce fut, d'abord, une surprise pleine de méfiance, ainsi qu'il est d'usage toutes les fois qu'un étranger intervient dans la paisible existence de la petite cité. Mais M. La Valette ne se posait pas en matamore : il se faisait très humble, très obscur, très soumis. Il n'avait, à la vérité, souci que de deux choses : manifester son obligeance envers tous et montrer un zèle religieux de bon aloi.

Dûment stylée, Mme La Valette (en deux mots, je vous prie) lui apportait une aide efficace dans cette dernière tâche. On la vit à tous les offices et à tous les sermons, à toutes les confréries et à tous les patronages, — à toutes les souscriptions aussi, et en tête, et pour la grosse somme, ainsi qu'il sied à la femme d'un banquier.

Il fut avéré, dès lors, que ces La Valette étaient des gens propres et que l'on pouvait recevoir. C'est à ce moment que le mari entra en scène. Jusque-là, il était demeuré dans son coin, manifestant seulement sa présence à la grand'messe du dimanche, — mais avec une seule chaise (vous savez, celle sur laquelle on pose son chapeau et on appuie sa canne) ce qui est l'attitude d'un homme qui a des croyances, mais qui n'a pas de zèle religieux. Bientôt, il s'accoutuma à prendre deux chaises, il sortit un chapelet de sa poche, on l'aperçut aux vêpres. Un jour, tout naturellement, il se mêla au cortège de la procession, entonnant les cantiques d'une abominable voix de fausset. Cette fois, ce fut fini : la société clar-

mondoise fut fixée sur le couple La Valette, et, par suite, sur la valeur financière de la banque La Valette. Deux mois plus tard, il fut avéré que Monseigneur avait confié à cet établissement une somme de cinquante mille francs. La fortune de M. La Valette était faite.

Aujourd'hui, c'est un nom qui ne se discute plus dans la région clarmondoise : le clergé, la noblesse terrienne, la grande bourgeoisie ont l'un après l'autre porté des fonds chez cet homme habile qui, j'en suis certain d'ailleurs, les administre supérieurement, avec ce flair, avec cette veine, avec ce sens des réalités pratiques qu'il a déjà montrés.

Cependant, il y a des nuances dans cette admiration, et personne n'a encore jamais proposé M. La Valette comme membre du Cercle artistique et littéraire. Un banquier n'est jamais qu'un vendeur d'argent derrière un guichet, c'est-à-dire un homme qui « fait quelque chose », c'est-à-dire, n'est-ce pas? moins que rien aux yeux des heureux de ce monde qui se contentent de voir pousser leurs revenus, comme on regarde pousser des petits pois, et sans même se donner la peine de les arroser.

Mais M. La Valette n'a cure de cet ostracisme. Tout au moins n'en manifeste-t-il aucun dépit. Vous l'apercevrez, chaque dimanche, aussi fidèle aux offices, aussi affable à la sortie de la grand'messe, distribuant les poignées de main avec une semblable générosité, s'enquérant de la santé des uns, des affaires des autres avec la même sollicitude, la même dignité souriante et profondément émue.

***

Voilà la première édition La Valette. En voulez-vous une deuxième? Contemplez cet homme habile dans un milieu bourgeois.

N'allez pas croire, en effet, qu'il fréquente seulement les gens très huppés : ce serait méconnaître son adresse que de la supposer incapable d'avoir plusieurs cordes à son

arc. M. La Valette connaît les hommes, il sait que sa situation lui interdit de se compromettre exclusivement avec un parti, et il craint par-dessus tout d'envenimer les jalousies à son égard. Aussi ne néglige-t-il aucune occasion de se rapprocher de la bourgeoisie. Il sait capter sa confiance par mille moyens ingénieux. Le croirait-on? L'économie politique, la géographie et la sociologie sont ses auxiliaires favoris : il endoctrine ses auditeurs par les magnifiques perspectives qu'il ouvre à leurs yeux éblouis sur le commerce et l'industrie modernes. Il a retiré d'une lecture attentive des recueils économiques et du bulletin financier du *Temps*, ces expressions techniques qui font si bien dans une conversation d'hommes d'affaires, car elles haussent tout de suite la discussion, elles donnent à ceux qui l'écoutent une opinion flatteuse de l'orateur, elles mêlent je ne sais quel mystère insondable à la vie plate du commerce. M. La Valette ne parle que d'outillage économique des peuples, de surproduction, de fret à récupérer, de transit intense, de reflux des capitaux, d'entreprises *mondiales* surtout : c'est son mot favori, mon-dial. Il le prononce d'une voix un peu pâteuse, mais on a l'impression que ce mot lui emplit bien la bouche, qu'il le mastique à pleines dents. La situation mondiale de l'or, le trafic mondial, la surenchère mondiale... Voilà de quoi impressionner à jamais les rentiers à quatre mille deux cents de revenus qui viennent porter leur argent à M. La Valette, voilà même de quoi éblouir tout le monde, et M. Pellegrin-Simonnet est pris comme les autres, avant les autres même, oserai-je dire :

— C'est un esprit supérieur que ce La Valette, proclame-t-il volontiers. Vous savez qu'il a des capitaux considérables engagés dans des affaires mondiales [naturellement !], il a partie liée avec une grosse banque de Paris, dans de multiples entreprises coloniales, on voit son nom partout. C'est un malin... Enfin, tant mieux, ajoute-t-il, il fait sa fortune en faisant la nôtre.

Telle est exactement l'opinion des Clarmondois sur leur banquier. Ajoutez-y une petite nuance d'orgueil à l'idée

de mêler son argent à tant d'argent *mondial*, et vous avez la situation de M. La Valette dans la bourgeoisie clarmondoise.

J'ai dit, du reste, qu'il était un homme naturellement affable, toujours courtois et disposé à rendre service. Maintes fois il a sauvé de la ruine de tout petits commerçants qui, répandant le bruit de sa générosité, lui ont acquis un succès de bon aloi. M. La Valette passe pour secourable, et sa femme contribue à fortifier cette réputation en se prodiguant elle-même dans toutes les œuvres de charité. Pas d'ouvroir, pas d'hôpital, pas de crèche, pas de souscription, pas de dispensaire, sans le nom de Mme La Valette à la tête des donateurs. Cette grande femme un peu sèche, très élégante, manquant totalement d'esprit, s'est vouée à l'œuvre de son mari dans un de ces dévouements féminins qui sont totaux et absorbent l'être entier. Et notez qu'elle n'a pas de vraie intelligence, mais l'instinct de M. La Valette y supplée.

Ce dernier s'est réservé les fêtes artistiques, la présidence d'honneur des sociétés de gymnastique, l'organisation supérieure des soirées théâtrales données à l'occasion des grandes catastrophes, etc... Quand on joue les fermiers généraux, il faut mener son jeu jusqu'au bout : pas de manifestation d'art à Clarmonde sans le protecteur officiel, La Valette, pas d'achat au Musée sans son concours, pas de réunion importante du Syndicat des propriétaires sans sa présence, pas de conseil de la Bibliothèque et des Archives sans lui.

Assidu aux concerts, assidu aux théâtres, assidu à la Chambre de commerce, assidu au Syndicat des éleveurs de la région clarmondoise, où M. La Valette n'est-il pas assidu? Il encourage les artistes, il encourage les agriculteurs, il encourage les propriétaires, il encourage Clarmonde tout entier. Il n'a prohibé de sa vie qu'un seul encouragement, celui des choses de l'amour. Ce financier de province qui se veut fastueux n'oublie pas qu'il est de province et que la bagatelle ne s'appelle pas à Clarmonde la bagatelle, mais un crime ou un délit,

comme on voudra. Aussi personne n'a-t-il mis en doute un seul jour la vertu de cet homme aimable et généreux, mais qui se veut respectable et respecté. Et, au fond, tout cela n'a aucune importance dans une ville qui est à cinq heures seulement de Paris par l'express du soir !...

***

Il y a une troisième édition La Valette que j'ignorais jadis et que j'ai découverte ces jours-ci : c'est La Valette candidat au ruban rouge. Certes, voilà du nouveau pour un banquier d'Eglise, mais ce n'est pas évidemment à M. Caillaux que l'on demanderait une telle faveur, et les membres du Cercle artistique et littéraire sont beaucoup moins acerbes contre la République depuis la disparition du « régime abject ». Il ne convient donc plus que de s'entendre, et, comme on dit en style de diplomate, de « causer ». Là-dessus, M. La Valette est de force.

En somme, la partie se réduit à ceci : obtenir de la préfecture non pas une présentation, mais une absence de veto ; obtenir des élus clarmondois un appui efficace ; obtenir des gens bien pensants une approbation discrète, de la bourgeoisie des applaudissements bruyants, des hommes politiques de la région un satisfecit de civisme. La tâche est ardue, elle n'est pas insurmontable. Un seul gros obstacle eût pu gêner jadis M. La Valette : c'est Barouille, le tailleur Barouille, combiste notoire, délégué à l'époque des fiches, l'homme de la liste Barouille qui, en se désistant au second tour pour le radical, en fait son prisonnier, sa chose, son instrument. Mais, depuis quelques mois, l'intègre Barouille est en baisse. Sa brouille retentissante avec Désiré Fouilloux, l'insulteur du *Réveil du Peuple*, l'unifié Fouilloux, lui a valu une telle bordée d'injures de la part de ce dernier qu'il se tient coi. Il est probable qu'il n'osera pas sortir de son ombre pour se mesurer avec un adversaire, en somme, redoutable comme M. La Valette, et que n'ayant plus, du reste, d'attache

au ministère, il se taira. Quant à Désiré Fouilloux lui-même, je pense que M. La Valette l'a déjà payé pour ce qu'il vaut : un peu moins de cinq louis, un peu plus de quinze francs. C'est un tarif de chantage assez bas dont, je le sais bien, ne se contenteraient pas nos maîtres parisiens : mais, en province, le coût de la vie est encore terriblement inférieur !...

Avez-vous saisi, maintenant, que M. La Valette est vraiment un grand bourgeois d'ici? Avouez plutôt que s'il y avait une justice, cet homme-là serait sénateur : quelques tournées dans les campagnes, deux ou trois présidences d'orphéons de plus, quatre ou cinq discours à portée *mondiale*, et voilà un homme capable de faire une excellente figure dans les commissions du Luxembourg. M. La Valette n'y a-t-il jamais songé? Bien fin serait celui qui pourrait le nier. En ce cas, il y aurait nécessité pour lui à mettre un peu plus de distance entre l'Eglise et sa propre personne... Mais j'y songe : dimanche dernier, précisément, à la messe, j'ai constaté avec stupeur que M. La Valette n'avait plus qu'une grande chaise !

III

LES NOBLES

Il y a ici des coins délicieux qui sont demeurés des coins d'ancienne France presque intacts. C'est le charme unique des vieilles villes comme Clarmonde de pouvoir offrir des spectacles de cette saveur, et il faut se hâter d'en jouir, car ce sont là évidemment des tableaux précieux qui sont destinés à s'effriter et à disparaître dans très peu de temps.

Ainsi entre les vieilles rues qui serpentent autour de la cathédrale, la rue des Trois-Maillets a quelque chose de plus silencieux, de plus recueilli et de plus « province » encore que ses voisines. Elle part d'une de ces petites places charmantes que j'ai déjà notées, qui sont des asiles de paix, et elle descend tout doucement vers une rue plus

étroite qui mène au Cours. Dans toute sa longueur, elle n'est bordée que d'hôtels anciens et de vieilles demeures. Dans le haut se dresse un grand couvent dans lequel on entend très souvent psalmodier des cantiques, et c'est une impression étrange, lorsque, en plein midi, en parcourant cette partie de la ville où le bruit de vos pas résonne avec fracas dans le silence d'alentour, l'on perçoit soudain ces chants étouffés. C'est comme une révélation brusque de toutes les vies encloses qui sont là, tapies derrière ces murs, derrière ces portails sombres, derrière les vitraux anciens des fenêtres grillagées, — et cette révélation-là, c'est toute la province invisible, mais qui vit, qui aime, qui souffre dans ses asiles mystérieux.

Les hôtels sont beaux, presque tous de style, ou bien alors c'est la grande maison française du début du siècle dernier avec sa vaste cour ornée de fusains, ses larges fenêtres, son grand salon décoré dans le goût de l'Empire, et le vestibule sombre, et les boudoirs délicieux qui appellent les tentures de satin jaune et les divans d'acajou et tout l'ameublement cher à Corinne.

Ajoutez, en arrière, une terrasse à l'italienne, un perron encadré de jeune lierre qui descend vers les pelouses d'un joli jardin, et vous avez une des plus belles demeures de Clarmonde, celle du marquis de Geneville, par exemple.

Un des types les plus représentatifs de la vieille noblesse provinciale, ce Geneville. Au physique, une tête laide, mais caractéristique, figure enluminée de Bourguignon, traits un peu gros, mais regard clair et perçant, lèvre gourmande et nez sensuel. Grand, bien découplé, avec des membres robustes, le marquis donne l'apparence d'une vraie force physique. La distinction de sa voix et de ses manières ajoute une note de noblesse véridique. Ses deux fils, âgés d'une trentaine d'années, reproduisent, trait pour trait, le portrait de leur père : deux grands et beaux gaillards un peu hauts en couleur, eux aussi, mais des traits fins et d'une réelle distinction d'allure.

M. de Geneville est veuf depuis une dizaine d'années et a partagé son temps entre l'éducation de ses enfants et

la Société archéologique de Clarmonde dont il s'occupe activement. La fortune est modeste, une vingtaine de mille livres de rentes, me dit-on, mais suffisante pour tenir encore son rang. L'hiver se passe ici, bien entendu, et l'été dans une petite propriété des environs. Deux domestiques seulement. La maison fort bien ordonnée est tenue avec un soin parfait. Il y a un goût inné chez cet homme, un goût presque féminin pour tout ce qui concerne l'arrangement du décor : il a fait de sa maison une chose exquise et française avant tout. Rien qui jure dans ces pièces aux lignes sobres et harmonieuses, pas de recherche factice du bibelot, aucun entassement artificiel de meubles ou de livres, mais une belle bibliothèque d'érudit de province avec quelques exemplaires du XVIIIe et du XIXe siècle qui décèlent leur connaisseur.

Deux gros ouvrages : *Clarmonde sous la domination romaine, Clarmonde sous les guerres de religion*, et une douzaine de brochures d'histoire locale sont le résultat des trente années de travail de M. de Geneville. Ne pas oublier non plus les séances bi-mensuelles de la Société archéologique où le marquis apporte une science épigraphique très sûre et où il jouit d'une autorité qui dépasse les limites de Clarmonde.

Les fils ont hérité des goûts de travail de leur père : l'un s'intéresse à l'art du vitrail et achève un gros livre sur les vitraux des cathédrales de France, l'autre s'adonne à la numismatique où il devient, paraît-il, un habile spécialiste.

Une grande égalité d'humeur règne entre ces trois personnes : on a l'impression qu'aucun éclat de voix n'est venu troubler leurs conversations paisibles et ne les troublera jamais. Au reste, une chose plus frappante encore est la soumission absolue et charmante en même temps que les fils témoignent aux idées du père. Voilà bien, retrouvée toute fraîche au fond de cette province, cette obéissance filiale d'antan faite d'amour, de respect et de fidélité. Déférence respectueuse ne serait pas le mot exact, car on laisserait supposer une arrière-pensée de

rigidité qui n'existe pas ici, disons plus volontiers : amicale soumission volontaire.

Aussi bien M. de Geneville ne m'a pas semblé seulement une nature délicate facilement portée vers les choses de l'art, c'est encore un esprit libéral bien que sincèrement croyant et résolument royaliste. Mais il n'apporte dans ses convictions aucun signe de ce zèle intempestif que manifestent seuls les néophytes et grâce auquel ils espèrent se faire pardonner leurs opinions d'hier. Rien d'outré ne saurait convenir dans ce décor harmonieux, au milieu de ces meubles anciens, de ces choses jolies, dans cette atmosphère de silence et de paix. Le vieux domestique lui-même, cassé et voûté comme un vieux serviteur du répertoire, semble glisser sur les planchers luisants et se retire comme il est venu, sans gestes et sans bruit. Il faut que rien ne vienne heurter cette harmonie des idées comme l'harmonie extérieure et, inconsciemment, M. de Geneville s'attache à adoucir les sentiments qui lui paraissent excessifs, les épithètes qui lui semblent démesurées, les opinions qu'il juge extravagantes. Ne croyez pas, du reste, que le résultat d'un semblable état d'esprit soit une médiocrité générale en toutes choses. Si le marquis ne veut d'aucune outrance, il entend comprendre toutes les opinions et admet toutes les théories, il est fin et spirituel et il sait le montrer à ses heures. Ainsi, par un détour curieux, un cerveau comme celui-là aboutit à un atticisme de pensée à peu près semblable à celui auquel aboutit le cerveau d'un littérateur anarchiste à la manière de notre Anatole France. Et je ne suis pas bien sûr que le marquis ne s'en aperçoive pas, mais il se contente d'en sourire — sans plus.

***

Autre belle demeure : celle de M. de Pralons. Le décor en est romantique à souhait. Derrière un mur bas, une délicieuse cour bordée par un charmant hôtel Louis XIII

avec ses frondaisons de lierre encadrant les fenêtres à meneaux et sa tourelle Renaissance, vestige d'une construction encore plus ancienne. La maison vaut à l'intérieur ce qu'elle promet du dehors : c'est un véritable petit Cluny aux pièces basses et à demi obscures, aux meubles anciens sur lesquels brille l'éclair d'une faïence ou d'un cuivre, aux vitraux tamisant la lumière du jour, aux tapisseries faisant fond dans la pénombre. Ajoutez un entassement prodigieux de bibelots et comme je n'en ai vraiment jamais vu qu'ici : les objets les plus hétéroclites, les plus beaux et les plus laids, les plus difformes et les plus ridicules, les plus vénérables et les plus vulgaires. C'est un chaos impossible dont la plus fouillée des boutiques de marchands d'antiquités peut à peine donner une idée. Depuis quarante ans, sans perdre un jour, une heure, une minute, M. de Pralons collectionne. Que ne collectionne-t-il pas? Les lettres de faire part et les boîtes d'allumettes, les faïences de Nevers et les tabatières, les armes du XVe siècle et les armoires normandes, les éventails et jusqu'aux en-têtes des factures d'anciennes maisons de commerce ! Tout lui est bon pour satisfaire sa manie, tout lui est bon pourvu que la chose ait vraiment l'air d'appartenir à une collection, de faire partie d'une série d'objets de même nature. Et quel zèle, et quel feu dans la recherche de toutes ces richesses !...

M. de Pralons est un petit homme grisonnant, aux traits fins, d'une délicatesse surprenante, aux yeux vifs, aux mains agitées d'un tremblement nerveux incessant. Avec une dextérité de jongleur, il manie les pièces de ses incomparables collections, les saisit de trois doigts agiles, les sort de leurs vitrines ou de leur écrin et les élève devant vous à la lumière du jour tamisée par les vitraux multicolores.

— Voyez-moi ce poli, cette finesse de tons, regardez-moi ces lignes ! Et cette pièce-là, est-elle belle ! Et cette autre ! Et celle-ci, et celle-là !

Le petit homme va, vient, fouille dans les armoires, se hausse pour gagner les rayons, recule pour juger de l'effet,

dessine dans l'air des contours avec son pouce et frappe des mains joyeusement, comme un enfant, quand il a remis en place quelque bel objet. Puis il vous prend familièrement par le bras et, tout en vous entraînant vers le salon, vous fait ses confidences :

— Voyez-vous, cher monsieur, rien ne vaut pour la naïveté de l'imagerie les belles faïences de la Révolution. Et quelles légendes étonnantes ces gens-là savaient trouver ! Avez-vous vu le lot que j'ai découvert l'autre jour dans une ferme des environs de Nevers? C'est inouï, venez admirer cela.

Déjà il m'a entraîné dans la salle à manger, dans l'antichambre, dans le fumoir, partout où il est possible de disposer des meubles, d'accrocher des tableaux, de suspendre des faïences, partout où il y a la moindre petite place, le moindre petit recoin. Ah ! l'étrange maison, et comme elle eût stupéfait les contemporains de tous ces objets entassés là en un prodigieux fouillis ! Des caves aux greniers qui sont immenses (car j'ai tout visité, bien entendu), il y a des tas de marchandises, à faire la joie de tous les marchands d'antiquités du boulevard Raspail réunis.

Quand la province se met à collectionner, c'est ainsi qu'elle opère : les manies deviennent vite ici des passions tyranniques et les passions se développent avec une rapidité extraordinaire, en raison même de l'atonie du milieu qui ne réagit jamais. Une idée fait son chemin en droite ligne, un sentiment poursuit sa destinée sans arrêt, une haine se développe mécaniquement à son paroxysme. Taine eût dit que les réducteurs extérieurs sont cassés ; ils sont certainement, en tout cas, très affaiblis.

M. de Pralons ne vit, ne pense, ne respire que pour ses collections. Rien n'existe pour lui en dehors d'elles : sa femme, pauvre créature lymphatique, son fils qui guerroye en ce moment au Maroc, ses parents, ses amis, tout passe devant une estampe du XVIIIe ou un plat Bernard Palissy. Est-il besoin d'ajouter que M. de Pralons se soucie de la politique comme un poisson d'une pomme?

On l'embarrasserait bien si on lui demandait un jour son opinion sur le régime : machinalement, il répondrait qu'il n'est pas républicain, mais, dans le fond, il s'en gausse. Et puis, secrètement, il est plein de mépris pour tous ces nobles qui ne savent pas reconnaître un chiffonnier Louis XV d'un chiffonnier Louis XVI : « Ce sont des imbéciles », déclare-t-il entre intimes. Et je crois bien que si sa femme ne l'entraînait pas de force à la messe chaque dimanche, il oublierait parfaitement d'y aller.

Vous vous doutez que, de l'autre côté, on tient ces Pralons pour de fieffés originaux, que l'on fait des gorges chaudes sur une maison aussi ridicule et des goûts aussi bizarres. Il est probable même que l'aristocratie clarmondoise eût tout à fait tourné le dos à des gens de cette sorte si une circonstance n'eût sauvé M. de Pralons du mépris public : un de ses frères, chanoine à Limoges, a été nommé évêque. Voilà qui a plus fait à Clarmonde pour la notoriété de notre collectionneur que les plus beaux chiffonniers du monde et les plus belles estampes de la terre !

***

Troisième demeure aristocratique qui s'élève à deux pas de là, dans la rue de la Pomme : une grande maison bourgeoise, entre cour et jardin, avec de vastes communs, et flanquée d'une tourelle en briques, l'habitation de Mlles de Princhard.

Mlles de Princhard, « ces demoiselles », comme on dit dans la société clarmondoise, ont, l'une, quarante-neuf et l'autre cinquante-trois ans. Ce sont deux vieilles filles agréablement conservées, qui ne se souviennent peut-être pas assez de leur date de naissance, chuchotent les mauvaises langues, qui sont, en tout cas, infiniment distinguées et d'un esprit fort supérieur à la moyenne de leur entourage. Avec leur port de tête un peu altier et la tristesse qui se lit au fond de leurs yeux, elles ont toujours l'air de porter le deuil de quelque hautaine illusion orgueil-

leusement enfouie. Et c'est vrai que Mlles de Princhard sont bien les victimes de quelque chose : ce sont les victimes de leur caste et de leurs idées. Feu le marquis de Princhard, leur père, ne plaisantait pas sur le système de l'éducation et il avait voulu que ses filles fussent exactement instruites de leur rang, de leur souche et de leurs quartiers de noblesse. Alliés à une branche cadette des Bourbons d'Espagne, les Princhard étaient d'excellente famille et n'avaient vraiment qu'un seul défaut : c'était celui de posséder une très médiocre fortune pour mettre en valeur ces prétentions à la supériorité sociale. Encore le marquis, grand chasseur, grand coureur de bois et grand voyageur, n'avait-il guère eu l'occasion de s'apercevoir de cette fâcheuse tare, mais lorsque ses filles furent retirées du couvent, qu'il fallut les sortir dans le monde et leur constituer une dot en rapport avec leurs exigences nobiliaires, la cruelle vérité apparut. Ce fut une triste désillusion pour les pauvres filles, mais le marquis n'était pas homme à céder un pouce de ses prétentions. Bon gré mal gré, il maintint ses idées, il ancra ses opinions dans l'esprit de ses filles, tant et si bien que Mlles de Princhard conçurent que le célibat valait mieux pour elles qu'une mésalliance, si insignifiante fût-elle. Leur père mort, la situation liquidée, elles se trouvèrent à la tête d'une assez médiocre aisance, mais d'un bel hôtel confortablement meublé et où elles résolurent de se tenir à jamais.

C'est là, en effet, que, en compagnie d'un personnel domestique des plus restreints, trônent Mlles de Princhard. Trop pauvres pour donner des bals et des dîners, trop soucieuses, cependant, de conserver leur rang social pour disparaître tout à fait de la scène clarmondoise, elles ont fait admettre qu'on vînt les voir, sans qu'elles-mêmes aient à charge de rendre les visites. Chaque jour, de quatre à sept heures, on est assuré de les rencontrer dans le superbe salon où elles reçoivent avec une amabilité un peu cérémonieuse, une amabilité de jadis et des manières d'autrefois.

Mon admission au Cercle artistique de Clarmonde qui,

comme on le verra tout à l'heure, est une des plus belles conquêtes que j'aie faites ici, m'a donné droit de cité dans le salon de Mlles de Princhard, et je ne me suis pas privé du plaisir de rendre visite à ces deux âmes d'élite un peu hautaines, mais si supérieures à leur milieu et qui doivent avoir si tristement conscience qu'elles le sont ! Il ne m'a pas été difficile de démêler la tristesse lourde qui pèse sur l'existence de ces deux recluses volontaires enfermées par les préjugés de leur caste dans la plus dure des prisons, alors que la vie ouvrait devant elles ses avenues immenses.

Dans cette solitude morale où elles vivaient, elles auront compris que la religion était le seul refuge où pouvait s'évader leur âme délicate et élevée. Et, peu à peu, elles se sont rapprochées de Dieu. Elles n'y ont mis ni l'obstination un peu enfantine des dévotes, ni l'artifice des gens du monde, elles y ont mis seulement le meilleur de leur intelligence et de leur cœur. Soutenues dans cette entreprise morale par l'archiprêtre Grandlieu, elles se sont adonnées aux pratiques religieuses avec un zèle clairvoyant qui n'avait rien de la soumission aveugle des jésuites. Elles conservaient, au contraire, la nette conscience de progresser dans le monde intellectuel et sensible en abordant la religion, et elles ne l'abordaient même que pour cela. La grâce leur est-elle venue au cours des années qui ont suivi, je ne sais, mais elles manifestent maintenant un de ces beaux zèles religieux qui sont le privilège de quelques cœurs très nobles et très rares. Ce sont, en général, les soirées d'après-dîner qui sont consacrées par Mlles de Princhard aux entretiens avec les êtres d'élite qu'elles ont groupés autour d'elles, l'archiprêtre Grandlieu, le marquis d'Hautefeuille, fils d'un zouave pontifical, les comtes Cesti, neveux du cardinal. Dans le grand salon éclairé par des lampes et les candélabres de la cheminée, à l'ancienne mode, ces hommes du passé se réunissent à ces femmes d'élite pour des conversations qui n'ont rien de pédant, mais où ne perce aucun sentiment bas ou intéressé. Sur les dix heures, l'aînée des demoiselles de Princhard verse elle-même le thé bouillant et partage les

gâteaux. Et le silence d'alentour paraît plus grand encore, car il se double tout à coup du silence de ces hôtes du passé...

***

Il m'est arrivé, cette semaine, un grand bonheur : j'ai été reçu membre temporaire du *Cercle artistique et littéraire de Clarmonde*. Notez bien ceci : je ne suis que membre temporaire. C'est pourtant une faveur extrême aux dires de M. Pellegrin-Simonnet, car le *Cercle artistique et littéraire de Clarmonde* est, comme chacun sait, le plus fermé de la ville, et, partant, de toute la région. Une manière d'institution, ce cercle, et qui, une fois qu'on y est admis, donne droit d'entrée partout. « Faire partie du Cercle » équivaut ici à faire partie du Jockey à Paris, ou quelque chose d'analogue. Je dois donc m'estimer très fier d'avoir été admis dans cet antre sacro-saint.

Chose étrange pour un Cercle artistique : il paraît que ma qualité d'homme de lettres a été soigneusement omise lorsqu'on a posé ma candidature : elle eût suffi à me faire blackbouler ! C'est, du moins, ce que M. Pellegrin-Simonnet m'a donné à entendre, et je crois bien qu'il a fait un petit mensonge de plus en cachant mes origines clarmondoises, car celles-ci eussent éveillé tout de suite les soupçons de ces messieurs : un compatriote inconnu d'eux est, à leurs yeux, quelqu'un qui n'est pas né, partant un pas grand'chose. On m'a fait passer pour Parisien vulgaire, ce qui n'a éveillé à mon égard que de la pitié avec un peu de mépris.

Ce *Cercle artistique*, quels vieux souvenirs, encore, il éveille en moi ! Je revois, depuis toujours, sa massive porte jaunâtre qui donne accès au vestibule dallé de marbre et au superbe escalier droit qui s'orne d'une magnifique lanterne de fer forgé. Je revois les banquettes rouges qui garnissent le hall sonore, et, surtout, le balcon, l'immense baloon avec sa rampe agrémentée d'accoudoirs de cuir, et les cinq ou six personnages importants qui, sur

le coup de six heures, viennent fumer là leur cigare. Tout Clarmonde les connaît et tout Clarmonde défile sous leurs yeux. Je me souviens encore des deux domestiques en livrée, bas de soie et culotte courte, admiration et orgueil des bonnes du quartier, qui apparaissaient de temps à autre pour pousser les volets ou baisser les stores. Voilà des images familières à tous les habitants d'ici et que j'avais conservées presque intactes. Mais il y a une bien autre histoire touchant ce cercle fameux et que nul n'ignore non plus : c'est celle de la grande lutte entre l'aristocratie et les fonctionnaires relative au local du cercle, lutte homérique, ou plutôt balzacienne, qui dura six ans et divisa la ville entière en deux clans ennemis.

L'affaire était énorme... pour Clarmonde. Il s'agissait de l'immeuble Cravatier dont avaient envie et le Cercle artistique et le Cercle des Fonctionnaires pour le raser et installer à sa place un beau local tout battant neuf. Cette maison Cravatier était un vieil hôtel du XVIIIe siècle que j'ai toujours vu fermé, sale et délabré, dans lequel s'obstinait à vivre un vieillard gâteux et fort riche qui agonisait là-dedans. L'hôtel était admirablement situé dans l'avenue de la Gare et avait déjà excité la convoitise de plus d'un Clarmondois. Mais le père Cravatier ne voulait rien entendre : il avait décidé de mourir là, et il n'y avait pas de dieu ni de diable qui pût l'en faire déloger. A la fin, cependant, il mourut, et ce fut alors que commença « l'affaire des Cercles », ainsi qu'on l'a appelée depuis. Les héritiers Cravatier ne demandaient pas mieux que de céder la maison, mais au plus offrant, bien entendu. On s'organisa de côté et d'autre : ces messieurs de l'aristocratie formèrent une cagnotte qui atteignit vite un chiffre respectable. Quant au préfet, sermonné par le ministère Waldeck qui avait décidé d'avoir à tout prix des cercles de fonctionnaires, il dénicha un certain Moïse Daniel, bijoutier en gros, fournisseur de la région clarmondoise, qui consentit à avancer l'argent. Et la lutte des enchères commença. Cette fois, tout Clarmonde fut en révolution, et la bataille devint homérique. Jusqu'ici, sans être

très amicales, les relations entre les deux sociétés avaient été normales. A partir de ce jour, elles furent tendues à se briser. L'année suivante fut le point culminant de cette lutte : l'ingénieur des Ponts et Chaussées, M. de Mégnan, qui était à Clarmonde depuis plus de vingt-six ans, fut déplacé d'office pour n'avoir pas donné sa démission de membre du Cercle, et deux jeunes gens, MM. Caumont et de Faugère, se battirent en duel. Quel scandale à Clarmonde ! Enfin, ce fut l'aristocratie qui triompha, et le préfet fut révoqué pour avoir laissé échapper l'immeuble Cravatier !

On pense si de semblables événements donnent du lustre à la superbe maison neuve que le Cercle s'est hâté de faire édifier. La vérité, c'est qu'on la regarde ici comme une manière de monument historique. Hélas ! L'illusion est de courte durée pour qui pénètre dans cet antre sacro-saint.

Deux grands salons éclairés au gaz assez chichement, avec une salle à manger plutôt minuscule et une bibliothèque toujours délaissée, voilà le local. Pas de luxe, à peine un confort de province. Des meubles de goût rococo, peu de tapis, des rideaux fanés.

Jusqu'à trois heures de l'après-midi, le Cercle est toujours délaissé. Vers cette heure-là commencent à arriver quelques isolés, l'un pour faire sa correspondance, l'autre pour lire les journaux, le troisième pour rien, à la manière de M. Pellegrin-Simonnet qui cherche à tuer le temps. Enfin cinq heures sonnent et quelques groupes peuvent se former. Une seule conversation prime toutes les autres : la terre et ses produits. Même la politique doit céder le pas devant les choses de l'agriculture. Songez que tous, sans exception, ont une partie notable de leur fortune, quand ce n'est pas leur fortune entière, en champs, en prés, en bois et en futaies, et vous imaginerez quel intérêt puissant tout ce qui s'y rapporte prend à leurs yeux.

En ce moment, la grande affaire à Clarmonde est l'introduction des procédés mécaniques et leur application aux instruments aratoires. Ces gens ont des propriétés

d'un seul tenant, assez vastes pour qu'on y puisse semer, faucher et récolter à l'américaine. Aussi s'inquiètent-ils fort des nouveaux procédés, des prix de revient et de leur rendement. Ils en parlent simplement, tranquillement, comme on parle de tout à Clarmonde, sans animation et sans gestes excessifs. Ils connaissent tous, du reste, admirablement la question et ils la connaissent par expérience, sans avoir jamais ouvert un livre technique ou un manuel agricole. Ils ont, d'instinct, l'horreur du livre, de la chose imprimée, faisant passer l'expérience traditionnelle avant tout.

En dehors de l'agriculture, la grande affaire est évidemment la politique. On en parle tout de suite d'un ton âpre et avec cette amertume intense de vaincus plus décidés à jalouser les vainqueurs qu'à les combattre. La lutte a été vive pendant un certain temps dans cette société aristocratique entre les libéraux, nuance ralliement Léon XIII, et les purs, les intransigeants. Et puis l'*Action Française* est venue avec ses doctrines qui a fini par s'implanter. On la lit, je ne dirai pas avec passion (les Clarmondois ignorent la passion), mais avec une ardente curiosité. On la lit fort mal, du reste, et comme on pouvait s'y attendre de gens qui ont les intellectuels en horreur : on trouve Maurras assommant et personne ne s'arrête aux théoriciens du parti, mais on fait ses délices de Léon Daudet et des insulteurs de marque. On s'en gargarise comme d'un tonique supérieur qui calme pour un instant l'amertume et fait oublier la défaite. Et, tout à fait dans le fond, on méprise en bloc tous ces gens, vulgaires roturiers, franches canailles comme est tout journaliste, mais on s'en amuse et l'on s'en sert au besoin ainsi que d'une source inépuisable d'arguments frappants.

Après l'agriculture et la politique, existe-t-il, en dehors de la religion que personne ne met en cause, un sujet propre à émouvoir la haute classe de Clarmonde? Je ne le pense pas. Pendant les quelques mois que j'y ai fréquenté, je n'ai jamais entendu au Cercle artistique une de ces conversations spirituelles, ou légères, ou ironiques comme

on en tient à Paris dans presque tous les milieux, où les gens sont égratignés, analysés, critiqués, où il y a de l'entrain, de la verve, un peu d'humour, une grande connaissance du monde. Ici il n'y a rien, et c'est à ce sentiment de vide que se reconnaît la province. Il y a les calembours de M. de Granchamp, la mauvaise humeur de M. Le Châteauneuf qui perd constamment au whist, la pingrerie de M. d'Espagnac qui omet toujours de payer son porto blanc, les diatribes de M. Plissains contre les femmes, les apparitions du baron Jampy, qui apporte avec lui quelques potins de Paris, le désœuvrement des uns, l'inquiétude financière des autres, l'ennui profond de tous.

Il y a aussi des gens ridicules ; M. des Frenays, par exemple. M. des Frenays s'appelle, en réalité, Toulmouche et est d'origine tout à fait obscure. Mais son père ayant eu l'habileté de gagner quelque argent dans le commerce du charbon ne trouva rien de mieux, sur le tard, que d'ajouter à son nom le titre d'une assez belle propriété qu'il venait d'acquérir, et le plébéien Toulmouche devint Toulmouche des Frenays. Une transformation grammaticale de cette sorte ne s'arrête jamais là, en général : il est si facile de passer à T. des Frenays, puis à des Frenays tout court ! La langue française ne manque pas de concision, tout le monde le sait, et beaucoup de personnes s'efforcent de le démontrer.

Mais M. des Frenays n'est pas seulement ridicule parce qu'il a acheté un titre de comte du pape : il l'est encore par la magnifique barbe noire qui descend jusqu'à sa poitrine, qu'il soigne avec une dévotion outrée et qu'il a érigée, si j'ose dire, à la hauteur d'un principe. M. des Frenays s'entend comme pas un à soigner sa barbe et il prétend informer l'univers des soins qu'il prend dans ses opérations capillaires. Deux brochures qu'il a commises à cet effet et qu'il a congrûment dédicacées et envoyées à M. Pellegrin-Simonnet m'ont renseigné à cet égard. En vérité, il est regrettable que M. des Frenays soit affligé d'un nombre aussi respectable de mille livres de rente, une car-

rière magnifique s'ouvrait devant lui : celle de la publicité pour parfumeurs !

Est-il besoin d'ajouter que la noblesse récente de M. des Frenays lui impose des devoirs auxquels ne sont point tenus les vrais aristocrates de naissance : ceux de manifester à tout propos et hors de propos son zèle, que dis-je? sa passion pour la noblesse, la religion et l'armée. M. des Frenays est de toutes les processions et de tous les pèlerinages, il chante plus haut que le marquis de Rocquemart lui-même, il a décidé un de ses fils à entrer en religion. Mais c'est surtout sur le chapitre de la politique que M. des Frenays est intraitable : Charles Maurras n'est qu'un pâle royaliste à côté de lui, et Léon Daudet un vulgaire polémiste à côté des charges à fond de train contre le régime dirigées chaque soir par M. des Frenays au Cercle littéraire et artistique. Contre la République, sa passion ne connaît pas de bornes. Au moment des affaires de la Séparation, il fut condamné successivement à huit jours, à deux mois et à trois mois de prison. Ce fut le héros d'une année : chaque jour, sa femme et ses filles le visitaient à la prison par faveur spéciale, le Cercle artistique et littéraire s'était transporté tout entier dans les geôles humides qu'habitait ce grand homme, et, le jour de la libération, quel banquet offert par les Camelots du Roy, et de quelle magnifique dépêche le duc d'Orléans honora son serviteur, M. le comte des Frenays...

Voilà une aventure qui vaut dix ans de diplomatie pour se pousser dans la société clarmondoise, et M. Pellegrin-Simonnet en était encore pâle de jalousie en me la contant. La situation de M. des Frenays est maintenant assise ici d'une façon inébranlable, il n'y a plus à s'y tromper, et personne ne s'y trompe : le *Messager clarmondois* de la semaine dernière a cité M. des Frenays avant le baron Jampy !

Il y a encore M. de Pérouville, dénommé plus vulgairement le marquis de Xérès y Malaga. M. de Pérouville a dans les soixante-dix à soixante-douze ans, c'est un vieil homme à barbe hirsute, plus jaunâtre que blanche, qui ne

dédaigne ni la boisson ni les liqueurs fortes. Le pauvre homme a une excuse : il noie dans le vin le chagrin que lui a causé sa femme, qui se fit jadis enlever par un clown d'un cirque de passage. On conçoit le scandale à Clarmonde ! On conçoit plus mal le désespoir du mari qui s'humilia de toutes les façons, allant jusqu'à suivre le cirque d'étape en étape et ne parvenant à ramener dans son bel hôtel de l'Esplanade qu'un chagrin éternel qu'il s'efforce depuis trente ans de noyer dans l'alcool. M. de Pérouville est un pauvre homme qui ne fait de mal à personne qu'à lui-même, mais il est fâcheux évidemment qu'on rencontre les soirs d'hiver ce marquis de Xérès y Malaga le nez dans le ruisseau, et, à l'une des dernières réunions du Comité du Cercle artistique, quelqu'un a discrètement proposé la radiation de M. de Pérouville. Mais qui se décidera jamais à infliger à un membre du Cercle cette marque de flétrissure publique?...

Il y a des êtres plus tristes à observer que l'infortuné M. de Pérouville lequel n'est, en somme, qu'un pauvre dévoyé comme il s'en rencontre dans toutes les classes sociales : ce sont les fils Le Simeux et leur scandaleuse oisiveté. Ces deux jeunes gens, qui ont à l'heure actuelle trente et trente-deux ans, représentent exactement la génération qui a suivi M. Pellegrin-Simonnet. Ce sont des êtres semblables au père de mon ami avec trente ans de province de moins sur la tête. Nés d'une bonne famille d'aristocratie moyenne, ils n'ont pas eu à se préoccuper de réussir comme l'a fait M. Pellegrin-Simonnet, s'étant trouvés d'emblée dans cette société de choix, y ayant accès dès leur naissance et par elle. Ils n'ont donc même pas connu dans la vie ce petit effort, ce beau sentiment de la lutte, cet âpre désir de réussite qui retentit dans l'âme, si mesquin que soit le but à atteindre. Ils ont à vingt ans l'état d'esprit, l'indigence de vie et de pensée, le marasme et l'oisiveté qui étreignent M. Pellegrin-Simonnet sur la fin de sa carrière. Leur service militaire achevé, ils se sont retrouvés à Clarmonde tels qu'ils étaient aupa-

ravant, dédaigneux d'un métier, inaptes même à s'occuper de leurs terres. Tout le jour les voit errer dans les rues en quête d'un but, d'une distraction, d'une occupation quelconque. Le soir, ils vont s'empuantir de tabac dans quelque tabagie, au café-concert, ou bien ils sommeillent sans fin dans les fauteuils de cuir du Cercle littéraire. Ce sont les derniers représentants d'un état de choses ancien et qui n'a plus de chances de subsister dans la société contemporaine. Ces fossiles ne se renouvelleront plus. Ils demeurent comme les témoins d'un passé mort, et peut-être sont-ils moins à plaindre que les représentants de la vraie noblesse déchue...

***

La noblesse déchue ! J'en ai vu deux exemplaires cette semaine qui sont particulièrement saisissants : René m'a mené chez M. de Beauvilliers, et nous avons reçu la visite de M. de Lorsac.

Un motif d'intérêt, une histoire assez banale de mitoyenneté nous a conduits chez le premier. Le père de mon ami a des terres qui jouxtent celles de M. de Beauvilliers, et il paraît que le fermier de ce dernier ne se gêne pas pour envahir peu à peu un certain champ de luzerne. Aussi M. Pellegrin-Simonnet a-t-il décidé René à venir parler au propriétaire lui-même.

Nous avons trouvé M. de Beauvilliers comme il rentrait chez lui, ou plutôt, nous ne le trouvions point, et la petite servante accourue au tintement de fer d'une énorme sonnette, entre-bâillant un vieux portail moussu, nous informait de l'absence de son maître, lorsque, tout à coup, elle l'aperçut :

— Ah ben, s'écria-t-elle, l' v'là justement qui revient de la campagne.

Effectivement nous vîmes déboucher de la rue du Puits un homme d'une cinquantaine d'années en veston de chasse et gros souliers, à l'aspect un peu vulgaire, qui

portait des gants rouges fort sales. Le visage était sans fraîcheur, les épaules larges, les attaches solides, la figure un peu hâlée, mais les gestes et certains détails, comme la chaîne d'or et les bagues blasonnées qui apparurent lorsque M. de Beauvilliers retira ses gants, attestaient un homme de rang social plus élevé. Une courtoisie très grande, du reste, et un langage assez châtié.

M. de Beauvilliers nous pria de pénétrer chez lui et nous mena au salon. Maison de province mesquine mais ancienne. Un grand corps de bâtiment aux fenêtres toutes de guingois dont les carreaux, verdâtres pour la plupart, accusaient la vétusté. Le vestibule était très vide et le salon très grand, éclairé par deux larges portes-fenêtres donnant sur un jardin. Un mélange bizarre de mesquineries provinciales et de reliefs de grandeurs, ce salon. Je pus l'observer tout à l'aise, tandis que le maître du logis nous priait de l'attendre, disant qu'il allait chercher un plan de sa propriété. Au mur, entre les deux fenêtres, un joli cartel Louis XV au-dessus d'une console de la même époque, mais, tout à côté, un fauteuil Voltaire en acajou garni de reps vert. Un pastel ancien aux nuances délicates surmontait une hideuse statue en plâtre de Jeanne d'Arc sur un socle de bois découpé. Des fauteuils à médaillon auraient eu fort bon air, mais on les avait recouverts d'une horrible couche de peinture noire. Le tapis était déchiré par endroits et toutes sortes d'objets hétéroclites envahissaient une charmante console qui s'appuyait aux boiseries grises. Enfin l'album de photographies au dos cassé, fatigué, traînait sur une table recouverte d'une haute peluche verte, et les rideaux des fenêtres auraient eu besoin de sérieuses reprises.

L'ensemble dénotait surtout une absence totale de goût, l'impossibilité matérielle de rajeunir ce salon, le désir très vif de conserver toutes ces vieilles choses, mais aussi l'impuissance à les mettre en valeur. C'était comme un héritage précieux dont auraient hérité des Béotiens, mais dont ils ne pourraient tirer nul profit.

Cependant M. de Beauvilliers revint avec ses papiers

et une longue discussion s'engagea. Les termes de droit n'étaient pas sa partie, cela se sentait tout de suite, et René n'eut pas de peine à démontrer sa bonne foi. M. de Beauvilliers s'embrouillait dans les mots, discutait, s'empêtrait, bafouillait en un mot, suant sang et eau, le nez armé d'un binocle d'écaille, faisant de grands gestes, brouillant tout et ne comprenant rien.

A la fin, cependant, son désir de conciliation l'emporta, il se débarrassa de son lorgnon qu'il jeta sur ses dossiers et, d'une voix forte :

— Eh bien, monsieur, c'est entendu, dit-il, je donnerai des ordres à Laurent, mon fermier.

Et, revenu à une plus juste compréhension des choses, il passa tout à coup à l'amabilité la plus extrême. Il s'enquit de l'état de santé de M. Pellegrin-Simonnet et manifesta le plaisir qu'il aurait eu de le rencontrer. Mais il était lui-même si absorbé par tous les travaux de la campagne ! Au fait, qu'est-ce que c'était donc, cette machine à battre que M. Pellegrin-Simonnet avait fait installer?... Une fois sur ce chapitre, M. de Beauvilliers ne s'arrêta plus. Non qu'il fût très prolixe, mais on le sentait si assuré de ses connaissances agronomiques, si au courant des gens et des choses de la terre que chacune de ses opinions imposait le respect par cela seul qu'il l'émettait. Il avait cette autorité que donne seule une connaissance parfaite d'un sujet. On avait l'impression que, depuis des années, sa famille s'était penchée vers la terre, en avait vécu, y avait placé toutes ses espérances. Elle était redevenue peu à peu comme le serf de jadis courbé sur la glèbe et qui n'avait plus la force de lever la tête vers d'autres horizons. Elle avait le regard obstinément fixé sur le même sillon et elle le suivait avec confiance, sans éprouver même le désir de jeter un regard sur le sillon d'à côté.

Ainsi M. de Beauvilliers nous disait sa joie de se retrouver au milieu de ses gens, de ses paysans, de son jardin potager, de ses arbres fruitiers, de ses granges et de ses bestiaux. Il n'avait pas conscience de la vie saine qu'il menait, n'en connaissait pas d'autre à la vérité et n'habi-

tait Clarmonde que pendant trois mois d'hiver, mais il eût été bien incapable d'en mener une autre. Il n'avait pas l'intelligence assez large pour comparer ses méthodes de culture à d'autres plus raffinées ou plus nouvelles, mais il était assuré de leur excellence comme on l'est d'un outil familier dont on se sert depuis des années. Il n'avait pas, non plus, la grande ambition des vastes propriétés, il aurait plutôt cherché à « s'arrondir » d'une façon continue et entêtée. Il était, en un mot, exactement sur le plan du paysan ; un peu au-dessous, il eût été le finaud, le maquignon des campagnes ; un peu au-dessus, il se fût désintéressé de tous ces petits détails, pris qu'il aurait été par les nécessités de la grande exploitation agricole.

Avec cela, il était maire de sa commune et déplorait un récent échec au Conseil général :

— Mais qu'est-ce que vous voulez? Rien à faire contre les loges ! Toute l'administration contre soi, c'est terrible, sans compter les paysans qu'il faut maintenir.

Il avait bien du mal, néanmoins il espérait dans une renaissance prochaine des bonnes idées. Au reste, il reflétait exactement l'opinion du *Messager clarmondois* qui a deux cents ans d'existence et est le seul journal propre de la région, de même que Mme de Beauvilliers faisait son unique lecture de la *Semaine religieuse de Clarmonde.*

Effectivement, quelques minutes plus tard, comme nous prenions congé du maître du logis, nous aperçûmes sa femme qui revenait du jardin, ayant à la main son journal favori. Comme elle nous croisa sur le perron, nous ne pûmes échapper aux présentations obligatoires. Mme de Beauvilliers, grande et sèche, avec une croix d'or dans le cou, nous adressa un salut cérémonieux et se retira dignement, cependant que son mari nous accompagnait jusqu'au vieux portail vermoulu avec force gestes et exclamations.

— A combien d'exemplaires se tire un couple de cette sorte dans la région de Clarmonde? dis-je à René, dès que nous fûmes sortis.

— A deux cents environ, ... avec des variantes, me répondit-il. Mais, au fond, c'est toujours la même chose : la petite noblesse provinciale incapable, par suite de la baisse de ses revenus, de mener à la ville le train qu'elle menait jadis, a vendu ses chevaux et son landau et s'est réfugiée à la campagne. On garde encore à Clarmonde l'hôtel pour la façade, avec une seule domestique, mais là, on n'est qu'en passant. Le véritable domicile, c'est la propriété.

— Beaux châteaux?

— Non, très médiocres. De grandes maisons d'habitation avec un petit parc très mal entretenu et un jardin potager immense, bien cultivé d'ordinaire. Là on vit en sabots et on se nourrit des fruits de sa terre. Quelques-uns des propriétaires — les plus pauvres — envoient vendre au marché de la ville voisine, mais la généralité se contente de les consommer.

— En somme, on y mène la vie de gentleman-farmer?

— Avec plus de morgue qu'en Angleterre, et, au fond, le dépit de la mener, tout au moins chez les femmes. Les hommes s'accommodent assez bien, en général, de cette existence de grand air et de fatigue : il y a la chasse, les déplacements, les marchés, la surveillance des récoltes, les mille incidents de la vie rustique qui réclament leur présence... Mais la femme ! t'imagines-tu ce qu'est la vie de la femme dans ces longs mois de quasi-solitude au fond d'une grande demeure sans un personnel nombreux, sans amis, sans entourage, tandis que le mari est parti par les champs et par les villages?... La plupart n'y peuvent résister ; elles sombrent dans une dévotion désespérée, telle Mme de Beauvilliers. Et quand il y a des filles, c'est bien pis ! Dès leur sortie du couvent, à seize, dix-sept ans, les infortunées se voient rivées dans ce milieu sans air, sans liberté, sans autre avenir qu'un mariage mesquin, car la dot n'est pas grosse, et avec le souci constant de l'économie la plus stricte. Pas d'autre horizon que les rues mornes de Clarmonde ou les paysages médiocres qui l'entourent. Cependant, en cette plati-

tude d'existence, depuis quelques années, une lueur, le rais de soleil dans le cachot : le voyage à Lourdes !

— Allons donc !

— Mais oui : le pèlerinage là-bas, avec ses préparatifs multiples, avec le changement qu'il apporte dans l'existence, avec la perspective du changement surtout, a été le plus grand bienfait pour ces pauvres âmes de jeunes recluses. Avec quelle ferveur on s'y prépare, avec quelle joie on y songe, avec quel enivrement on l'accomplit ! Ah ! je t'assure bien qu'elles ne les voient plus, les plaies des malades, les ulcères et les hideurs, lorsqu'elles arrivent à la gare de Clarmonde, et c'est au bout de la terre qu'elles accompagneraient les blessés et les infirmes, et, lorsqu'elles chantent les cantiques dans le train qui s'ébranle, c'est d'une joie immense que leur cœur déborde, la joie de la liberté, de l'inconnu, du voyage, un beau voyage de quatre jours et quatre nuits, et en quelle terrible compagnie ! Voilà comment elles auront entrevu les montagnes, la nature et les départs. Le voyage à Lourdes est, à l'heure actuelle, le seul que l'on permette aux jeunes filles dans ce petit coin de la société française.

— Mais les fils de ces gens-là, demandai-je à René, les gardent-ils aussi auprès d'eux avec cette même obstination égoïste?

— Non, me répondit-il, il y a là une grande différence. Beaucoup de ces jeunes gens sont élevés par les pères jésuites qui se piquent de leur donner une éducation moderne et les poussent dans certaines carrières exclusives. Tu m'aurais demandé lesquelles il y a dix ans, je t'aurais répondu : Saint-Cyr, la marine, la diplomatie et les Eaux et Forêts. Aujourd'hui, c'est un peu différent : l'Institut agronomique joue un plus grand rôle que Saint-Cyr et l'industrie se substitue peu à peu à la diplomatie. On comprend que la situation s'aggrave de jour en jour et qu'il faut décidément s'adapter aux mœurs. Déjà on boude moins : encore vingt ans de ce régime, et l'on envisagera presque sans effroi la per-

spective de devenir magistrat ou fonctionnaire de la République. Mais n'oublie pas que lorsqu'on se décide à embrasser une carrière, quelle qu'elle soit, c'est toujours contraint par la nécessité absolue. L'idéal pour eux, c'est encore l'existence de M. de Beauvilliers avec un séjour plus prolongé à la ville, si possible, et davantage d'argent. Mais toujours aussi la même aversion pour ce qui n'est pas exactement leur coin de terre, le même dédain pour ce qui n'est pas la région de Clarmonde. Dans ces conditions, une seule issue : le mariage.

— Le mariage?

— Eh bien, oui, le beau mariage, ou du moins, ce qui est pour eux le beau mariage : l'homme — ou la femme — qui leur apportera le morceau de terre suffisant pour pouvoir continuer la vie des parents. Ainsi la fille de M. de Beauvilliers qui a eu, je crois, dans les mille francs de rente de dot (rente plus ou moins problématique) n'a pu se caser qu'en épousant un homme âgé. C'est l'an passé que ce mariage a eu lieu : un M. de Sartène-Marignon, un riche propriétaire du Nivernais, quarante-sept ans, veuf avec un enfant, très apoplectique, est venu épouser la petite blonde de vingt-cinq ans qui se morfondait dans ses Marais. C'est l'archiprêtre de la cathédrale qui a fait le mariage. Tu penses avec quelle joie on l'y a aidé : l'homme mûr a de la fortune, une quarantaine de mille livres de revenu, dit-on, et un très joli château aux environs de Nevers. Dès lors, la jeune fille a, en se mariant, abandonné sa dot à son frère qui était capitaine d'infanterie je ne sais où, marié à une jeune fille de Poitiers aussi pauvre que noble. Le capitaine s'est empressé de donner sa démission et de venir avec sa femme et ses quatre enfants s'installer aux Marais. Il va y continuer la vie du père de Beauvilliers, avec quelles difficultés croissantes d'existence, avec quels soucis réitérés, je n'ai pas besoin de le dire. Mais enfin son désir secret, le désir secret de tous ceux de son rang est comblé : il retourne à la terre. Commences-tu à comprendre?...

Parfaitement, je commençais à comprendre, et je pen-

sais, à part moi, aux crises effroyables qui avaient poussé ainsi à la ruine et à l'inactivité sociale toute une classe de la société française.

Jusqu'à quel point cette petite noblesse était-elle sincère en refusant de postuler des emplois, de passer des concours, je n'en sais trop rien. Car enfin, comme me le faisait remarquer René, dans le même temps où l'Ecole normale était méprisée, où l'Ecole de médecine était tenue en suspicion, où la magistrature, le barreau et l'administration étaient rejetés avec dégoût, on continuait d'envahir l'armée, la diplomatie et la marine, c'est-à-dire *précisément* les professions où l'on pouvait être assuré de réussir.

Les raisins sont trop verts ! Voilà peut-être bien, au fond, le secret du mépris dans lequel on tenait certaines professions pour lesquelles il faut des concours très difficiles et qui exigent des années de travail. Au lieu que l'Ecole des Postes était encore toute-puissante à Saint-Cyr, au lieu que les Pères étaient souverains dans la marine, au lieu que la diplomatie était remplie de gens bien pensants.

On méprisait pour n'avoir pas à regretter, et, surtout, on méprisait pour n'avoir pas à travailler. Or cela a été déplorable au point de vue de leur parti, et il n'y a pas lieu de s'étonner que, même dans des villes peu suspectes de jacobinisme comme Clarmonde, ce parti ait vite perdu toute influence sociale. Un juge de paix, un chef de bureau, un magistrat, un professeur peuvent faire énormément dans leur sphère pour le rayonnement des idées ou des principes: en désertant ces postes, la noblesse s'est privée volontairement de tous ses moyens d'action sur la masse. En se désintéressant des cadres sociaux, elle s'est rejetée ainsi elle-même en dehors de cette société, — sans parler de l'abaissement de la volonté chez ces individualités sans emploi, du rétrécissement de l'intelligence chez ces esprits qui tenaient dans le même mépris l'activité et la grande culture intellectuelle. Dès lors, toutes les décadences étaient possibles, et un homme comme M. de Beau-

villiers n'était plus une exception. Il pouvait même descendre plus bas, et je le vis mieux encore la semaine suivante quand il me fut donné de connaître M. de Lorsac.

*
* *

Ce fut un matin, sur les dix heures, qu'on nous annonça sa visite. Je fumais tranquillement des cigarettes dans le cabinet de travail de M. Pellegrin-Simonnet, lequel était en train de me narrer pour la quatrième ou cinquième fois le fameux procès qu'il avait soutenu contre le préfet il y a dix ans, lorsqu'on fit passer une carte au maître du logis. A la lecture du bristol, il fronça les sourcils :

— Faites entrer, dit-il au domestique.

Et comme je faisais mine de me lever :

— Non, restez, mon cher ami, vous me rendrez service en abrégeant cette visite.

La porte s'ouvrit devant un personnage immense, long comme un jour sans pain. M. de Lorsac — car c'était lui — avait cet aspect gauche, ces gestes à la fois étriqués et démesurés, cette disproportion générale que possèdent tous les êtres trop grands. Vêtu d'une ample jaquette noire et d'un pantalon tirebouchonnant, il était porteur d'une superbe serviette de maroquin et avait à la main un chapeau rond graisseux et fripé.

Sa figure avait vaguement l'aspect d'une figure de chèvre, elle se terminait par une longue barbiche en pointe que M. de Lorsac frisait continuellement, tandis que sa bouche se resserrait en cul de poule et que ses yeux noirs fixaient d'un air entendu, les paupières clignotantes, l'air volontairement fin, décidé d'avance à trouver spirituel tout ce que nous dirions.

Assis sur le bord d'un fauteuil, sa magnifique serviette posée à plat sur ses cuisses osseuses, il penchait en avant tout son corps en nous parlant, dans une attitude obséquieuse et presque dévote. L'ensemble de sa mise dénotait, du reste, la bohème la plus évidente : sa cravate était

un cordon noir mal noué, sa jaquette était terriblement lustrée aux épaules et son faux-col n'était plus, hélas ! de la première fraîcheur. Enfin, à un mouvement un peu brusque qu'il fit en déployant sa serviette, un petit chapelet de corail sortit de sa poche et glissa sur le tapis. D'un geste rapide, M. de Lorsac le saisit, tout en devisant, et l'engouffra, tant bien que mal, dans la poche du haut de sa jaquette, mais il ne put l'y faire entrer complètement et quelques grains avec la croix se mirent à pendre et à danser sur le fond noir de son vêtement.

Dès les premiers mots, je fus fixé sur la qualité du personnage, encore que sa volubilité de paroles fût des plus pénibles. M. de Lorsac était courtier d'assurances, il appartenait à la grande compagnie *Batavia* qui assure contre le vol, et toute son éloquence tendait présentement à convaincre M. Pellegrin-Simonnet de l'urgence qu'il y avait pour ce dernier à s'assurer.

— Notez bien, disait-il en tirant sa longue barbe de chèvre, notez bien que la *Batavia* ne fait pas de réclame au sens propre du mot : elle avertit seulement de son existence les gens qui ont intérêt à la connaître, elle dit : je suis là, et vous me trouverez en telle circonstance de votre vie. Nous ne cherchons pas à dorer la pilule, à inspirer confiance à tout prix, nous cherchons seulement à établir notre existence aux yeux de la clientèle possible.

Un peu effrayé de ce début, M. Pellegrin-Simonnet se taisait, frisait nerveusement sa moustache, ramassé dans son coin, comme pelotonné sur lui-même en face d'un tel adversaire. Il devait être furieusement agacé, car il ne cessait de croiser et de décroiser ses jambes, ce qui est chez lui l'indice d'une irritation extrême.

Implacable, M. de Lorsac continuait à dévider son boniment : il parlait maintenant coffres-forts, serrures à gorges, instruments de pesée et de levée, pinces-monseigneur et ciseau à froid avec toute la compétence d'un cambrioleur. Puis il jouait avec les objets assurables, valeurs mobilières, sacs d'écus, rouleaux d'or, coffres de billon, diamants, perles, rubis et pierres précieuses, ta-

bleaux de maîtres et objets d'art, à croire qu'il inventoriait la caverne de Golconde. Enfin il s'élança tête baissée dans la question des primes, surprimes et commissions, assurances et contre-assurances qui nous valurent l'examen de la serviette de cuir : de ses longs doigts secs et agiles, il en extirpa une multitude de brochures, d'annonces, de livrets et de barèmes dont il inonda littéralement la table, les fauteuils, les meubles et la cheminée du salon. Et toujours ce verbiage sans fin qui paraissait impossible à tarir : il fallut nous mettre à deux pour lui couper la parole. Enfin nous parvînmes à lui faire rentrer un grand nombre de ses papiers et nous le poussâmes doucement vers la porte. Dès lors, il se laissa faire avec une docilité qui nous surprit nous-mêmes : il avait compris que la partie était perdue pour lui et que nul courtage fructueux ne serait la conclusion de cette visite. Et il s'esquiva très vite, toujours souriant, toujours clignant des yeux d'un air malicieux comme s'il s'applaudissait du bon tour qu'il nous avait joué.

— J'aurais préféré qu'il me demandât carrément un louis, avoua M. Pellegrin-Simonnet dès que la porte se fut refermée sur le gêneur. Nous en aurions été plus vite débarrassés ! Le pauvre homme est bien malheureux, mais il est bien rasant.

Et, en quelques mots, on me mit au courant de la décadence de la famille de Lorsac : toujours la même aventure, le désir crispé de se maintenir triomphant sur le morceau de terre qui ne rapporte plus, les dettes qui s'accumulent en si grande quantité et avec une telle rapidité qu'elles nécessitent bientôt une liquidation. Et l'on voit vendre aux enchères le domaine du comte de Lorsac, petit-fils de l'ambassadeur de la Restauration et arrière-petit-neveu du soldat qui combattit sous les ordres du maréchal de Saxe !

— C'est une triste chose, fit M. Pellegrin-Simonnet en tambourinant d'un air agacé sur sa table de chêne, et cette malheureuse famille aurait bien dû disparaître de Clarmonde quand elle est tombée dans la misère. On se cache, que diable ! pour agoniser.

Dans le fond, je commençais à le comprendre, les membres de la société clarmondoise en voulaient à ces Lorsac de n'avoir pas su mieux dissimuler leur indigence. Dans une classe, on est toujours plus ou moins solidaires les uns des autres, et ce n'est pas un spectacle à offrir à une ville que celui des huit enfants de ce gentilhomme ruiné élevés par charité en un logement exigu offert par une âme apitoyée, tandis que le père bat le pavé en quête de la prime d'assurances qui assurera son dîner. On a plus de dignité, que diable! comme disait M. Pellegrin-Simonnet. On va mourir dans son coin de campagne ou dans l'anonymat de Paris, on ne laisse pas un tel exemple aux yeux de la bourgeoisie frondeuse.

Et M. Pellegrin-Simonnet continua de tambouriner avec nervosité sur la belle table de son cabinet de travail: c'est alors que je compris qu'il avait vraiment acquis ses titres de noblesse. Il était piqué comme s'il eût vu mendier quelqu'un de sa famille!

IV

LES VAGABONDS

Depuis un mois que j'observe les fonctionnaires clarmondois, je m'aperçois de cette triste vérité : eux-mêmes et les habitants de ma petite ville s'ignorent profondément. Y a-t-il une cité qui se nomme Clarmonde, qui a un passé, une histoire, des mœurs et des coutumes? Y a-t-il ici une atmosphère particulière? Y a-t-il des idées spécialement chères à la contrée? A la vérité, les fonctionnaires l'ignorent et le veulent ignorer systématiquement.

Espèces de vagabonds toujours en marche vers un but magique qui semble reculer devant eux au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochent, ces cheminots de l'administration et de la magistrature se considèrent à l'auberge dans chaque coin de province où le hasard les pousse, et n'aspirent, au fond, à se fixer nulle part. Une seule rési-

dence les intéresse, les passionne, les suggestionne : Paris ! Aussi leur unique pensée tend-elle à les rapprocher, ne fût-ce que de cent kilomètres, ne fût-ce que de cinquante, ne fût-ce que de vingt, de ce phare éblouissant qu'est Paris, source de toute vie et de tout avancement.

Partir ! Partir sans cesse, partir toujours, muter et permuter, se déplacer et se faire déplacer, s'intégrer dans le mouvement, se glisser dans le tourbillon, se faire aspirer et refouler sans cesse par les puissantes machines du moteur central, voilà leur espérance suprême et perpétuelle. Ils n'ont en tête que le mouvement, ils ne songent qu'à se mouvoir et à se faire mouvoir, à consulter fiévreusement les tableaux d'avancement, à établir des pronostics dans cette course éternelle dont Paris est le poteau d'arrivée après avoir été celui du départ.

Hôtes de la grande route, ce sont bien les frères de ces vagabonds et qui n'emportent pas d'autres souvenirs des villes où ils ont passé que les cheminots n'en emportent des villages traversés ou des faubourgs des grandes villes entrevus...

Non seulement les fonctionnaires et les habitants de Clarmonde s'ignorent, mais, quand, par hasard, ils se connaissent, il y a entre eux cette même sorte d'antagonisme qui met aux prises trimardeurs de grands chemins et habitants des fermes. Les chiens des campagnes ne s'y trompent pas, qui, d'instinct, aboient furieusement lorsqu'ils aperçoivent le vagabond, son gros bâton noueux à la main. Sans doute les chiens de Clarmonde sont-ils trop bien élevés pour se laisser aller à la même manifestation, mais ce sont les habitants qui, tout de suite, referment leurs portes et les verrouillent soigneusement.

Le fonctionnaire, voilà l'ennemi ! L'homme qui n'est pas d'ici, qui apporte des idées, des sentiments, des mœurs, des coutumes différentes de celles de la contrée, l'homme-critique prêt à observer narquoisement et à bafouer les régions où il s'installe, l'homme représentant le pouvoir de l'Etat sous une forme quelconque (magistrat, percep-

teur, administrateur), haï, par suite, avec toute la violence dont, en France, on hait la contrainte.

Au reste, par bien des traits, ce fonctionnaire s'apparente au vagabond. Comme le cheminot ne s'encombre pas d'objets inutiles, le fonctionnaire ne se surcharge pas d'*impedimenta*. On a ainsi l'impression qu'il n'est que campé, partout où il passe. Rarement est-il possible de voir aussi peu de meubles que dans les maisons de province occupées par des fonctionnaires. Les salons sont d'une pauvreté désespérante : on dirait ces schémas de salons que transportent les troupes théâtrales dans leurs tournées, uniformément composés de quatre fauteuils, d'un canapé, d'une table ronde, d'un meuble noir et doré, et d'une garniture de cheminée en simili-bronze. Les salles à manger ne comportent jamais qu'une table, un buffet et six chaises tirées à cent mille exemplaires. Tout cela ne fait pas beaucoup plus que de quoi remplir un médiocre wagon capitonné prêt à sillonner toutes les lignes de chemins de fer. C'est ce qu'il faut quand on veut être un vrai vagabond administratif.

Et puis beaucoup d'entre eux seraient bien empêchés de posséder un mobilier luxueux. Encore un trait qui les rapproche singulièrement du trimardeur. Si leur pénurie ne les contraint pas à tendre la main, du moins, se satisfait-elle très souvent d'appointements très modiques. Mettons à part les magistrats dont la plupart sont fortunés, et avouons que la majorité des fonctionnaires sont presque uniquement tributaires de leurs traitements. Cela est bien fâcheux lorsqu'on sait ce que valent, en moyenne, ces traitements, et cela donne une idée de la quasi-pauvreté dans laquelle doivent vivre certains.

En tout cas, on comprendra tout de suite de quelle importance est pour le fonctionnaire-vagabond le choix de sa résidence. Démuni d'argent comme il l'est, le séjour dans les villes riches lui est particulièrement insupportable. Là où l'argent circule avec quelque facilité, là où l'industrie et le grand commerce tiennent le haut du pavé, il est tout de suite relégué au troisième ou qua-

trième rang, il est diminué de toutes les façons, il cesse d'exister.

Villes manufacturières et industrielles de l'est ou du nord de la France, villes riches et joyeuses de la côte d'Azur, villes plus modestes, mais livrées à une bourgeoisie enrichie dans le commerce, comme Rouen, comme Nantes, comme Orléans, voilà des lieux où ne pas poser sa tente quand on est réduit à 5 600 francs d'appointements et aux 2 000 francs de rente de la dot de sa femme. Et voilà aussi pourquoi Clarmonde et les cités de son espèce devraient apparaître aux vagabonds, si ces derniers étaient sages, comme des manières de paradis rêvés où se fixer à jamais. Qui donc ici pourrait leur disputer la supériorité sociale? L'aristocratie boude et meurt à petit feu, la bourgeoisie n'a pas le sou et le commerce est nul. En vérité, je l'ai déjà noté, et je le répète, Clarmonde est le nirvânâ du trimardeur administratif.

Mais le vagabond est toujours le même : ce qui l'amuse, ce qui le console, ce qui le ravit, c'est de partir encore, de partir toujours. Et si Paris l'attire, en définitive, avec une force aussi irrésistible, c'est qu'il est une sorte de résidence anonyme qui n'est d'aucun lieu, d'aucun terroir, comme une manière de trottoir roulant sans cesse en action, ou bien encore un creuset sans fond où se mêlent tous les éléments. Car, en réalité, le fonctionnaire est dépité d'être tenu en suspicion par la population des villes où il campe. Il se sait haï, du moins surveillé, et cela l'ennuie, au lieu que Paris est par essence la ville de l'anonymat, la ville-refuge, la ville du silence et de l'oubli.

C'est que le fonctionnaire d'aujourd'hui ne nous apparaît pas du tout semblable à celui de jadis. Il n'a plus — oh ! mais, parfois, plus du tout ! — l'orgueil de sa fonction, l'enivrement de son pouvoir, la soif du respect de ses administrés. Il est infiniment plus simple, plus humble, plus terre à terre que son collègue d'autrefois. Il a mesuré la vanité humaine, il a soupesé l'orgueil de caste, et il s'est dit que, somme toute, cela ne valait pas grand'chose. Il a compris que, en dehors de l'argent, il n'y avait

plus de suprématie pour lui, et même à Clarmonde où les circonstances le poussent au premier rang, il n'a cure des honneurs. Il a abandonné peu à peu tous les privilèges de sa fonction, il en a fait disparaître toutes les marques extérieures. S'il a droit à un costume, il le met le moins souvent possible et toujours avec le sentiment du ridicule. Il a abandonné tout le système des réceptions, dîners en ville, etc... trop coûteux pour lui. Il ne se rend pas encore au Palais, s'il est magistrat, en costume de tennis, mais ça viendra. Depuis longtemps, il a jeté bas la redingote et coupé ses favoris. Il veut être un homme comme les autres, ni plus ni moins, et voilà tout.

C'est cette transformation moderne qui est, évidemment, la plus intéressante et la plus à sa louange. C'est par cette simplicité d'allure qu'il rachète la masse de ses petits défauts, de ses petites manies, de ses petits ridicules.

***

Parmi les fonctionnaires-vagabonds, je vois tout de suite deux corps qui se détachent avec autorité et suffisance. Ces deux corps — de tradition, ai-je besoin de le dire — sont ceux de la Banque de France et des Eaux et Forêts.

— Des gens convenables, a dit M. Pellegrin-Simonnet en parlant d'eux.

Me voilà tout de suite fixé. Ne l'aurais-je pas été par ce mot, la rencontre de ces messieurs m'eût édifié immédiatement sur eux. M. de Belhome, le directeur de la succursale de la Banque de France, fait partie du cercle sacro-saint, MM. de Trévenoux et Grandchamp, gardes des Eaux et Forêts, sont assidus aux offices, et M. Bassollent, simple caissier de la Banque, est élevé, à Clarmonde, au titre de baryton officiel de toutes les soirées mondaines.

Mystère des destinées et des professions ! Qui dira par quels sortilèges, par quels détours de raisonnement un fonctionnaire de ces deux corps est tout de suite qualifié

de « convenable » par M. Pellegrin-Simonnet et ses émules, alors qu'un fonctionnaire identique d'une autre catégorie est haï et méprisé? Personne ne met en doute le charme de la voix barytonnante de M. Bassollent... pardon, de M. le comte Bassollent, mais, au fond, qu'est-il, cette coqueluche des salons clarmondois, sinon un modeste employé accroupi derrière un grillage? Pourquoi donc... et pourquoi M. Baroche, le trésorier-payeur général, n'est-il admis dans aucun cercle bien pensant?...

Inégalités de traitement qui paraîtraient incompréhensibles à Paris et qui semblent toutes naturelles aux gens d'ici. Voilà trois semaines que j'en cherche les raisons : je pense que ces situations privilégiées sont des sortes d'apanages que se sont réservés les gens du monde sans fortune et où ils sont au moins assurés d'être bien traités, puisqu'ils le sont par des gens de leur caste.

Ce Bassollent, par exemple, m'apparaît un peu le prototype de toute la catégorie. Au physique, c'est un petit homme, gros et trapu, à l'allure qui se voudrait militaire, aux moustaches en croc, aux cheveux coupés en brosse. Des bagues nombreuses et blasonnées comme il convient agrémentent ses phalanges. Grand chasseur, bien entendu, cavalier expert, ou, du moins, qui se dit tel, le comte Bassollent attire encore l'attention par ses nombreuses cravates, ses complets qui sortent de chez le bon faiseur et sa voix de baryton. Celle-ci est son meilleur atout : il en joue également dans le monde et à l'église, recrutant ici et là force admirateurs et admiratrices, ainsi que compliments, invitations, dîners de choix et belles relations. Très assidu chez les Jampy. Au reste, complètement dénué de ressources, vit uniquement de ses appointements. Habite une chambre modeste dans une petite rue près de la cathédrale, où, par les beaux soirs d'été, les promeneurs peuvent entendre sa voix s'élever dans le silence des nuits provinciales.

— M. le comte qui chante, disent les voisins d'un air pénétré.

Bassollent, qui a la quarantaine sonnée, m'a paru plus

que mûr pour le mariage, car, maintenant, il va prendre du ventre. Un de ces jours, Clarmonde le verra convoler avec une jeune fille très noble, et, qui sait? peut-être très riche, dont la famille, en tout cas, lui assurera un avancement rapide dans sa carrière. Il y a encore de belles heures en perspective pour les soirées chantantes de Marmande ou d'Aurillac !

Par le portrait de Bassollent, on juge des comparses : c'est toujours la même société très fermée, de ton un peu rogue, d'allure empesée, qui a ses privilèges et s'y tient. Beaucoup de points de ressemblance avec la société militaire. Pour les Eaux et Forêts, c'est trop naturel. La vie au grand air, l'habitude du commandement, le souci de la discipline stricte, du devoir rigide, le prestige de l'uniforme font des gardes des êtres similaires aux officiers. Quant à ces « messieurs de la Banque », pour n'avoir pas d'épée, ni de plumes de coq, ni de képi, ni de bicorne, ils n'en sont pas moins, aux dires des gens bien pensants, infiniment distingués. Il ne ferait pas bon affirmer que Bassollent est, au fond, très commun, que M. de Belhome, son directeur, a l'air d'un pauvre petit rentier et que sa femme a tout l'équipage d'une marchande à la toilette. On ne discute pas, en province, les personnalités : les titres et les fonctions sociales, seuls, ont de l'importance.

Personne ne songera donc, à Clarmonde, à mettre en doute la bonne tenue, la distinction et le rang hiérarchique de cette sorte d'aristocratie du fonctionnarisme que l'autre aristocratie — la vraie — veut bien accueillir chez elle. On supportera même de rencontrer dans leurs salons les personnages officiels de la République que le malheur des temps impose d'inviter, mais pour ce qui est des fonctionnaires des autres catégories, halte-là ! Qu'il s'agisse d'un conseiller à la Cour, d'un secrétaire général de préfecture, d'un recteur d'académie ou d'un receveur général, la même marque de mésestime l'atteint pour jamais.

Du balcon du Cercle, on ne sait pas distinguer dans cette « lie du fonctionnarisme », comme dit M. Pellegrin-

Simonnet, et, caporal ou général, on les confond tous dans la même réprobation.

Voilà-t-il pas quelque chose d'assez niais !... Notez, du reste, que ces messieurs ne se sont jamais donné la peine de reviser leurs jugements, ou, seulement, de les contrôler. On vit sur les vieux préjugés et l'on s'y tient avec rage. Le magistrat, c'est toujours le spoliateur, l'homme des décrets et, depuis quelques années, des inventaires. Le fonctionnaire de l'enregistrement, c'est le spoliateur-type, le détrousseur-né de toutes les congrégations. Le conseiller de préfecture, c'est l'infâme représentant d'un gouvernement détesté. Le professeur d'université, c'est l'homme qui pervertit la jeunesse. Le percepteur, c'est le fisc d'un gouvernement odieux, etc... Il y en a comme cela pour toutes les professions et toutes les castes. Ce sont des épithètes homériques qu'on a accumulées depuis plusieurs générations et qui continuent de servir malgré leur usure. Cependant, regardons-y de plus près, nous allons voir comme tout cela est injuste et faux. La réalité n'est pas brillante, hélas ! mais elle a de tout autres ombres...

***

D'abord, distinguons deux types parmi ces coléoptères : les gens mariés et les célibataires. Deux modes de vie entièrement différents ici. Je crois l'avoir déjà noté : la province ignore le célibat. Il faut convoler ou disparaître, le célibataire n'a pas de place en province. On devra donc admettre que les coléoptères de la deuxième catégorie sont des aspirants à la première. Ils n'en sont pas moins originaux.

Ce sont des manières d'épaves dont on pourrait presque dire qu'ils sont sans feu ni lieu. La chambre meublée dans laquelle ils s'abritent est des plus médiocres, et là, cependant, il leur faut vivre, — ou au café. Presque jamais de cercle. Aucune autre réunion que le poker dans un coin d'estaminet ou la causerie d'après-dîner, dans la gargotte,

la cigarette aux lèvres, les coudes sur la nappe tachée, avec des indifférents, sortes de vagabonds comme eux, en route à travers la France à la poursuite d'un avancement dérisoire. Des gens qu'on n'a jamais fait qu'entrevoir et qu'on retrouve, comme cela, au coin d'une rue à Nevers, à Brest, à Perpignan ou à Grenoble, des gens qui ne sont jamais de cette contrée-ci, qui gardent toujours le regret de leur province et avec lesquels on n'a de souvenirs communs que quelques images de la vie de Paris ou de la vie de caserne, les deux sortes de vie familières à tous les Français.

En somme, pas d'autre distraction que la manille ou la lecture. Aucune société qui reçoive, en dehors des sept ou huit soirées officielles. Des rues désertes à neuf heures du soir. Pas d'autre théâtre que le sinistre café-concert.

Infortunés substituts, juges suppléants, conseillers de préfecture, en quoi voulez-vous que consiste leur seul espoir, sinon en la fuite? Partir, voilà leur rêve... Et on les voit encore tout le long du jour, tantôt seuls, tantôt en groupe, désœuvrés et impuissants, spectacle lamentable offert aux Clarmondois fort heureux d'en ricaner à leur aise. Ces heures mortes de province, ces heures qui tombent sur vos épaules comme une chape de plomb sont plus terribles que n'importe quelle torture pour une existence jeune et active qui se sent rivée sans espoir dans la plus lamentable des médiocrités. Les figures désabusées de quelques-uns de ces vagabonds à la manque vous en apprendront plus sur leur rancœur que n'importe quelles confidences.

Mais si l'oisiveté tue en province, le seul remède à cette oisiveté terrible est dans le mariage, port de salut des provinciaux, seule forme de vie admise en dehors des fortifications parisiennes. Va donc pour le mariage! Et le coléoptère convole en justes noces.

Dès lors la note change. Le coléoptère peut avoir de la chance et rencontrer dans ses pérégrinations la jeune fille riche, mais celle-ci n'est donnée qu'à bon escient et à des gens d'une certaine profession. Les magistrats viennent

en tête. Comment, au milieu de tant d'irrespects, a subsisté une admiration si absolue pour la magistrature et ses représentants, voilà ce que je ne me charge pas d'expliquer. Mais le fait est là, pourtant. Tout ce qui approche le Palais, magistrat, avocat, avoué, notaire, greffier (sauf l'huissier, bien entendu), a le don d'exciter au plus haut point « les familles qui se respectent », comme dit mon hôte. On donnerait tout au monde pour caser sa fille dans cette robinière, mais le magistrat l'emporte sur tous. Il a pourtant perdu beaucoup de sa dignité, le pauvre ! Il s'est modernisé au point d'être méconnaissable, et ceux que je vois passer dans les rues de Clarmonde n'ont rien de bien particulier, ils sont anonymes autant qu'on peut l'être. Il est vrai qu'il y a toujours la robe, le costume !

Avec les magistrats viennent les officiers, les préfets, sous-préfets, receveurs des finances et tout ce qui touche à la haute administration. Quelques castes spéciales, receveurs d'enregistrement, contributions directes, jouissent aussi de certains privilèges dans l'esprit orgueilleux des parents. Mais foin des postes, des indirectes, des professeurs et de tout ce qui a trait à l'enseignement ! Foin de toute cette roture du vagabondage que le commerçant dédaigne du haut de ses petites rentes et le grand bourgeois de sa suffisance. Voilà vraiment la plèbe du fonctionnarisme, celle qu'il ne faut approcher ni de près ni de loin, celle dont il faut garder comme d'une peste les bonnes familles de Clarmonde.

Pour les autres, c'est à voir, et, dans le fond, les braves pères de famille clarmondois ne sont pas fâchés de caser leur héritière à un homme d'une profession honorable, qui a des loisirs et surtout — oh ! surtout ! — qui aura, un jour, une retraite. La retraite ! Espérance magique pour ces pourchasseurs de petites rentes, ces gens à bas de laine et à petite épargne.

Est-ce à dire qu'on donnera à la fille une grosse dot? Il n'y a pas de grosse dot à Clarmonde — à une ou deux exceptions près — pour la bonne raison, je l'ai dit, qu'il n'y

a ni commerce ni industrie. En revanche, les « trente mille », les « vingt mille », les « quarante mille » abondent. C'est de quoi devront se contenter les coléoptères.

Maigres revenus qui, joints à leurs maigres appointements, ne constituent pas la fortune, hélas ! et assurent tout au plus une existence médiocre. Dès lors, le coléoptère, nanti d'une épouse, n'a plus que deux buts dans la vie : avancer le plus rapidement possible et réduire le plus possible sa progéniture.

Notons, toutefois, que si le deuxième principe ne comporte jamais d'exception, le premier en connaît quelques-unes. Avancer, c'est souvent quitter Clarmonde. Or les beaux-parents ne se soucient guère de voir partir les enfants. D'où des discussions qui menacent souvent de tourner à l'aigre : « Il faut bien que je parte pour gagner ma vie et celle de votre fille. — Vous êtes trop ambitieux. Que ne vous contentez-vous de ce que vous avez? — Et vous, que n'avez-vous inculqué à votre fille des principes d'économie? etc... » Tout cela peut finir très mal si le coléoptère manque d'habileté. Mais s'il est tant soit peu malin, il conservera l'amitié de son beau-père et les faveurs de son administration, en se faisant attribuer un poste à Paris, séjour rêvé dont la possession fait taire instantanément les criailleries de la famille tout en avivant les jalousies de ses collègues. Le nom de Paris est à Clarmonde, comme dans toute la province française, le seul qui ne se discute pas. C'est le fétiche suprême pour tous les vagabonds.

V

LE PRÉFET

Depuis deux jours, j'ai des doutes sur la véracité d'observation de Gustave Flaubert. C'est une chose très grave, évidemment, et mes confrères ne me le pardonneront pas, mais voici très franchement l'histoire de ma petite hérésie.

Il y a quelque dix à quinze ans, je lus dans la Correspondance de Flaubert que l'auteur de *Madame Bovary* se proposait, un jour ou l'autre, d'écrire un livre sur le préfet, et il ajoutait ces mots gros de menaces, « sur cet être cocasse, important et vide qu'on nomme un préfet ». Une telle phrase me frappa par sa netteté et la vigueur du jugement qu'elle émettait.

Eh bien, malgré tout le respect que je porte au parfait artiste que fut l'auteur de *Salammbô*, il me faut avouer, avec mon impartialité coutumière, que Flaubert s'est trompé, et je veux le consigner de suite ici par un scrupule d'historien. Ou bien Gustave Flaubert n'avait jamais vu de préfet que dans son imagination, ou bien — et ceci serait tout à l'honneur de la République, — les préfets de l'Empire étaient, comparés aux nôtres, de simples ganaches, mais depuis un mois que je fréquente celui de Clarmonde, je ne m'aperçois nullement que M. Félix Thomasson soit un fonctionnaire particulièrement cocasse, important et vide. Comme j'avais déjà eu l'occasion, avant de revenir ici, d'approcher quelques-uns de ses collègues, je suis assuré que notre préfet ne fait point exception, et j'accuse ouvertement Flaubert d'avoir commis un déni de justice.

Ceci dit, revenons à M. Félix Thomasson. Mais, d'abord, que l'on sache bien qu'un préfet, — même de seconde classe comme celui de Clarmonde — est un personnage encore trop haut placé pour recevoir d'emblée un humble plumitif tel que moi. Il a fallu un concours de circonstances assez extraordinaires et l'intervention de Mme Leroy-Savigny pour que je fusse admis à franchir les portes de la préfecture.

Je ne sais si j'ai déjà noté l'importance extrême de Mme Leroy-Savigny pour tout ce qui concerne les relations mondaines. Le salon de cette brave dame est vraiment le carrefour idéal où se rencontrent les pèlerins de toutes les provinces sociales de Clarmonde. J'en eus encore la preuve jeudi dernier.

J'étais allé rendre mes devoirs à cette excellente per-

sonne et j'écoutais le bagout intarissable dont elle faisait preuve lorsqu'une dame en noir pénétra au salon. Cette dame, assez grande, avec un chapeau extravagant, des attitudes nonchalantes et des yeux langoureux, était Mme Thomasson en personne. Elle eut un soubresaut d'allégresse lorsqu'elle apprit que j'étais « un monsieur de Paris », comme on dit à Clarmonde, et que j'occupais mes loisirs de futilités littéraires. Elle eut aussitôt un roucoulement de la voix, des langueurs et des poses abandonnées qui me firent comprendre que la littérature était le plus constant de ses soucis. Effectivement, au bout de dix minutes, elle se déclarait ravie à l'avance de lire ceux de mes livres que je voudrais bien lui envoyer; au bout de quinze minutes, elle m'avouait avoir elle-même produit une plaquette de vers; au bout de vingt minutes, elle m'assurait que je recevrais cette plaquette le soir même « avec une dédicace »; au bout de vingt-cinq minutes, elle m'invitait à venir prendre le thé à son prochain samedi. Là-dessus, Mme Leroy-Savigny renchérissait, mêlant ses exclamations d'allégresse aux roucoulements de Mme Thomasson, et le tout se terminait par une paire d'invitations à dîner qu'on se renvoyait comme avec des raquettes et dans lesquelles je n'étais, bien entendu, oublié ni de part ni d'autre.

Tels furent les débuts de mes relations avec la préfecture de Clarmonde : le samedi suivant, exact au rendez-vous, j'étais présenté à M. Félix Thomasson, et deux jours plus tard, je dînais en compagnie de ce haut personnage officiel et de son épouse. Depuis cette époque, j'eus l'occasion de les rencontrer une dizaine de fois, lui et elle, ici et là. Ma première impression se fortifia de quantité d'autres qui la rectifièrent un peu, dans un sens ou dans l'autre, mais ne la modifièrent pas beaucoup, et aujourd'hui je suis assez ferré pour pouvoir river son clou à Gustave Flaubert en démontrant que M. Félix Thomasson n'est ni cocasse, ni important, ni vide.

Mais, cependant, qu'on veuille bien faire une distinction capitale entre M. Félix Thomasson et Mme Aline

Thomasson, en littérature *Jean de Marabère.* Cette distinction devrait toujours être de style, comme on dit, lorsqu'il s'agit des personnages importants de la République, car je pense que, sous aucun régime, ne vit-on couples plus mal assortis que ceux qui trônent en haut de la politique et de la grande administration. Je sais peu d'hommes plus intelligents, plus avisés, plus cultivés même que ceux qui mènent sous la République les destinées de la France; je sais peu de femmes plus vulgaires, plus ridicules ou plus sottes que celles qu'ils se sont choisies comme épouses aux temps lointains de la dèche au Quartier latin ou dans la médiocrité de leur première profession. Un ministre républicain n'a pas toujours été ministre, hélas ! s'il a toujours été très intelligent, et il l'a prouvé jadis en épousant dans le milieu dont il est issu une femme qui peut être une parfaite bonne femme, une excellente ménagère ou une vertueuse épouse, mais qui n'avait aucune des qualités requises pour tenir un salon ministériel.

D'où un déséquilibre parfois très ahurissant, toujours cocasse entre l'intelligence du mari, qui finit par être de la distinction à force de finesse, et l'inconcevable vulgarité de la femme.

Même phénomène chez les grands fonctionnaires. Ainsi, voilà M. Félix Thomasson : avant que d'être préfet de deuxième classe, de porter un superbe habit de cérémonie, de toucher vingt-quatre mille francs, d'être logé dans l'ancien palais des ducs de Charolais, de coucher dans la chambre où vécut pendant trois mois François Ier, et de s'étendre dans son parc à l'ombre des beaux arbres qui virent, tout un été, les méditations de M. de Lamartine, ne se doutait-il guère des honneurs qui lui écherraient un jour. Il ne pensait qu'à gagner modestement sa vie en faisant « les chiens écrasés » dans l'*Evènement* qui agonisait alors, puis en rédigeant les échos politiques dans le *Réveil Démocratique de Saint-Ouen.* Quand il a voulu se marier, il a regardé autour de lui, dans son monde, et il a épousé tout naturellement la fille d'un confrère aussi

démuni d'argent que lui-même, mais dont la protection efficace l'a fait passer à la rubrique des « Echos » d'abord, à celle du Parlement ensuite, C'est de là qu'il s'est envolé vers les hautes sphères administratives.

Mais comment sa femme, Aline Thomasson, aurait-elle pu supposer qu'un jour elle deviendrait préfète? Que voulez-vous? C'est une tuile comme une autre, il faut la recevoir en toute humilité et se dire : « C'est la République qui veut ça ! »

Notez, du reste, que Mme Aline Thomasson, qui aurait pu rester incurablement vulgaire, est simplement devenue ridicule : c'est un progrès. Sous l'influence de la société dans laquelle elle s'est trouvée et qui lui paraissait de plus en plus distinguée au fur et à mesure de l'ascension de son mari, elle a apporté une délicatesse de plus en plus raffinée dans le choix de ses expressions, de ses sentiments et de ses gestes. Il lui est venu, soudain, des dégoûts profonds, des antipathies insurmontables, des aversions qu'ont précisément les gens bien élevés et que personne ne songe plus à discuter dans la bonne société. Elle raffine même devant ses amis, elle saisit les sentiments avec une délicatesse incroyable, comme on saisit le sucre avec une pince, et dès qu'elle énonce une vérité d'ordre moral, on dirait toujours qu'elle a un petit doigt en l'air comme quand on prend un objet.

Cette impressionnabilité de bon ton rend Mme Félix Thomasson fort peu propre à goûter la vie de Clarmonde, où elle est choquée à chaque instant dans son goût, dans ses idées, dans sa passion pour l'art surtout. Je n'ai jamais pu savoir sous quelle influence la fille du journaleux de la rue Montmartre s'était muée en Jean de Marabère et signait des plaquettes de vers, mais c'est un fait historique avec lequel il faut compter : Mme Félix Thomasson a des prétentions à la poésie. *L'Indépendant de Clarmonde*, journal de la préfecture, ne l'a pas caché à ses lecteurs : « Le charmant rossignol, écrivait-il dernièrement, qui gazouille dans la langue des dieux sous les ombrages du parc de Charolais veut bien nous adresser ses dernières

productions. Nos lecteurs goûteront tout le charme de cette belle poésie extraite d'un prochain volume à paraître qui s'appellera : *Mes bien-aimés.* » Dans cette charmante poésie, Mme Aline Thomasson profite de son passage dans le palais des ducs de Charolais pour tutoyer François Ier et Lamartine et mêler à ces ombres augustes l'ombre solennelle de M. Thomasson. Ce sont là des rapprochements qui font bien ; son séjour dans un palais historique est, du reste, la seule consolation de son passage à Clarmonde :

— Je ne puis vivre, m'avouait-elle en soupirant, que dans des meubles de style.

Mme Thomasson, née Aline Thuveau, est donc parfaitement ridicule, et je n'ajouterai rien de plus sur cette honorable personne sinon qu'elle est la risée du Cercle littéraire et aussi de MM. les fonctionnaires qui s'en gaussent entre eux sous le manteau de la cheminée. Mais nul n'en rit, je pense, dans son for intérieur, autant que M. Félix Thomasson lui-même.

Ce préfet est un des plus fins causeurs et des plus subtils connaisseurs d'hommes que j'aie rencontrés à Clarmonde. Je n'attribue pas cette finesse à l'atavisme, mais à l'expérience. Songez que, pour s'élever des « chiens écrasés » de l'*Evènement* à la magistrature préfectorale, il faut passer par pas mal de chemins, côtoyer un grand nombre de précipices, sonder un grand nombre de consciences, connaître une quantité infinie de personnages, savoir les juger sans se faire juger trop profondément par eux, tirer son épingle du jeu des trente-six situations dramatiques. Voilà de la belle besogne : le seul fait que M. Thomasson ait réussi à la mener à bien suppose déjà un certain flair. Mais l'expérience seule donne la finesse du jugement, et de la finesse à l'esprit, il n'y a qu'un pas. Or, M. Félix Thomasson a une façon de juger les fonctionnaires qui sont sous ses ordres, de les distinguer et de les noter qui est la plus spirituelle du monde. D'avoir vu défiler sous ses yeux tant d'opinions et de contradictions lui a donné un joli scepticisme qu'il étale peut-être un

peu trop en frisant sa belle barbe blonde, mais qui va bien à ses cinquante ans et à sa supériorité sociale. D'avoir vu réussir dans les entreprises politiques tant de femmes, et de si laides, là où tant d'hommes intelligents échouèrent, lui a donné un respect pour Notre Compagne qui se traduit par la plus flatteuse des galanteries. Avec quelle promptitude il débarrasse la femme du général de sa tasse de thé, avec quelle sollicitude il s'inquiète de la santé délicate de la fille du premier président, avec quelle tendre ironie il marivaude dans un coin du salon avec cette jeune veuve d'un officier de hussards, je vous le laisse à penser. Aussi M. le Préfet a-t-il une cote excellente dans le jugement des femmes de Clarmonde qui le peuvent approcher. Et c'est vrai que, sur le tard, il s'est mis avec entrain à ce rôle de confesseur laïc qui a toujours l'air d'écouter en souriant les plus jolis péchés du monde pour les absoudre avec une grâce infinie.

— Vous, monsieur le Préfet, vous êtes un enjôleur, lui a dit un jour dans le feu de la conversation Mme Leroy-Savigny.

Et le préfet n'a rien répondu, heureux d'un tel jugement porté sur lui par la femme de Clarmonde qui reçoit le plus de visites.

Enfin M. Félix Thomasson ne serait pas un véritable conversationniste français s'il n'était un anecdotier de premier ordre. Il n'a pas seulement vu de près depuis vingt-cinq ans tous les gros bonnets de la République, il a conservé d'eux un souvenir très narquois et pris des instantanés qui sont des plus précieux. Il faut peu de chose pour les lui faire sortir, et, parti sur ce chapitre, il ne s'arrête plus. Dans dix ans, il contera ses souvenirs avec une verve étonnante et je suis sûr qu'on fera cercle autour de lui pour l'entendre. Mais il est bien trop fin pour déballer ce petit bagage-là devant la société clarmondoise qui ne sait pas ce que c'est que l'ironie, comme toute bonne société provinciale, et qui serait choquée au plus haut point sans comprendre. Il n'essaie même pas de faire des mots, il s'efforce d'être simple et grave autant qu'il le peut.

Cette attitude a trompé les uns sans désarmer les autres :

— Nous avons là comme préfet un homme supérieur, m'ont confié des fonctionnaires.

Et M. Pellegrin-Simonnet m'a dit dès le premier jour :

— Ces Thomasson me paraissent des sauteurs. Lui est un sectaire, franc-maçon de marque, arrivé par les femmes et profitant de sa situation pour abuser des malheureuses (institutrices, agents des postes, etc...) qui sont sous ses ordres. Elle, c'est une maritorne bête comme une oie et grossière comme une vachère. Voilà les fonctionnaires de la République !

Je me souvenais, en écoutant ces paroles, de la conversation que j'avais eue la veille avec M. et Mme Thomasson sous les ombrages du parc de Charolais. Mme Thomasson, enivrée de poésie, nous avait lu les vers que Lamartine composa ici même, et, dans une attitude pleine d'inspiration, digne de Corinne au Cap Misène, nous avait invités à communier avec l'âme de ce grand poète. M. Thomasson, qui avait laissé passer en souriant ce flux de poésie, s'était plu ensuite à nous conter de sa voix ironique ses débuts comme chef de cabinet d'un ministre de l'Instruction publique, alors qu'à la place de son patron, il avait dû prononcer un jour un discours sur ce même Lamartine, homme politique. Et il nous faisait un tableau plein de finesse de la stupéfaction des hôtes de la mare stagnante en sentant passer sur eux ce grand souffle ardent d'un génie républicain. Et M. Félix Thomasson ajoutait beaucoup d'autres choses fines et spirituelles qui n'étaient pas toutes à l'honneur du régime présent, mais qui, toutes, révélaient l'observateur et le connaisseur d'hommes.

Et je pensais qu'il était dommage, vraiment, que les classes de la société provinciale fussent séparées par des cloisons aussi étanches, et qu'il y aurait un intérêt majeur pour l'avenir de la société française tout entière, à ce qu'elles se connussent un peu mieux les unes les autres.

VI

LES PROFESSEURS

N'hésitons pas à le proclamer après avoir vu de la société de Clarmonde ce qu'il nous a été permis d'en entrevoir : non seulement les universitaires de l'enseignement secondaire ne jouissent pas ici des prérogatives sociales auxquelles leur donneraient droit, semble-t-il, et leur culture et leur valeur intellectuelle, et la noblesse de leur rôle, — mais ils sont plus que sacrifiés, ils sont humiliés et parfaitement dédaignés.

La femme, la fille d'un professeur ne sont guère — sauf exceptions très rares — plus « considérées » (pour employer un mot cher aux Clarmondois) que la femme ou la fille d'un instituteur ou d'un agent des postes ou de l'inspecteur des enfants assistés. Le professeur de lycée fait partie de cette classe de fonctionnaires de deuxième catégorie que la classe des fonctionnaires dits supérieurs repousse avec d'autant plus de dédain qu'elle-même est tenue en suspicion par l'aristocratie locale. Il y a ainsi comme une cascade de mépris aux effets très curieux qui part d'en haut, de tout en haut, pour dégringoler un à un tous les étages de la société.

Entre un professeur d'anglais, ou de seconde, ou d'histoire du lycée de Clarmonde et un magistrat, un officier ou un fonctionnaire de la Banque de France, il y a autant, sinon plus de différence qu'entre un « vagabond » et un membre de l'aristocratie clarmondoise.

Voilà pour les effets, — et ceux-là, je puis les affirmer en toute sincérité, les ayant constatés maintes fois depuis que je suis ici. Voyons maintenant quelles peuvent être les causes d'un si fâcheux ostracisme à l'égard des seuls intellectuels d'une ville moyenne de province française.

La première que j'aperçois tient à l'origine très humble de la plupart des universitaires. Les concours de l'Ecole

normale et de la Sorbonne ne sont pas précisément un jeu dans la manière des examens de l'École de droit où, avec quelque patience et pas mal de leçons à 7 fr. 50 le cachet, on peut espérer décrocher la timbale. Il faut d'autres qualités innées, un autre entraînement, une autre puissance de travail pour faire un agrégé des lettres ou des sciences, et, ma foi, on recrute où l'on peut ceux qui les possèdent. Le hasard veut parfois que quelque fils de la bourgeoisie très bien doué et très travailleur s'y entraîne et réussisse, mais le hasard veut plus souvent que ce soit le simple fils d'un petit commerçant ou d'un obscur fermier. Dès lors, les chances seront égales d'un côté comme de l'autre, la faveur ne s'attachant guère dans ces sortes de concours qu'aux fils, petits-fils et parents d'universitaires. Voilà le paysan à peine dégrossi, reçu et installé dans un poste de professeur en province. Que voulez-vous qu'il y apporte du point de vue des relations sociales? Et comment et où aurait-il appris l'art des belles manières, lui qui a quitté la charrue pour les bancs du lycée, les bancs du lycée pour ceux de la Faculté et ceux de la Faculté pour la chaise de paille du professeur? En fait de dîners en ville, il n'a jamais connu que les banquets de la Saint-Charlemagne, et en fait de salons, il n'a guère vu que les chambres des étudiants ses camarades. Du reste, il a bien peu de goût pour ce qu'on appelle ici le monde, et le bal de la Préfecture est la suprême corvée à laquelle il s'efforcera d'échapper.

Telle est, me semble-t-il, la raison dominante du peu de considération que l'on manifeste pour les universitaires. Il en est une autre plus subtile et qui part de plus loin, mais qui, à mon sens, n'est pas moins forte : c'est l'habitude qu'a prise la société provinciale, depuis des générations, de considérer comme occupant un rang inférieur tout individu chargé de vendre de l'instruction. Songez que, pendant des années, on a vécu ici avec le préjugé du précepteur qui est une manière de domestique de l'esprit, auquel on donne des ordres, que l'on fait aller et venir à volonté, qui occupe vraiment le bout de la table et n'est

qu'une bonne d'enfants pour grands garçons. Et songez maintenant qu'on finit par confondre tout naturellement le précepteur et le professeur, sans se soucier de l'indépendance professionnelle de ce dernier.

Que si vous doutiez des dispositions de l'esprit provincial à cet égard, vous seriez édifié en entendant, comme je le fis un jour bien malgré moi, les doléances amères des parents au sujet d'un professeur qui se permettait de ne pas donner à un fils de bonne famille la meilleure place parmi les élèves de la classe. La mère était indignée, le père suffoquait de rage, la sœur pleurait de désespoir, les grands-parents accusaient ouvertement la République, mais tous, sans exception, demandaient la tête du professeur imbécile. Et ils se déléguèrent eux-mêmes en corps, pour réclamer cette pauvre tête d'universitaire innocent, chez le proviseur, chez le censeur, chez le recteur, chez le député, chez toutes les puissances sociales réunies.

Comment voulez-vous qu'avec des dispositions de cette nature, chacun ne soit pas fondé à contempler avec un peu de mépris le dispensateur des bons et des mauvais points, qui fait toujours, pour le plus grand nombre, figure de pion injuste, voire de garde-chiourme pontifiant?...

Ainsi, malgré les soi-disant « lumières du progrès », malgré cette « évolution profonde dans les mœurs », malgré ce « souci croissant du respect de la science », et autres calembredaines qu'on nous sert dans chaque discours officiel, au bout de quarante ans de République les intellectuels purs, les professeurs, « ces porte-flambeaux du progrès », comme les appelait Edgar Quinet, occupent dans la société d'une petite ville comme Clarmonde le même rang qu'un ajusteur ou un entrepreneur de plomberie. Voilà-t-il pas un fait caractéristique qui, mieux que vingt longs discours, nous renseigne sur le prestige de la science et de la pensée aux yeux de la bourgeoisie française, au début du XX[e] siècle !...

Veut-on connaître maintenant quelques échantillons de l'espèce ? Voici ceux que j'ai pu observer :

ÉMILE BERNARD, PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES

Un médiocre logement dans une grande baraque de maison sise dans un des plus vilains quartiers de la ville, en face de la Halle, au-dessus d'un quincaillier. 800 francs de loyer, Bernard dit que c'est très lourd à cause des trois enfants en bas âge qu'il élève avec peine. Il y a une petite bonne qui aide aux gros ouvrages, mais Mme Bernard fait presque tout. Fille d'un garde d'artillerie sans fortune, elle a été heureuse d'être épousée par un professeur agrégé qui est assuré d'avoir une retraite et lui laissera toujours de quoi ne pas mourir de faim. Malheureusement le traitement est maigre : avec les répétitions que donne Bernard, on arrive à faire 6 000 francs.

La femme est laide, mal mise, l'intérieur est médiocre, presque pauvre. Le salon est composé de quatre fauteuils acajou revêtus de velours rouge, d'une table ronde, avec un vilain tapis rapiécé, d'un affreux meuble noir et doré et d'un guéridon sur lequel, les jours de réception, on pose un palmier artificiel. Au mur, des photographies de paysages et deux ou trois chromos. Sur la cheminée, un mauvais bronze, « don d'un groupe d'élèves reconnaissants reçus au bachot ». Tout cela très mesquin. La salle à manger l'est plus encore. On mange sur la toile cirée et dans un service dépareillé avec des assiettes qui portent en exergue : Hôtel d'Angleterre, etc...

Dans ce pauvre intérieur, le professeur a pu à peine ménager un petit coin où entasser ses livres et ses cahiers de cours. C'est une alcôve fermée qui donnait dans la salle à manger et que l'on a ouverte pour la circonstance. C'est là qu'il reçoit ses élèves, qu'il donne ses leçons, qu'il corrige ses devoirs. A travers les cloisons minces, on entend les cris des enfants, et la petite bonne, affolée, traverse vingt fois la salle à manger pour se rendre à sa cuisine. Nul repos véritable, mais Bernard ne s'en soucie plus. Au fond, il n'en a nul besoin, ayant toujours connu la même vie de labeur obstiné, implacable, idiot. Je le vois

encore au lycée, fils de paysan travaillant d'arrache-pied, courbé sur sa besogne, ne levant jamais la tête, grotesque avec sa grosse figure rouge et ses cheveux frisés. Tel je l'ai retrouvé, seulement un peu de pâleur a envahi son visage et les cheveux commencent à blanchir. Il est passé par tous les stades de l'Université, et il s'y trouve bien, parfaitement encastré comme un mollusque dans sa coque, encore qu'il n'ait pas le temps de s'endormir sur ses lauriers. Je soupçonne que le matin, de bonne heure, avant la classe, il doit débarbouiller un ou deux gosses, et que le soir, il doit aider sa femme dans quelques petits travaux d'intérieur.

Ses rêves se limitent à bien peu de chose : avoir « sa classe » tous les deux ou trois ans et pouvoir élever ses enfants. Hiver comme été on travaille ferme ; les jeudis et les dimanches, quand il fait beau, on sort, sur les deux heures, avec les enfants. Bernard pousse lui-même la voiture et arrange les couvertures du petit dernier. Il n'a aucune espèce d'orgueil ni d'ambition intellectuelle. Il s'est trouvé avec de la facilité pour les mathématiques comme il en aurait eu pour greffer les arbres ou cultiver le sol, et il s'y escrime tout naturellement, tout simplement, comme il pousserait la charrue ou binerait les pommes de terre. Il n'a même pas la curiosité de son métier et n'a jamais l'idée d'ouvrir un livre de philosophie de la mathématique ou d'une science qui ne serait pas strictement dans les programmes.

Au reste, il paraît que c'est un excellent professeur, comme c'est un bon citoyen et un bon père de famille.

J'ai causé un peu avec lui : il n'a aucune idée sur la politique, sur le monde, sur rien, n'ayant jamais réfléchi cinq minutes à quoi que ce soit en dehors de ses problèmes et de son algèbre. Il vote pour la République comme ça, pour faire comme tout le monde et pour imiter ses collègues. C'est un homme heureux : il n'a jamais vu la médiocrité dans laquelle il baigne de toutes parts. Mais a-t-il jamais vu quelque chose?...

LUCIEN DÉSENCLOS, PROFESSEUR DE PREMIÈRE

Car on ne dit plus : Rhétorique, on dit : Première, et Lucien Désenclos en souffre cruellement. Il regrette de ne plus pouvoir mettre sur ses cartes ce titre suranné qui flattait sa vanité en tirant son nom de la masse vulgaire et anonyme des universitaires. Sa grande, son unique préoccupation est, en effet, de se distinguer d'eux par quelque côté. Ayant eu la chance d'hériter de son père, un médecin des environs, une centaine de mille francs, il n'a que mépris pour ses collègues. Sans doute, il ne l'affiche pas, ce mépris secret, mais on le lit dans chacun des actes de sa vie. Et le fait est qu'au point de vue social, Lucien Désenclos se présente avec une tout autre allure qu'un Bernard. Il habite dans un faubourg de Clarmonde une jolie maison avec grand jardin, écurie, remise, etc... Mme Désenclos a un salon gentiment arrangé où ne se voient pas seulement les figures hâves d'instituteurs, mais où se rencontrent des officiers, des magistrats, des conseillers de préfecture. Mme Leroy-Savigny en est une fidèle assidue.

Tout cela pousse Lucien Désenclos et accentue sa petite vanité. Somme toute, disons le mot : c'est un poseur. Il pose pour les élèves lorsqu'il leur lit du Virgile d'un air à la fois inspiré et dédaigneux, il pose pour les parents quand on vient le consulter, il pose pour les étrangers en dirigeant ses sarcasmes contre cette Université qui le fait vivre, qu'il a l'air de répudier, mais dont il a l'esprit infecté. Le faux intellectualisme qu'il possède l'a poussé au dédain de tout ce qui n'est pas lui. Il est plein de la suffisance de sa science, et, en même temps, par une contradiction piquante, il en affiche le mépris le plus insultant. Dans le fond, il rage d'être si peu haut placé dans l'échelle sociale, et il s'efforce, par la correction de sa tenue et de celle de sa famille, de racheter cette infériorité. Aussi pousse-t-il délibérément ses deux fils, l'un vers la magistrature, l'autre vers l'armée, ne tenant pas

à ce que l'un et l'autre recommencent sa propre vie.

Sa femme a moins de suffisance et plus de souplesse. Elle adoucit souvent les paroles de son mari et dissimule sous un flot de paroles les silences dédaigneux de son époux.

Poussé par un contradicteur facétieux, Lucien Désenclos serait capable de commettre toutes les sottises pour satisfaire son orgueil : il dilapiderait sa fortune afin de prouver qu'il en a et il abandonnerait l'Université pour faire preuve d'indépendance de caractère. Mais aucune aventure de ce genre n'est à redouter pour lui : l'humour n'a pas cours parmi les habitants de Clarmonde, et la belle barbe blonde de Lucien Désenclos, qu'il caresse d'une façon nonchalante, inspire trop le respect pour qu'on ose se livrer à son égard à une facétie de ce genre. Tout au plus ses collègues le jalousent-ils tout bas, et la petite bourgeoisie de Clarmonde le dénigre-t-elle tout haut. Qu'il ne s'avise pas d'acheter un cheval et une voiture comme il en a manifesté plusieurs fois l'intention : ce jour-là, la haine contre lui serait tellement féroce qu'elle le tuerait.

JOSEPH VILDERMANN, PROFESSEUR D'ALLEMAND

C'est une jolie histoire, une histoire digne de Dickens ou d'Alphonse Daudet. C'est un petit professeur d'allemand, sa mère et sa sœur, qui forment à eux trois le ménage le plus uni et le plus touchant de Clarmonde.

La vieille maman est Alsacienne, elle a près de soixante-dix ans, ne quitte plus la chambre et a conservé un fort accent de terroir. La fille, de quelques années plus jeune que son frère, adore celui-ci, lui ayant voué dès l'enfance une affection profonde, inlassable. Lui est un petit homme doux, avec de grands yeux bleus rêveurs derrière des lunettes d'or. De santé délicate, presque chétive, il n'a jamais connu, je pense, d'autres amours que celles de ce foyer familial où il a grandi, où il a travaillé, où il a pré-

paré ses concours et où il se repose aujourd'hui en corrigeant ses copies et en relisant ses chers livres

Chassée à Paris par l'Année terrible, la famille Vildermann s'était réfugiée dans un petit logement des Batignolles : le père avait obtenu une modeste place de comptable, la mère faisait des écritures à la maison. On vivait comme on pouvait, plutôt mal que bien, mais enfin on vivait et on était heureux. Les enfants allaient dans une petite école du quartier, d'abord, puis bientôt, le fils fut au lycée, y eut des succès et sa carrière d'universitaire se dessina.

Un soir, on rapporta le père mort, tombé foudroyé d'une attaque d'apoplexie. Ce fut le désastre, la douleur et la misère. Il fallut travailler d'arrache-pied : Joseph et sa sœur s'y mirent résolument, la mère, de plus en plus fatiguée, ne pouvant suffire à la besogne. Lutte terrible qui dura plusieurs années. Grâce à des bourses de licence, d'agrégation, le jeune homme s'en tira, fut nommé : le bonheur reparut sous l'humble toit de la famille. Il était temps, la vieille mère n'en pouvait plus, et, désormais, la vie de ce frère et de cette sœur modèles devait se passer à aimer et à soigner la pauvre vieille.

Aujourd'hui ils habitent à Clarmonde un joli petit appartement situé dans la rue du Poirier-Baron, près de la cathédrale, où Joseph Vildermann s'est réservé une petite pièce qui lui sert de cabinet de travail, et de la fenêtre de laquelle il peut apercevoir la Tour du Beurre et le magnifique portail de la vieille basilique.

Comme il est calme, ce délicieux asile, et comme je sais plus d'un homme de lettres de Paris qui envierait cette retraite sûre dans le silence d'alentour, entre les chers livres, les portraits de famille sur la table et la présence voisine des deux êtres aimés, la mère et la sœur qui travaillent dans la pièce à côté...

En bonne Alsacienne habituée aux gigantesques poêles de son pays, la vieille maman est frileuse, et, l'hiver, lorsque la bise souffle sous l'arcade de pierre de la Porte-Neuve pour s'engouffrer dans la rue du Poirier-Baron,

comme on est bien, le soir, les pieds sur les chenêts, à relire un livre aimé, *Collette Baudoche* ou les *Reisebilder*, tandis que la sœur achève un ouvrage de tapisserie et que la bonne mère s'endort sur son journal !... Je ne sais, en vérité, ce que l'avenir réserve à Joseph Vildermann, mais il y aura eu de bonnes heures dans cette humble existence de petit professeur de province.

L'été, c'est le départ pour la maison de campagne aux environs de Clarmonde, et le grand voyage que le professeur entreprend chaque année. Ici encore, la sœur s'est sacrifiée. Puisque la vieille maman ne peut pas voyager, retenue par l'âge, la sœur a dit à Joseph :

— Va, tu as besoin de distractions, de repos, après la dure année que tu viens de passer. Tu nous écriras.

Et il est parti et il part, et la pauvre sœur n'a jamais rien vu de tous les beaux pays que le frère a visités, mais elle s'en console en songeant que son Joseph est heureux et en relisant les lettres interminables que le brave garçon leur envoie chaque jour. Il n'omet rien, en bon Alsacien studieux qu'il est, ni un site, ni un monument, ni une curiosité des pays qu'il traverse. Il veut avoir tout vu, — pour le voir, d'abord, pour le décrire ensuite. Et c'est un peu touchant dans sa naïveté.

En dehors de son métier, Joseph Vildermann paraît, du reste, assez ouvert aux choses de l'esprit. Il ne se contente pas de réciter ses auteurs allemands comme un perroquet, il s'inquiète de la nature et des mœurs germaniques, lit les journaux et les revues d'Outre-Rhin, entretient des correspondances suivies avec d'autres professeurs d'ici ou de là-bas.

Et puis il y a les élèves. Ah ! les élèves, ses élèves ! Quel sujet de conversation pour Joseph Vildermann !... La première fois que je le vis, il m'en parla pendant deux heures, de *ses* élèves, m'en décrivant l'esprit, l'intelligence, la mémoire, me confiant les notes qu'il leur donnait, le rang qu'il leur assignait, les espoirs qu'il fondait sur eux. Bien entendu, chez lui, c'est la même chose : il parle sans cesse de ses chers élèves, il y intéresse la mère, la sœur,

il finit par faire vivre tous ceux qui l'entourent de la vie du lycée, de la classe, de la génération qui l'occupe. La mère et la sœur ne demandent pas mieux que de partager les espoirs et les craintes du frère bien-aimé, et ce sont des conversations étonnantes :

— Ah ! Tant mieux, Maurice Cherrier est reçu ! Il ne l'a pas volé, le pauvre garçon !

— Et Gustave Grandin, crois-tu qu'il a eu de la malchance !

— Ecris-lui, tout de suite, pour le consoler.

— Pourvu que Léon Fleury n'oublie pas ses verbes irréguliers, il a si peu de mémoire !

Les deux femmes s'occupent des élèves de leur frère avec autant de soin que si c'était le sort de leurs propres parents qui fût en jeu.

Voilà-t-il pas de braves gens et un professeur modèle ! Je n'irai pas jusqu'à dire que le célibat est la raison majeure de la passion que Joseph Vildermann apporte dans son métier, mais je suis bien sûr que c'en est une des raisons principales. Et je songe que la vieille société n'avait pas si tort qui confiait l'éducation de ses enfants à des célibataires, — pourvu qu'ils fussent honnêtes, bien entendu, car, hélas ! il est d'autres variétés de l'espèce, et, après Joseph Vildermann, il faut présenter Marcel Prune.

MARCEL PRUNE, PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

La bohème en province. Ça n'est jamais bien drôle, la bohème, mais à Clarmonde, c'est particulièrement sinistre. La bohème du vieux garçon ou du veuf qui n'a pas de chez soi, pas d'affection, pas de vie personnelle, la bohème impossible ici, car la société provinciale est organisée de telle sorte que l'homme solitaire n'y a pas de place. Or, Marcel Prune est tout cela et quelque chose d'autre encore qui tient du vieil étudiant et du pilier de café.

La première fois que je l'aperçus, ce fut, du reste, dans son antre habituel, au Café de l'Avenir, à la troisième

table de droite, dans le fond, près de la caissière. Avec son gilet à demi déboutonné, ses cheveux gris emmêlés, ses joues noirâtres d'une barbe de quatre jours, il avait l'air suffisamment hirsute. Entre ses grosses lèvres, pendait un cigare à moitié éteint, mâchonné depuis une heure par ses dents jaunes. Devant lui, le verre d'absinthe s'étalait, et lui-même était affalé sur la banquette de cuir, tandis qu'à ses côtés se dissimulait une crasseuse serviette où il avait entassé pêle-mêle les notes de son cours et les copies de ses élèves. L'œil était presque éteint, les mains sales, les vêtements frustes, la jaquette râpée et le pantalon tirebouchonnant.

L'arrivée d'un huissier à la figure sinistre et d'un avocat râpé, ses partenaires habituels du poker, parut redonner soudain de la gaieté à sa physionomie. Il se souleva légèrement, ralluma son cigare, et, ayant serré des mains, battit les cartes avec entrain. C'est alors que, dans un éclair, j'aperçus derrière ce regard cet arrière-fond de l'âme qui ne se dissimule pas toujours, et je compris que, jadis, il y avait eu de la pensée, de l'intelligence et de la clarté derrière ces yeux mornes. Quelle triste déchéance, aujourd'hui, et comme on pouvait bien évoquer à cette seule vue la vie du célibataire isolé en province, du célibataire sans fortune, sans situation sociale et sans avenir.

Marcel Prune est tout simplement un étudiant de 1885 qui a oublié que le Quartier latin n'était pas éternel et qui ne songe pas qu'un café de province ne constitue point une famille. Il a descendu tout doucement, sans s'en apercevoir, les degrés de cette décadence intellectuelle qui a commencé pour lui exactement le jour de sa réception à l'agrégation, pour continuer sans trêve jusqu'à aujourd'hui. Que voulez-vous qu'il espère? Il a cinquante-deux ans sonnés, plus de famille, plus d'avenir : il est de première classe et ne songe plus depuis longtemps à l'enseignement supérieur. Sans autres relations que celles de ses collègues et de ses partenaires au poker, il se dit, sans doute, qu'il est bien préférable de passer sa soirée au café où il fait chaud et clair que dans sa triste chambre de la

rue Pavée, sans feu et avec une mauvaise lampe. Alors, voilà, il s'est installé là, à la troisième table de droite, dans le fond, et il y est probablement pour le reste de ses jours. Dès les onze heures du matin, ses classes finies, on l'y voit apparaître. A midi, il se dirige d'un pas traînant vers le restaurant du Jardin où il s'assied à une modeste table d'hôte (90 francs par mois et 5 francs de pourboire), où il retrouve un vieux receveur d'enregistrement célibataire aussi, l'avocat famélique du poker, un capitaine peu fortuné et deux ou trois anonymes sans importance. Il mange et boit sans entrain, la conversation se traîne autour des éternels mêmes sujets, l'heure du cigare arrive, celle du lycée, des cours et enfin le café où il revient naturellement, fatalement, mécaniquement. Le dîner se passe comme le déjeuner, et voilà encore une journée « de tirée », comme il énonce lui-même en se couchant. De temps en temps, une petite débauche à l'Alcazar, un voyage à Paris à l'époque des examens ou à Pâques : telle est la vie lamentable, sans issue, sans fierté et sans gloire de Marcel Prune.

Ne craignons pas de l'avouer : c'est celle de neuf célibataires sur dix d'une ville de province comme Clarmonde. Les grandes cités sont les seuls milieux possibles pour les célibataires endurcis. Partout ailleurs, l'espèce s'étiole et tend à la mort. La société de province est organisée de telle sorte que la famille en est la cellule vivante, la cellule nécessaire : l'individu isolé est éliminé de cette société-là, car il n'a de place nulle part. C'est que la province vit à l'intérieur et non à l'extérieur comme Paris. Si Marcel Prune s'était aperçu de cette vérité, il n'eût jamais demandé à venir à Clarmonde ou bien il serait descendu beaucoup plus bas sur la carte de France, vers le Sud-Ouest ou la Provence, là où la chaleur et le soleil rétablissent la vie extérieure de Paris en chassant les gens dans la rue et dans les cafés. Ce professeur manque de psychologie sociale : pour un philosophe, c'est assurément fâcheux.

VII

NOTES ET CROQUIS EN MARGE

On ne connaît pas ici d'autre vocable pour désigner une femme de mœurs légères que le mot de *chanteuse*. Ce terme-là revient tout le temps, il suffit à tout :

— Ne t'habille pas ainsi, tu as l'air d'une chanteuse.

Clarmonde est une ville pudique : elle enferme toutes les professionnelles de l'amour en un seul mot. Elle simplifie d'un air un peu dégoûté, à la façon de quelqu'un qui ne veut pas en savoir davantage.



Une des plus grandes révolutions clarmondoises de ces dernières années, c'est le privilège que se sont octroyé les jeunes filles de sortir seules. Chose curieuse : la mode en a été lancée par l'aristocratie elle-même. Il a suffi qu'il y ait ici une demi-douzaine de jeunes filles de la société ayant atteint la trente-cinquième année sans trouver de soupirant et décidées à enfreindre les règles de la pudeur sociale, pour imposer cette nouvelle manière d'être. Aujourd'hui c'est admis, et chacun trouve toute naturelle cette liberté conquise. Que pourrait-on bien avoir à redouter dans une ville comme Clarmonde?...

* * *

Le goût de la musique s'est implanté ici entre mon départ et mon retour. Jadis on ne connaissait à Clarmonde qu'un seul facteur de pianos, organiste de la cathédrale, qui suffisait à vendre quelques solfèges, deux ou trois recueils de valses, et, parfois, très rarement, ô prodige ! une partition entière de Rossini ou de Meyerbeer. A l'heure actuelle (1913), trois marchands de musique font des affaires prospères. Sur tous les pianos figurent

les dernières nouveautés de Grieg, de Dukas, de Ravel, des partitions entières de Debussy et de Wagner, les œuvres de Chopin ou celles de Bach. On y voit même, depuis plusieurs mois, du Lulli et du Rameau.

Cette frénésie musicale a été, comme beaucoup de modes, implantée par les fonctionnaires. On s'est tout de suite engoué de musique comme à Paris, avec la même rapidité et de la même manière. Les professeurs ont fait fortune, et les élèves ont pullulé. On joue de tout et de n'importe quoi, mais on joue avec une sombre fureur. Un professeur de piano vient, toutes les semaines, de Paris, passer une après-midi et donner des leçons d'un quart d'heure à chacun des petits prodiges de la ville. On se rue chez lui.

***

Une coutume amusante, c'est l'habitude qu'on a pour les mariages chics, d'étaler le trousseau de la mariée chez Jacquinot, le grand magasin de blanc de la place des Arcades, « le plus cher de la région ». Comme tout se sait à Clarmonde, on se presse devant les vitres en déchiffrant et en devinant les lettres entrelacées qui marquent le linge du futur couple. Et sur les une heure de l'après-midi ou sept heures du soir, à l'entrée et à la sortie des ateliers, on voit les petites ouvrières et les galopins venir assister à cet étalage de dentelles et de linge mousseux. On se pousse du coude en se montrant les chemises de la mariée et on pouffe de rire aux pantalons garnis de rubans clairs.

Un peu pénible, cet étalage public de choses intimes...

***

O province ! Il y a encore des cabinets de lecture florissants à Clarmonde.

On en compte au moins deux qui font de bonnes affaires.

D'abord, il y a celui de Mlles Taillefert auprès de la cathédrale.

On se doute par qui il est fréquenté et de quelle nature sont les ouvrages qu'on y trouve. Tout ce que les sous-Zénaïde Fleuriot, les sous-Georges Ohnet ont pu inventer est là dans des couvertures graisseuses. Si expurgée soit-elle, cette littérature ne l'est point encore assez, du reste, aux yeux de certaines gens, et Mlles Taillefert doivent monter la garde soigneusement auprès de leurs auteurs. On ne permet guère Eveline Raymond avant dix-huit ans, et Pierre Maël n'est donné qu'aux jeunes femmes. Quant à Jean de la Brète, on le réserve à « ces messieurs prêtres ».

Si Mlles Taillefert sont vite effarouchées, Mme Jacomet, la sémillante libraire de la place des Arcades, ne l'est guère. Vous la trouverez au courant de ce qu'il y a de plus moderne dans la littérature, disposée à vous louer les livres les plus aguichants, et surtout — oh ! surtout ! — prête à conférencier à l'infini sur leurs auteurs. C'est que Mme Jacomet n'a pas seulement des lectures, elle est très au courant, chacun sait cela. Vendant aussi des magazines, elle feuillette à ses moments perdus (c'est-à-dire toute la journée) la littérature Lafitte et se gargarise avec joie de tout ce qu'inventent les auteurs à la mode. Elle sait, à n'en pas douter, chez qui Marcel Prévost, en villégiature, écrivit son dernier livre, elle connaît toutes les aventures orientales arrivées à Claude Farrère, elle vous dira qui assistait à la dernière réception de la duchesse de Rohan, et elle vous démasquera les uns après les autres tous les personnages des romans de Abel Hermant. Elle a retenu ainsi bien des choses que les Parisiens ignorent, si avertis soient-ils, et elle récite par cœur la chronique mondaine du *Gaulois*, sans se tromper d'un titre de noblesse ni d'un chapeau.

Le magasin de Mme Jacomet est mal vu par les maris de Clarmonde : ils soupçonnent que leurs femmes vont puiser dans les livres entassés là toutes sortes de mauvais exemples et ils cherchent à le mettre à l'index. Ils n'y

parviendront pas, car il est une chose que les femmes ne se lasseront point d'acheter : ce sont les journaux de modes avec patrons derrière lesquels Mme Jacomet abrite sa littérature aguichante.

***

Il y a encore quelques vieux messieurs qui avouent n'être jamais entrés dans un café et ne vouloir à aucun prix y mettre le pied. Lorsque, par hasard, ils vont à Paris, s'ils ont très soif, ils entrent dans un *tea-room* prendre une tasse de lait !

***

On ignore complètement à Clarmonde certains détails du costume masculin : personne, par exemple, n'y porte des guêtres. J'ai lu la stupéfaction dans les yeux des passants le jour où j'en ai mis une paire sur mes chaussures. On a paru choqué. Mon hôte lui-même m'a lancé un regard équivoque. Un peu honteux, je les ai retirées le soir même.

***

L'artiste, n'ayant aucune place dans la société clarmondoise, est absolument déconsidéré ici. Épouser un artiste équivaudrait à épouser un photographe. Ne pas oublier que Clarmonde est une ville du centre de la France, c'est-à-dire où les habitants sont sans imagination.

***

Comme il y a des cabinets de lecture, il y a deux libraires à Clarmonde, bien différents l'un de l'autre pour la qualité de leurs produits, mais très semblables au fond, en ce sens que ni l'un ni l'autre de ces honorables commerçants ne vend des livres à proprement parler.

La boutique de M. Fonteneau regorge de christs sur peluche rouge, de statues de Jeanne d'Arc, de candélabres d'église, de porte-cartes, de missels et de souvenirs de

première communion, mais, pour ce qui est des livres, on les a entassés en un coin sombre d'où débordent seulement quelques publications pieuses de la rue Bayard, les magazines de la Bonne Presse, les ouvrages ayant la bonne estampille. M. Fonteneau lui-même est solennel comme un ordonnateur ou un sacristain, il a le geste onctueux et la parole dorée, des clignements d'yeux qui valent des discours, un sourire cauteleux et des saluts profonds. Son magasin est discret et de bonne compagnie. Nul de ceux qui le fréquentent n'a souci de la littérature passée, présente ou future, ne connaissant des livres que les missels ivoirés et les ouvrages graisseux de Mlles Taillefert, mais on les étonnerait beaucoup si on leur affirmait qu'ils ignorent ce qu'est un libraire.

M. Toulmouche, lui, n'a pas les manières cauteleuses de son confrère : il est plus jovial et plus rond. Au reste, il ne se pique pas davantage de choses littéraires, encore que sa boutique soit encombrée de volumes multicolores qu'il dispose pêle-mêle à l'étalage. Si, par hasard, vous entrez et que vous lui demandiez un volume, récent ou ancien, il vous répondra toujours de la même façon, avec un aimable sourire de regret :

— Nous n'avons pas cet auteur.

— Mais nous l'avons encore vu chez vous il y a huit jours !

— Nous n'avons pas cet auteur.

— Mais c'est hier même que, vous vous souvenez...

— Nous n'avons pas cet auteur.

— Par exemple ! le voilà dans la montre, là, au troisième rang...

— Ah ! Excusez-moi, j'ignorais...

M. Toulmouche veut ignorer volontairement tous les livres dont il a la charge : il ne s'intéresse qu'au papier, à l'encre, aux plumes, aux crayons, aux cartes de visite et « petits travaux d'imprimerie » qui le font vivre.

La vérité, c'est que personne, à Clairmonde, n'a jamais acheté un livre.

***

L'heure de la sortie de la grand'messe est toujours solennelle en province. Ici elle est particulièrement piquante. D'abord il y a les hobereaux des environs qui regagnent leurs autos et démarrent dans un grand bruit et une forte odeur de pétrole. Et puis il y a la descente chez Lubin, le pâtissier à la mode : celle-ci s'effectue généralement sur les onze heures. C'est alors le beau moment de la boutique de Lubin : on y est aussi gourmand qu'à Tours ou à Blois, et ce n'est pas peu dire. On se presse, on s'écrase autour des choux à la crème et des saint-honorés, et les pièces montées disparaissent avec une rapidité qui tient du prodige. Le dimanche, en province, est le seul jour de la semaine où l'on mange des gâteaux.

***

Mme Leroy-Savigny est un personnage considérable, — moins par le rang de son mari, simple conseiller de préfecture, âgé de plus de cinquante-sept ans et qui a renoncé depuis longtemps à donner à la République autre chose que des conseils, que par le rang occupé par son salon dans la société clarmondoise.

A la vérité, le salon de Mme Leroy-Savigny a ceci de commun avec un grand nombre de salons de notre époque qu'on y défile plus qu'on y cause. Qui s'aviserait de causer ici, au reste, et pour quoi, je vous le demande? Il faut donc se contenter de passer dans ce salon notoire les dix petites minutes nécessaires pour exprimer de gentilles banalités, sans autre dessein que de s'être fait voir. Mais il est nécessaire à tout fonctionnaire de s'acquitter de cette corvée sous peine de devenir un goujat aux yeux de Mme Leroy-Savigny, c'est-à-dire de Clarmonde tout entière. Il est nécessaire, en outre, d'y séjourner quelques instants afin d'acquérir sur les personnalités l'opinion du jour de Mme Leroy-Savigny, qui n'est pas,

vous le pensez bien, celle de la semaine dernière et qui ne sera pas non plus celle de la semaine prochaine.

Car voici le propre de la puissance de cette dame : elle rend, chaque vendredi, des arrêts sans appel. Elle s'est substituée peu à peu à l'opinion publique au point de l'incarner dans sa propre personne, et nul n'oserait protester, tant le fait est passé dans les mœurs locales.

Comment cette puissance singulière a-t-elle pu être acquise par cette grosse dame rougeaude qui n'a ni l'attrait de la beauté, ni le charme de la parole, ni la fascination de la fortune? A bien y réfléchir, je crois qu'elle lui vient d'abord de sa prolixité étonnante dans une société où personne ne cause, et plus encore peut-être de son long séjour à Clarmonde qui lui a permis de se glisser peu à peu du monde des fonctionnaires dans celui de la bourgeoisie grande et moyenne. Les visites innombrables qu'elle rend sans cesse lui assurent, en outre, cette puissance que donne seule la présence réelle.

— Mais Mme Leroy-Savigny va nous dire cela. N'est-il pas vrai, chère Madame, que... etc...

Vous pouvez être assuré d'une réponse chaque fois que vous consultez Mme Leroy-Savigny sur un personnage de Clarmonde. Elle n'ignore rien de personne. Elle sait les âges et les dates de naissance, les ancêtres et les scandales de la famille, les alliances et les mésalliances, la situation exacte des fortunes et les tares, les espérances et les déboires, les mœurs publiques et privées, les caractères et les détails d'intimité, elle sait tout ce qu'on avoue et tout ce qu'on cache. Et personne ne songe à se demander où elle a bien pu apprendre toutes ces choses, tant on demeure suffoqué par l'effet de certains détails.

La conclusion de ce déballage psychologique, et, souvent même, physiologique, tient dans une phrase lapidaire — et lapidante — par laquelle la grosse dame scelle son opinion du jour :

— Il est perdu.

— Ce sont des gens tarés.

— Le mariage est fait.

— Je vous dis qu'il est rompu.
— C'est une fille.
— C'est la plus charmante des femmes.
— Mon mari l'exècre.

Ai-je besoin d'ajouter que ces opinions se modifient successivement, au fur et à mesure de la couleur du temps? Mais comme chacune d'elles fait autorité quand elle est émise, j'avais bien raison de dire qu'il était indispensable de la connaître si l'on voulait être au ton du jour.

En dehors de cette puissance dont l'autorité grandit chaque année, Mme Leroy-Savigny ne présente guère que des traits assez quelconques. C'est une grosse femme aux cheveux blonds, acoquinée à un homme aussi long et maigre et pâle qu'elle-même est ronde et rouge. M. Leroy-Savigny apparaît volontiers aux vendredis de sa femme. Il est accueilli par cette dernière avec un empressement apitoyé qui surprend tout d'abord les personnes étrangères au milieu. Antonin a été, en effet, déclaré perdu par Mme Leroy-Savigny, voici dix-sept ans, en raison d'une maladie d'estomac « des plus graves » qui débutait. Chaque semaine de cette année-là valut à Antonin un qualificatif particulier, tous cependant très synonymes les uns des autres :

« Il est perdu. — C'est un cancer. — Je vous dis qu'avant la fin de l'année, il sera mort. — Les médecins l'abandonnent. — Je puis commander mes voiles de crêpe, etc... » On s'apitoyait, on se lamentait, on pleurait, mais Antonin vivait toujours. Aujourd'hui la note a changé : il est bien entendu, avéré que le mari de Mme Leroy-Savigny est perdu, mais à plus longue échéance : « Une question de temps. — Il ne passera pas l'année, etc... ! »

Si l'on ne tient pas compte de sa maladie d'estomac, on reconnaîtra qu'Antonin a un très mauvais caractère. Volontiers sarcastique, il apparaît un peu aux vendredis de sa femme, comme une manière de protagoniste destiné à faire la contre-partie du jeu de la grosse dame. L'un et l'autre se renvoient les noms des Clarmondois et des Clar-

mondoises dans un brillant jeu de raquettes qui ferait, à Paris, l'admiration des connaisseurs, tant il est exécuté avec maëstria, qui passe inaperçu ici, mais en impose tout de même.

Comprend-on maintenant la puissance du salon Leroy-Savigny? C'est un terrain où ne pas perdre pied si l'on veut être jugé selon ses mérites. Il suffira, au reste, d'être assidu aux vendredis de la bonne dame pour mériter toutes ses faveurs. Et, pourtant, malgré toute votre bonne volonté, un jour, vous glisserez : gare au faux pas !...

***

M. Jardinet est un des meilleurs amateurs de musique de Clarmonde. A une époque où les habitants de ma petite ville vivaient encore sur Meyerbeer et Rossini, M. Jardinet communiait déjà avec Wagner et se risquait à prôner Grieg. Violoniste d'une force médiocre, cet humble receveur de l'enregistrement a cependant le don inné de l'art divin de la musique. Lorsqu'il en parle, son nez est agité de tressaillements inquiétants, ses cheveux gris qu'il rejette en arrière, « à la manière des artistes », paraissent se hérisser, ses longues mains osseuses dessinent dans l'air des diagrammes de motifs, tout son petit torse se redresse comme soulevé par une puissance invincible.

De nature douce et méditative, ce solitaire est un passionné comme tous les solitaires de province. L'énergie qu'il accumule dans les heures mortes éclate tout à coup lorsque apparaît l'objet de sa passion. Peu importe la qualité de son interlocuteur : M. Jardinet ne songe plus qu'à exprimer la flamme artistique qui brûle au dedans de lui-même. Entraîné par son sujet favori, il ne se connaît plus : il se lance dans l'histoire de la musique, dans celle des grands virtuoses, il évoque les heures inoubliables des Italiens de jadis, celles de Bayreuth ou de Munich ou même de l'Opéra de Paris, car sa passion est éclectique et connaît tous les domaines.

Cet artiste a, du reste, la passion du prosélytisme :

ce fut un des premiers à acclimater ici la musique moderne et à chercher à en répandre le goût. Il donne volontiers des conseils, des leçons, il s'inquiète des progrès, il fait venir les professeurs de Paris, il les interroge anxieusement, il est l'âme du petit cercle musical de Clarmonde.

M. Jardinet était, bien entendu, amoureux de l'Italie depuis belle lurette. Malheureusement, l'Italie est loin de ma petite ville, les communications sont incommodes, les voyages très chers et les receveurs d'enregistrement fort peu payés. Aussi M. Jardinet soupirait-il depuis longtemps après ce beau rêve lorsqu'il lui fut donné enfin, cette année, de le réaliser. Il a vu l'Italie, il a rêvé devant le violon de Paganini, soupiré devant la salle de la Scala, il s'est grisé de soleil et d'opéras-bouffes et il revient... un peu désenchanté.

— Mais cette Rome est grande comme la main, proclamait-il l'autre soir devant moi. Le Corso ! Ah ! oui, le Corso, parlons-en : il n'est même pas aussi large que notre rue de la République !

Pour un peu, on lui eût fait avouer que rien ne valait *sa* petite ville. Voilà comment on est en province : jaloux de la beauté de la cité qu'on habite au point de la préférer aux lieux les plus fameux de l'univers !

VIII

LE CLERGÉ

C'est toujours en tous pays une question délicate que d'aborder celle de la religion, mais nulle part, je pense, elle n'est plus ardue à traiter qu'à Clarmonde, d'abord parce que Clarmonde est en France, puis parce que, comme j'ai eu l'occasion de le dire, le pays clarmondois est un vieux pays de croyances et Clarmonde une vieille ville d'églises et de couvents. Joignez à ces éléments la noblesse dont les membres se piquent d'émulation au point de vue religieux, et, d'autre part, les fonctionnaires qui affichent,

bien entendu, des opinions opposées, et vous avez toutes les plus belles raisons de discordes civiles.

Cependant, si la guerre est partout en germe, elle n'éclate nulle part, et, sauf au moment critique de la Séparation, qui fut, du reste, beaucoup moins critique ici qu'ailleurs, personne n'est encore descendu dans la rue : chacun couche sur ses positions.

En somme, à Clarmonde, on ne songe à faire de la politique religieuse ou anticléricale que si l'on y est fortement poussé par des intérêts électoraux. On laisse les journalistes et les braillards locaux s'invectiver — et l'on passe.

Si j'ajoutais maintenant que la religion a une grande attraction sur les habitants de ma petite ville, je mentirais, mais j'ai pourtant déjà noté une coutume assez curieuse : celle de la grand'messe, lieu de réunion, véritable foire où l'on se rend comme à l'Esplanade, comme au Jardin. Le clergé s'est tout d'abord indigné contre cette coutume, ne se souvenant plus qu'elle n'était qu'un prolongement des habitudes du moyen âge. Il a beaucoup crié, il a fait appel à l'autorité de ses suisses, et puis, de guerre lasse, il s'est tu, de sorte que c'est maintenant la plus enracinée des coutumes locales. Cette curieuse habitude a, du moins, pour effet, de donner à la vieille cathédrale, chaque dimanche, un aspect de foule grouillante qui ne s'accorde guère avec la majesté silencieuse de tels édifices, mais qui apporte la vie. Et quel mouvement à l'époque des grandes fêtes ! Ce jour-là, la foule se fait plus dense, les trente-deux lustres ruissellent de lumière, l'orgue superbe donne de sa voix puissante, les magnifiques tapisseries des Gobelins dont s'enorgueillit, d'ordinaire, la sacristie sont tendues entre les piliers énormes, un clergé imposant s'agite de tous côtés, l'or des chasubles se mêle aux lueurs jaunes des cierges, la procession déploie son rythme majestueux.

Tout à l'entour, c'est la plus compacte des foules. Dans la nef centrale sont les congrégations et leurs élèves, ainsi que les vrais fidèles. Les nefs de côté abritent les curieux, petites ouvrières, commis de magasin en liesse,

soldats ou simples gens du peuple. On va là comme à la promenade, faisant sans cesse le tour de l'imposant monument, parlant à mi-voix, troublant, en somme, d'un grand fracas, la solennité de l'office. Les étrangers s'indignent, à l'ordinaire, d'un tel sans-gêne, mais les Clarmondois sont habitués et personne ne proteste plus.

J'ai dit qu'il était de bon ton parmi les femmes de l'aristocratie de Clarmonde d'être dames patronnesses d'une des chapelles qui garnissent les bas côtés de la cathédrale. Les chapelles sont au nombre de quatorze seulement, et l'on pense si leur propriété est disputée avec acharnement. De même, il s'établit entre les propriétaires, ou, plus exactement, entre les locataires de ces pieux locaux, une sorte d'émulation dans l'aménagement et la décoration des chapelles : c'est à qui garnira *son* autel des fleurs les plus rares, c'est à qui fournira à *ses* desservants les chasubles les plus précieuses, c'est à qui fera don des vases sacrés les plus chers. Ce zèle est maintenant un véritable snobisme dans l'aristocratie de ma petite ville, et je n'ai pas besoin d'ajouter que la bourgeoisie, toujours un peu voltairienne et frondeuse comme toute bourgeoisie française, se gausse volontiers de ce zèle prétentieux. Le clergé se contente de sourire.

Quel dommage qu'il ne soit pas plus distingué, ce clergé de Clarmonde ! Pour un ou deux esprits d'élite, pour trois ou quatre hommes vraiment supérieurs de manières et d'éducation, quelle pauvre cohorte de paysans à peine dégrossis ! Hélas ! Où sont ces fils de la bonne bourgeoisie, ces descendants des grandes familles, un peu hautains mais d'esprit si élevé, si respectueux des traditions et les possédant si bien toutes, si vraiment magnifiques en princes de l'Eglise, si fins ou si spirituels en simples prêtres !... Je crains bien que la race n'en soit perdue à jamais. L'aristocratie, qui était la dernière pépinière où se rencontraient ces esprits d'élite, n'en fournit plus ou presque plus. De la bourgeoisie, je ne dirai rien : je songe que des centaines de camarades que j'ai connus au lycée et qui se sont orientés dans des directions si différentes, *pas un*

seul n'a obliqué vers la religion ! Reste donc le seul noyau de néophytes : le peuple. Je ne mis pas longtemps à m'apercevoir que c'était là l'origine des jeunes prêtres frais émoulus du séminaire que j'entrevis chez M. Pellegrin-Simonnet. Leurs allures sont gauches et vulgaires, le ton est prétentieux avec lequel ils touchent aux choses de la religion et de la politique. Je crois, du reste, que M. Pellegrin-Simonnet a conscience de leur indécrottable vulgarité, car il le prend d'assez haut avec eux : il les traite un peu comme ces fils de fermiers qui viennent de temps en temps, les jours de foire, rendre visite à leur maître et qu'on fait manger à la cuisine avec les domestiques, les invitant seulement à prendre le café au dessert. Il les convie parfois dans son cabinet, mais c'est pour les faire causer, « afin de connaître l'état d'esprit des campagnes », comme il dit. Ils se montrent, du reste, aussi mauvais informateurs que détestables causeurs. Empressés à faire la cour à un homme d'importance, ils sont de l'avis de M. Pellegrin-Simonnet en même temps que lui-même, ils l'écoutent bouche bée, ne le contredisent jamais et se livrent tout de suite aux pires jérémiades sur la rigueur du temps.

Par ailleurs, je suis sûr que ce sont d'assez agréables compagnons avec lesquels, faute de mieux, on aimerait parcourir les grandes routes. Ils connaissent vraiment bien la campagne et les paysans, et s'ils avaient un peu plus d'esprit d'observation, nul doute qu'ils ne fussent, en effet, d'excellents témoins.

Tels qu'ils sont, ils se présentent dans leur ensemble comme un clergé démocratique, un clergé de primaires : ils sont de niveau avec les instituteurs et si l'on cherchait bien, je suis sûr que l'on trouverait plus d'un trait commun entre les deux professions. Ils ont un certain bon sens rude qui leur tient lieu d'esprit et une forte charpente physique qui les prédispose à toutes sortes de travaux pénibles. Ils ont pas mal de rudesse dans leurs manières : les cheveux coupés en brosse, la figure ouverte, les membres vigoureux, une figure qui respire la santé, assez allants,

assez entraînants. Ce sont peut-être bien, au fond, les chefs qui leur font défaut. En tout cas, ils manquent vraiment trop de culture (ai-je dit qu'ils savaient à peine le latin?) pour en imposer aux classes supérieures et ils sont trop peuple pour ne pas pactiser (surtout depuis la Séparation) avec les gens de leur classe. Seulement le séminaire les a rendus obéissants, zélés et respectueux des puissants de la commune. Voilà pourquoi ils sont si empressés lorsqu'ils franchissent le portail de la demeure de M. Pellegrin-Simonnet et pourquoi ce dernier, au fond, les méprise un peu.

Quelle différence lorsqu'il reçoit l'un d'eux ou lorsqu'il reçoit M. de Faverges-La Hauterie, par exemple, chanoine de la cathédrale, évêque *in partibus* de Zanina. J'en tremble encore, ou, plutôt, j'en ris encore...

M. de Faverges-La Hauterie, d'excellente famille, des de Faverges, du Nivernais, qui donnèrent trois évêques, un cardinal et deux maréchaux sous l'ancien régime et qui se distinguèrent comme on le sait, sous la Restauration, aux côtés de Mme la duchesse de Berry, appartient à ce qu'il y a de mieux à Clarmonde. Les Faverges-La Hauterie sont connus à dix lieues à la ronde : le frère de notre homme, ancien amiral, est venu prendre sa retraite ici où il préside le conseil de fabrique de la cathédrale ; une sœur a épousé l'un des barons Jampy et la dernière, veuve du marquis de Sieurac, affligée d'une belle fortune, tient un des plus beaux salons de Rome où elle séjourne presque toute l'année. Or, je n'ai jamais rencontré homme plus vulgaire que M. de Faverges-La Hauterie.

Qu'on imagine un petit être rougeaud, court sur pattes, toujours en mouvement, toujours se trémoussant, criaillant, se démenant, apostrophant ses inférieurs, rabrouant les uns, suppliant les autres, le verbe haut, le geste vif, parcourant sans cesse les églises et les rues au pas gymnastique, ne pouvant se défendre d'exclamations, de protestations et d'interpellations. La terreur des suisses et des enfants de chœur de la cathédrale, l'épouvante des étrangers qui entendent pour la première fois sa voix sonore

résonner sous les hautes voûtes de pierre, il traite un peu son clergé et ses ouailles comme les maréchaux, ses ancêtres, traitaient leurs soldats. Il y a du « mestre de camp » en lui, et il était à coup sûr plus fait pour l'épée que pour la robe.

Il est bien demeuré, du reste, d'ancien régime de toutes les façons, et voilà pourquoi il en impose si fort à M. Pellegrin-Simonnet. Ancien élève du séminaire français de Rome, il a conservé là-bas les attaches les plus précieuses auprès du Vatican, et les deux mois qu'il passe chaque année auprès de sa sœur, la marquise de Sieurac, lui servent à entretenir ses hautes relations avec les monsignori et les cardinaux. De là sa grande importance à Clarmonde : pas de titre de comte du pape qui se distribue dans le diocèse sans passer par M. de Faverges-La Hauterie, pas de mariage cassé en cour de Rome, pas d'autorisation spéciale sans l'assentiment de Mgr *in partibus* de Zanina. Mais aussi pas de belle lutte religieuse sans qu'il en soit. Ce camelot du roi est intraitable. L'époque de la Séparation fut sa grande époque : la croix d'une main, l'épée de l'autre, M. de Faverges-La Hauterie se mit à la tête de la résistance et ne pensa à rien moins qu'à noyer Clarmonde sous des flots de sang.

— Je refuserai la communion, proclamait-il d'une voix tonitruante, je refuserai la confession, je refuserai l'extrême-onction à tous les acheteurs de biens de l'Église, et je refuserai le baptême, oui, je refuserai le baptême à leurs descendants...

Quelles heures inoubliables ! Sans cesse sur la route de Rome, M. de Faverges-La Hauterie faisait la navette entre le Vatican et l'épiscopat français, transmettant les instructions, les soulignant, les aggravant, jetant consciencieusement l'huile sur le feu, faisant admirablement son métier de brouillon tapageur.

Depuis cette époque héroïque, M. de Faverges-La Hauterie s'est adouci en apparence, mais c'est toujours la tempête qui gronde dans ses veines. Il a des éclats de voix inimitables et des sursauts d'émotion qui font tout trembler autour de lui.

La première fois qu'il me fut donné de l'apercevoir, ce fut un jour de grande fête, le dimanche des Rameaux, je crois, dans la cathédrale somptueusement décorée, devant une foule qui s'écrasait. La procession allait déployer son faste lorsque, tout à coup, entre les deux haies de spectateurs (je n'ose dire de fidèles), j'aperçus un petit homme en surplis blanc avec les insignes de chanoine, qui roulait, telle une boule, en vociférant à haute voix :

— Suisse, la clé du tabernacle ! Qu'avez-vous fait de la clé du tabernacle?

De stupeur, les assistants reculaient, quelques-uns ricanaient, mais si grande est la force de l'imprécation que la plupart se turent. On murmurait seulement le nom de M. de Faverges-La Hauterie. Et, soudain, on vit le petit homme se précipiter sur une partie des assistants, enfoncer leur haie comme un bélier et se ruer dans une des chapelles latérales où, d'une main vigoureuse, il arracha la précieuse clé des doigts tremblants d'un enfant de chœur.

Cette petite scène m'avait déjà suggéré quelques hypothèses sur le caractère de M. de Faverges-La Hauterie : les rencontres que je fis plus tard de cet homme éminent ne purent que les confirmer. Naturellement M. Pellegrin-Simonnet est médusé, en quelque façon, lorsqu'il se trouve en présence de l'évêque de Zanina. Cette voix de commandement, cette exubérance, ces injonctions et ces exclamations sont trop d'un grand seigneur pour ne pas l'émouvoir fortement.

— Voilà un homme, me dit-il un soir après une séance de deux heures pendant laquelle ce camelot de l'Église nous avait fait assister à dix charges à fond de train contre les juifs, contre les francs-maçons, contre les radicaux, contre les modérés, contre Gambetta et M. Combes.

— Il est vrai qu'il est de race, ajouta-t-il dans un soupir, et je compris, ce jour-là, que, décidément, le clergé démocratique n'aurait jamais aucun succès auprès de la grande bourgeoisie française.

***

Le clergé savant en aura-t-il lui-même? Je n'en sais trop rien, car le seul homme d'Eglise vraiment distingué, le curé Grandlieu, que j'ai rencontré ici, n'amène, quand on prononce son nom, qu'un sourire de mépris sur les lèvres de M. Pellegrin-Simonnet. D'où je conclus que le Cercle artistique et littéraire tient cet archiprêtre de la cathédrale dans le plus profond mépris. C'est, cependant, une des rares personnes de Clarmonde dont la conversation ne soit ni oiseuse ni médiocre.

M. le curé Grandlieu a une certaine hauteur, une certaine dignité, une certaine fierté qui impressionnent ceux qui l'approchent. On peut l'aimer ou le détester : on ne peut demeurer indifférent devant lui.

Ce n'est pas qu'il soit transcendant ni d'une originalité intense, mais enfin, c'est un caractère. Cet archiprêtre fut jadis professeur de philosophie dans deux séminaires, et il ressort de là que c'est un homme de haute culture, mais il fut aussi secrétaire d'un archevêque qui devint cardinal, et il a appris la diplomatie à cette dure école ecclésiastique. Ainsi M. le curé Grandlieu n'est pas un vulgaire philosophe revenu de toutes les vanités de ce monde : c'est peut-être bien, au contraire, le plus effréné des ambitieux, mais qui cache son jeu sous des apparences purement intellectuelles. On pense si cet homme grave, renfermé et calculé est plus impénétrable encore devant un étranger. Aussi n'ai-je pas la prétention de l'avoir découvert. Tout au plus ai-je pu pressentir les arrière-fonds de ce caractère qui échappe si étrangement aux observateurs superficiels de l'aristocratie clarmondoise.

Avant la Séparation, M. l'archiprêtre Grandlieu fût devenu rapidement l'homme-lige du ministère et sa nomination à l'épiscopat eût été rapide. Depuis la coupure brusque qui s'est faite entre l'Eglise et l'Etat, ses chances ont diminué, mais un homme comme lui sait attendre, et la tour d'ivoire spirituelle dans laquelle il semble

enfermé à jamais n'est pas impénétrable aux bruits du dehors. Lorsque les éclats de voix de M. de Faverges-La Hauterie et de ses semblables se seront perdus, lorsque la réconciliation avec Rome sera faite, l'heure sonnera pour les gens comme le curé Grandlieu qui apparaîtront tellement supérieurs à la plèbe religieuse qu'on sera bien obligé de faire appel à eux. Ce jour-là, je ne serais pas étonné que la bouche de l'archiprêtre se durcisse, que ses traits se contractent, que l'éclat de ses yeux se fasse plus sombre, tandis que sa poigne se fera plus dure. Il n'est rien tels que ces anciens intellectuels pour être implacables. Qu'on charge Mgr Grandlieu de l'épuration d'un diocèse, et l'on verra ce que vaut son autorité.

Pour l'instant, c'est un prêtre sage, renfermé, qui vit dans un modeste appartement d'une vieille demeure de la rue des Chantres, près la cathédrale qu'il administre. Trois ou quatre pièces un peu obscures où les livres sont entassés, un décor sévère, des tapis épais, des portières qui assourdissent. On ne doit pas rire souvent dans cet appartement-là, on y sourit moins encore. La vie est digne, renfermée et silencieuse comme une vie de janséniste. Et, très tard, le soir, les promeneurs attardés peuvent apercevoir une lumière qui brille derrière les hautes fenêtres de la rue des Chantres : c'est l'archiprêtre Grandlieu qui travaille pour la plus grande gloire de l'Eglise... ou pour la sienne.

***

Dernier son de cloche : celui de l'abbé Maréchal.

Ce fut par une délicieuse après-midi de printemps que M. Pellegrin-Simonnet m'emmena voir l'abbé Maréchal.

— C'est un brave original, m'avait confié le père de mon ami, qui n'a pas su demeurer dans les différents postes où l'évêché l'a essayé. M. de Faverges-La Hauterie le juge très mou et a insisté pour qu'on le nommât aumônier des Carmélites, ce qui constitue une manière de retraite. J'espère qu'il saura s'y tenir.

J'avoue que je me défie un peu des jugements de

M. Pellegrin-Simonnet depuis l'histoire du préfet, mais le charme de cette belle journée, la douceur de l'air, le bleu délicat du ciel, la chaleur déjà lourde d'un soleil d'avril, tout nous incitait à une sorte de grâce, de mollesse onctueuse, et il m'apparut que le cadre, en tout cas, se prêterait assez volontiers à la physionomie du modèle.

Par de vieilles rues étroites et charmantes, nous gagnâmes la place Saint-Symphorien où est située la maison de l'abbé Maréchal.

— Vous voyez, c'est à deux pas des Carmélites, me dit M. Pellegrin-Simonnet. Si nous ne le trouvons pas chez lui, il sera certainement dans son couvent.

Nous longions, en effet, les murailles élevées d'un très vaste bâtiment qui fait l'angle de la place et l'assombrit un peu de ce côté, mais l'autre est tout différent. Qu'on imagine une délicieuse maison, qui tient plus, à vrai dire, du chalet que de la maison de ville, blanche à volets verts, située de biais, au fond d'un jardin touffu dont deux marronniers énormes couvrent presque l'étendue de leurs puissantes frondaisons. Dans le mur, une humble porte avec un heurtoir de cuivre soigneusement astiqué.

Le décor était exquis : la place silencieuse, le soleil de printemps versant à flots sa lumière sur les vieilles pierres et les jeunes pousses des arbres, le calme absolu d'alentour, la rue propre et solitaire dévalant à droite vers la ville, en pente douce, prolongeant la place à gauche vers de vieilles demeures sur lesquelles s'accotaient des bornes de pierres massives, et puis le mur bas, l'humble porte, le ciel pâle et le soleil qui nous chauffait doucement...

Au bruit du heurtoir, l'abbé lui-même vint ouvrir. La mise simple, les mains fines et délicates, le sourire aimable sans cette onction professionnelle si irritante chez certains prêtres, un beau front calme sous une chevelure blanchie, de grands yeux bleus un peu rêveurs, un air de bonté surtout émanant de toute sa personne, tel m'apparut de suite l'abbé Maréchal.

Il était en train de lire son bréviaire par ce beau soir de printemps dans son jardin soigneusement râtissé, bordé

de buis, et il nous invita à prendre place sur un banc ensoleillé devant un futur massif de roses et de gardénias.

— J'entends peu de choses à la culture, nous avoua-t-il avec un bon sourire, mais que serait un jardin de curé comme celui-ci sans un prêtre pour le cultiver? Faisons au moins preuve de bonne volonté.

Il nous avoua, du reste, qu'il avait lui-même dessiné son jardin.

— Lorsque je louai cette maison, nous dit-il, elle était, depuis des années, abandonnée par son propriétaire et le jardin était en friche. Il y avait bien dix ans qu'il n'avait pas été désherbé. Ah ! messieurs, comme la nature se venge lorsque nous lui laissons, passez-moi l'expression incorrecte, la bride sur le cou ! Avec quelle exubérance elle projette ses arbres, ses plantes et ses herbes. C'était vraiment ici le jardin des *Misérables* lorsque j'y entrai pour la première fois.

— Et vous en avez fait un jardin de l'intelligence, lui dis-je...

— Oh ! j'y ai mis un peu d'ordre et voilà tout, protesta l'abbé Maréchal. Mais au fait, monsieur, me dit-il, avez-vous admiré comme il sied notre Jardin?

— Monsieur est natif de Clarmonde, fit M. Pellegrin-Simonnet, et il connaît de longue date la belle œuvre de Le Nôtre.

— Sans doute, reprit vivement l'abbé, mais je ne suis pas sûr qu'il ait admiré autant qu'il le faudrait l'espèce de monticule couronné d'une petite terrasse qui prolonge la grande allée centrale. Voilà vraiment un trait de génie et qui est admiré par tous les vrais amateurs de jardins : Le Nôtre n'ayant que très peu de place et voulant donner l'impression d'une vaste perspective, au lieu d'arrêter brusquement l'allée la continua en la remontant. Quels artistes que ces grands maîtres de jardins. Ce n'est qu'un détail pour eux, monsieur, mais il n'y a pas de détails en ces matières.

Une fois sur ce sujet, l'abbé ne s'arrêtait plus : il avait

l'enthousiasme fougueux et sincère des grands naïfs, et je pouvais lire à livre ouvert dans ses yeux bleus toute la sincérité de son âme généreuse. De l'art des jardins, la conversation dévia sur l'Art en général : l'abbé Maréchal fit preuve d'autant de goût, d'autant de mesure et d'autant d'ardeur à la fois. Il défendait l'Art comme il défendait tout ce qui avait un caractère noble, élevé, tout ce qui pouvait hausser l'être humain au-dessus des vulgaires contingences. Il avait vraiment soif d'idéal, et, peut-être, le soulignait-il un peu trop à mon gré. Mais plus que son intelligence, ce qui charmait en lui, c'était sa grande bonté. Il avait cette douceur du sourire, ce calme lumineux du regard, cet apaisement des traits qui incite à la confiance, à la douceur, à une mollesse faite de mansuétude et d'abandon.

Il voulut nous faire visiter sa petite demeure, nous fit parcourir les allées du jardin, la serre minuscule, les communs et enfin la maison. Il avait du goût pour l'ordonnance des choses et nous avoua son faible pour les meubles anciens :

— J'aime les vieux meubles, disait-il en caressant d'une main onctueuse une jolie commode Louis XVI, moins pour leur beauté propre que pour leur parfum du passé, que parce qu'ils sont un témoignage vivant, en quelque sorte, des siècles disparus. Ce sont des témoins, et ne dites pas que ce sont des témoins sans voix : ils savent fort bien parler à ceux qui savent les interroger. Ils sont la marque, le signe et la valeur vraie d'une époque.

Malheureusement l'abbé Maréchal n'est pas riche, et il lui faut se contenter des bons vieux meubles de famille qu'il a hérités (car il est de bonne naissance bourgeoise) et des quelques achats très rares que lui a permis sa bourse très peu garnie.

Dans son petit-salon dont il fait aussi son cabinet de travail, il a aménagé toutes choses avec un goût parfait. Dans un coin, une belle bibliothèque attirait mes regards.

— Ah ! Ah ! Vous observez mes livres, me dit finement l'abbé, vous êtes curieux de savoir ce que peut lire

un prêtre de Clarmonde. Eh bien, sachez que je suis très éclectique. J'aime la beauté, je vous l'ai dit, partout où je la rencontre, et je ne me reconnais pas le droit de la rejeter d'ici sous prétexte qu'elle n'est pas orthodoxe. Tenez, voici, sur ce rayon, le catéchisme de l'abbé Gaume à côté des œuvres d'Anatole France, et notre Bossuet qui voisine avec le divin Loti, et les poésies de Victor Hugo qui touchent à l'Histoire des Pères de l'Eglise. Et j'ai encore Sully-Prudhomme et Musset et Maeterlinck. Aimez-vous Maeterlinck? J'en raffole.

M. Pellegrin-Simonnet, qui ne connaît pas Maeterlinck, fronce le sourcil en entendant ce nom étranger et demeure coi. Je ne dis rien non plus et j'écoute l'abbé poursuivre l'énumération des richesses de sa bibliothèque. Il n'y met pas malice, le pauvre homme, mais c'est comme un fait exprès : chacune de ses paroles, chacun de ses sentiments a le don de froisser un sentiment intime de M. Pellegrin-Simonnet : cette largeur d'idées, ce goût d'homme cultivé, cette franchise du ton ne s'accordent pas du tout — oh ! mais pas du tout ! — avec l'idéal du prêtre tel que se l'est tracé le Cercle artistique et littéraire de Clarmonde. Et, sans qu'il soit besoin d'insister, je comprends toutes les tribulations de l'abbé Maréchal à travers les diocèses de la région. A un angle de son bureau, il y a une belle photographie de Léon XIII avec une dédicace :

— Voici mon trésor, nous dit le bon abbé. Je me souviendrai toute ma vie de l'audience que ce grand pape a bien voulu m'accorder.

M. Pellegrin-Simonnet fronce de plus en plus les sourcils : tout cela sent son moderniste à quinze pas, et il est vraiment temps de se retirer de cette demeure un peu compromettante. Alors nous nous levons, et je laisse à regret l'abbé Maréchal à son jardin, à ses meubles, à ses livres et à ses Carmélites, « pauvres âmes blanches qui n'ont que des péchés blancs... ».

— Quel vieux radoteur, me dit M. Pellegrin-Simonnet lorsque nous eûmes refermé la porte. Et dire que ses

ouailles l'adoraient ! Ah ! l'on n'est pas difficile dans nos campagnes ! Avouez qu'on a bien fait de le mettre à la retraite : c'est un innocent sans importance.

Et M. Pellegrin-Simonnet siffla son chien d'un air d'autorité.

IX

DE L'AMOUR A CLARMONDE ET D'ANGELINA

Le Bædeker et le Joanne sont toujours fort incomplets dans leurs descriptions de villes : ils négligent de nous instruire, non seulement sur les mœurs générales des contrées qu'ils nous font traverser, mais encore sur une des parties les plus intéressantes pour un voyageur français, qui est la partie des choses de l'amour. Que voilà bien l'une des supériorités de Stendhal touriste, sur ces secs et froids commentateurs d'un pays ! Pour lui, rien n'est si important que les choses de la femme et de l'amour, et si vous pouvez avoir quelque crainte au sujet de la véracité de votre guide pour ce qui concerne les monuments publics, vous n'en devez point conserver pour ce qui touche à la description détaillée des mœurs amoureuses de la contrée.

Je n'ai pas la prétention de suivre à la trace l'esprit de Stendhal dans ces petites notes que je transcris sur mon séjour à Clarmonde, mais je tiendrais mon modeste travail pour très incomplet si je n'y parlais, fût-ce très superficiellement, de la façon dont les Clarmondois entendent, goûtent et pratiquent l'amour.

Qu'on ne s'attende point, cependant, à trouver ici quelques-unes de ces anecdotes piquantes, pittoresques et d'un tour si particulier qui émaillent les *Promenades dans Rome* ; qu'on n'espère pas non plus une savante et lourde dissertation sur la débauche en province : rien ne serait si éloigné de la vérité que de faire croire que ma petite ville peut avoir de l'esprit ou qu'elle sache cultiver le vice. Clarmonde, je l'ai dit en commençant, est une ville

moyenne, d'esprit moyen, parfaitement équilibrée, et vous n'y récolterez pas plus des aventures exceptionnelles que des vulgarités trop laides. On sait avoir de la retenue ici, surtout dans les questions de l'amour, et, sans vouloir poser à la vertu, je puis vous assurer que Clarmonde est une ville très convenable.

Pourtant, ne vous jetez point d'un excès dans un autre : ma petite ville n'est pas si indigente qu'elle ignore absolument les hétaïres, et la preuve en est qu'on pourra fort bien vous montrer une douzaine de chanteuses de café-concert et, surtout, que l'on vous mènera de suite devant la demeure de la plus fameuse courtisane de Clarmonde, de la seule, au fond, car les autres ne sont que des oiseaux de passage, de la vraie demi-mondaine, ayant hôtel, auto et domestiques en livrée « à l'instar de Paris », de la fameuse Angelina, quoi ! pour tout dire.

Angelina !... O province, voilà bien de tes traits ! Quel Parisien, si au courant fût-il des choses de la France, pourrait imaginer qu'il y a là, dans un département du centre, pas très loin de Châteauroux, à la porte de Bourges et d'Orléans, une ville assez archaïque, assez bouffonne, assez dénuée de modernisme pour ne posséder qu'une seule femme d'importance et que celle-ci soit vouée au nom d'Angelina?... Ce sont des choses qui ne s'inventent pas, et je vous prie de croire que je ne brode nullement sur la réalité. La demi-mondaine la plus cossue de Clarmonde se nomme Angelina, et tout le monde est si bien habitué à ce vocable que personne n'en démêle plus le parfum d'autrefois, la nuance de romantisme qu'il évoque. Quand je dis : tout le monde, je n'exagère pas davantage, car toute ma petite ville connaît Angelina, depuis l'humble ouvrière jusqu'à la bourgeoise cossue, depuis le dernier fonctionnaire jusqu'au président du Cercle artistique et littéraire. Tout le monde admire ses robes, ses manteaux, ses fourrures lorsque la belle daigne se montrer au Jardin ; tout le monde l'a vue au théâtre avec ses diamants et ses perles, et chacun admire aujourd'hui son auto comme on admirait, il y a dix ans, sa paire de chevaux. Angelina

est ainsi devenue une véritable célébrité locale, au même titre que la cathédrale ou l'église romane Saint-Fulgent, et si Bædeker ne met pas son nom précédé d'un double astérisque dans son guide, c'est par la fâcheuse lacune de méthode signalée plus haut.

Que si, maintenant, vous désirez avoir des détails sur la vie d'Angelina à Clarmonde, voici ce que j'en puis dire : il y a vingt-cinq à vingt-six ans, les habitants de ma petite ville virent débarquer chez eux une jolie fille toute jeune — dix-sept printemps au plus — qui était la maîtresse d'un officier de hussards. On n'y prêta, d'abord, pas plus attention qu'aux quelques femmes plus ou moins légères que comporte toujours une ville de garnison. Mais, bientôt, il fallut se rendre à l'évidence et déclarer que cette Angelina était d'une autre espèce que ses congénères clarmondoises.

L'officier de hussards ayant disparu, Angelina demeura tout de même à Clarmonde et la ville apprit avec stupéfaction qu'elle avait fait la conquête d'un homme marié, M. Victor Mustière, qui était alors un brasseur important de la région et père de trois enfants. En deux ans, la fortune du père de famille fut nettoyée, la brasserie mise en faillite et les enfants ruinés. Huit jours plus tard, M. Victor Mustière se suicidait. Loin de s'enfuir de Clarmonde sous la poussée de la réprobation universelle, Angelina demeurait fièrement, au contraire, comme en pays conquis, et attelait bientôt à sa fortune un tout jeune homme, qui lui achetait une maison sur le boulevard Diderot et l'installait confortablement. A partir de ce jour, Angelina fit décidément partie de la population clarmondoise et eut sa place bien marquée dans la société de ma petite ville.

Aujourd'hui, je l'ai dit, c'est une « fortune » assise, classée, cataloguée par les économistes de la région. En dix ans, le jeune homme s'est délesté d'une partie de son patrimoine en faveur de la belle, et s'il n'est plus avec cette dernière, c'est que sa famille, affolée, l'a embarqué pour les Amériques. Mais, depuis longtemps, Angelina n'avait plus besoin de lui : sa royauté était officielle.

Maison assez médiocre d'apparence, mais confortable et admirablement tenue, la demeure d'Angelina est célèbre à Clarmonde. Quels bruits n'a-t-on pas fait courir sur son boudoir, sur sa salle à manger et sur sa chambre à coucher ! Les petites ouvrières d'ici et les bourgeoises naïves croient dur comme fer à toutes ces légendes et, pour le plaisir, elles en ajoutent de leur cru. La vérité est beaucoup plus simple : Angelina a une auto, un valet de chambre et deux ou trois caméristes femmes. Son boudoir est tout simplement un fumoir d'un goût moyenâgeux très contestable, sa salle à manger du modern-style extravagant et sa chambre à coucher — disent ceux qui y passent — d'un Pompadour à vous dégoûter du XVIIIe siècle pour le reste de votre existence. Mais les vins y sont soignés, les alcools de choix et les cigarettes variées à l'infini. Enfin, un joli jardin aux pelouses parfaitement égalisées et aux bosquets discrets achève de faire de cette demeure une des plus cossues de la ville.

Dirai-je maintenant, comme les naïfs d'ici, que Angelina a un salon? Signalons seulement qu'elle a adjoint à son alcôve une sorte d'antichambre pour personnes aisées où l'on joue ferme, où l'on boit sec, où l'on fume en toute liberté et où se rencontrent des individus d'origines très diverses, mais qui ont également le goût des choses de l'amour et la passion d'Angelina. On y voit des fils de famille à peine échappés des jupes de leur mère, des officiers et des conseillers de préfecture qui croient vivre la grande vie, et surtout des hommes mûrs, veufs, vieux garçons ou divorcés qui s'entretiennent, entre deux parties de poker, du cours des cuirs ou de l'élévation du quintal de farine. J'imagine que d'autres visites sont plus discrètes et que ce n'est pas en vain que les épouses des Clarmondois redoutent, en l'enviant, la terrible et toute-puissante Angelina..

La grande philosophie de cette femme, au fond, son sens supérieur, aura été de comprendre qu'un être comme elle qui, à Paris, eût été perdue dans le flot des comparses, pouvait fort bien jouer les premiers rôles dans une ville de

province comme Clarmonde. Angelina, ici, c'est à la fois la courtisane romantique rêvée par les jeunes gens, la consolation des hommes mûrs, le rêve secret de la femme amoureuse caressé par les vieillards ; c'est un symbole magnifique et permanent, une chimère entrevue, une espérance presque inaccessible. Angelina passe, souveraine, au milieu de son peuple de Clarmondois, et même ceux qui ne posséderont jamais ce symbole vivant la vénèrent et l'admirent en toute sincérité. On comprend que cela fait partie du décor de la ville, que c'est le détail nécessaire dans l'ensemble et qu'il faut respecter l'harmonie de l'œuvre de la nature.

Angelina tiendra-t-elle son rôle jusqu'au bout? Je ne sais. Deux solutions sont possibles : ou bien elle s'éprendra sur le tard d'un greluchon qui lui fera perdre la tête, la ruinera et l'arrachera à jamais à Clarmonde ; ou bien elle désirera accomplir une fin honnête et trouvera un de ces hommes mûrs qui lui offrira le mariage. De toutes façons, il lui faudra partir, car l'homme mûr n'aurait plus de place dans la société clarmondoise. Et c'est un peu mélancolique de songer que les habitants de ma petite ville perdront, tôt ou tard, la seule jolie fille qu'ils aient jamais connue.



Insisterai-je maintenant sur les autres amoureuses de Clarmonde? Hélas ! Après Angelina, que pourrai-je en dire?... Pauvres chanteuses de café-concert, oiseaux de passage qui viennent s'ébattre quelques mois sur la scène minuscule du Café de Paris ou de la Brasserie Bordelaise, habitent de vilaines chambres qu'elles louent très cher et font les délices de MM. les officiers et les sous-officiers ! La chance, ici comme partout, frappe aveuglément les unes et se détourne des autres. Pourquoi celle-ci empaume-t-elle ce fils de famille et pourquoi passe-t-on indifférent devant celle-là? Cependant, l'une et l'autre chantent aussi faux la dernière valse lente ou le répertoire de Mayol. Alors, l'une et l'autre n'intéressent pas davan-

tage les mœurs de ma petite ville, car ce sont là des vagabondes qui n'ont rien à voir avec les Clarmondois.

Plus curieux sont les deux établissements de plaisir où les habitants de ma noble cité ont accoutumé de venir faire la fête avec des hétaïres, si tant est qu'on puisse appeler ainsi de pauvres petites débutantes presque innocentes. L'un est la Brasserie Empire de M. Polichon, l'autre le jardin des délices baptisé l'Ile de l'Eldorado.

La Brasserie Empire est surtout amusante, je pense, à cause de la personnalité de M. Polichon, seigneur du lieu. C'est un assez vaste caravansérail situé dans l'humide et triste rue de l'Equerre, qui se compose d'une grande salle de rez-de-chaussée laquelle sert de restaurant attitré à toutes les « chanteuses » de Clarmonde, et de deux étages lesquels abritent des chambres discrètes.

Dans cette maison trône, à toute heure de jour et de nuit, M. Polichon. Toujours soigneusement rasé, vêtu d'une façon irréprochable, arborant des gilets blancs impeccables, les doigts garnis de bagues d'or et d'argent, M. Polichon appartient à cette catégorie de gens qui oscillent entre le tenancier de restaurant de nuit, le prêteur à la petite semaine et le bourgeois enrichi dans les commerces illicites. Régulièrement, M. Polichon passe trois ou quatre fois par mois devant le tribunal de simple police pour avoir laissé son établissement ouvert après minuit ; mais cet avisé commerçant n'en a cure : il paie les dix francs d'amende avec grâce, empochant par ailleurs les soupers fructueux que lui vaut sa désobéissance aux arrêts de police.

C'est un homme précis, et c'est un homme sûr.

« Notre maison est la discrétion même », vous confie-t-il tout de suite. Et tant de couples infortunés qui cherchaient un gîte eurent recours à lui qu'on ne s'étonne plus, en vérité, du sourire de philosophe résigné avec lequel il vous parle.

Mais M. Polichon n'est pas drôle seulement aux heures où il reçoit sa clientèle ; c'est dans le coup de feu de certains soirs qu'il faut l'admirer. Vraiment, il est inimitable

d'entrain, de décision et de sang-froid. On vient de loin à Clarmonde pour déguster sa cuisine, et, certains jours, il peut dire avec fierté qu'il héberge la moitié du corps d'officiers de la garnison.

Nuits d'ivresse, nuits de folie ! M. Polichon n'est pas éloigné de se considérer comme un personnage important de ma petite ville. Vous verrez qu'un de ces jours il se retirera et qu'il trouvera encore le moyen de marier très convenablement sa fille.

Reste l'Ile de l'Eldorado. Aucune épithète ne saurait rendre la navrance de ce grand jardin vague, mal entretenu, sans fleurs ni pelouses, qui se termine au bord d'un petit cours d'eau, avec une île grande comme la main, où se trouve un café, toujours « à l'instar... ». La semaine, le site est morne et abandonné comme un vieux cimetière ; le dimanche, une foule empressée et bruyante envahit les allées, s'égare dans les fourrés, se promène sur la rivière, va danser dans l'île aux sons d'un orchestre bruyant et revient le soir à Clarmonde accablée de la pesante lassitude des dimanches. L'Eldorado est le rêve de toutes les petites ouvrières et de tous les commis de magasin, c'est l'éternelle illusion campagnarde qui fleurit à Clarmonde comme à Paris et qui s'exprime de la même façon ici et là. Et là comme ici, c'est aussi morne, aussi vulgaire, aussi ridicule. Mais je pense qu'à Clarmonde c'est encore un peu plus triste...

En somme, on le voit, ce chapitre des choses de l'amour est un des plus secs et des plus disgraciés de ce petit livre. C'est aussi un de ceux qui marqueront le mieux la position géographique de ma petite ville, à égale distance du voluptueux Midi et de l'« orgie parisienne ».

— L'amour, qu'é qu'c'est que ça? dit une ingénue de Meilhac avant d'accomplir son premier péché.

Voilà la réponse que vous feraient honnêtement tous les habitants de Clarmonde s'ils voulaient n'interroger que leur propre expérience. L'amour n'a pas de place dans la ville de province française au-dessus d'Avignon, et c'est peut-être ce qui rend ses rues si mornes, ses places si tran-

quilles, l'accent de son terroir si traînant. Il n'y a pas de fièvre de passion ici; le pouls est toujours régulier et mécanique, le cœur sans besoins, l'âme sans envolée. La débauche même ne saurait trouver prise sur ces êtres insensibles qui se contenteront de ce que leur offre une municipalité parcimonieuse à l'excès en toutes choses. Infortunés célibataires rivés à un vaisseau aussi inconfortable ! Que peuvent-ils se partager sur ce radeau de la Méduse dénué de tout aliment? Quelques chanteuses de café-concert, une demi-douzaine de petites ouvrières qui oscillent entre la petite bourgeoisie et la prostitution, et, parfois — mais si rarement ! — l'aventure avec l'oiseau de passage, aussi vite envolé qu'apparu.

Cette disgrâce de Clarmonde sur le chapitre de l'amour entraîne des conséquences nombreuses qu'un économiste ne manquerait pas de juger énormes : absence presque totale de grands magasins de luxe, de bijoutiers, de fourreurs, de grands restaurants, de couturières habiles, de tailleurs avisés. Rareté des spectacles, monotonie de la vie extérieure, pauvreté générale du décor. Rien de ce qui s'affiche, de ce qui parade, de ce qui pourrait charmer l'œil ou l'ouïe. Il faut être mesuré et terne en toutes choses puisque nous ne sommes soulevés par aucun souffle, puisque nous sommes des gens bien pondérés qui marchons à l'alignement de la morale et de l'hypocrisie. Ne cherchons pas surtout à vivre au dehors : renfermons-nous sagement dans nos maisons où nous avons le droit d'être égrillards et débauchés... avec nos propres femmes. Et n'hésitons pas à agir ainsi, rien qu'ainsi, car, d'aventure, s'il nous prenait la fantaisie de nous divertir, nous serions bien embarrassés : nous n'aurions pas de partenaires ! Sur Clarmonde comme sur toutes les villes de province française flotte le drapeau du puritanisme avec la plus féroce de toutes les devises : La Vertu ou la Mort !

X

LES MAGISTRATS

Nuls fonctionnaires plus désœuvrés que ceux-ci. Autant leurs collègues de Paris triment dur, autant les magistrats de province se reposent dans une oisiveté perpétuelle. Je les rencontre à peu près à toutes les heures dans Clarmonde, s'employant à des occupations diverses. Deux ou trois continuent la tradition du magistrat de l'ancien régime et sont plus ou moins devenus rats de bibliothèque. L'un d'eux est poète et publie tous les ans une jolie plaquette éditée par M. Toulmouche. Un autre fait de la bicyclette et même — horreur ! — de la motocyclette : un troisième collectionne les timbres-poste, un quatrième s'occupe de franc-maçonnerie, un cinquième passe tout son temps au café. Deux ou trois parmi les plus fortunés ont pris le parti héroïque, malgré les foudres de la Chancellerie et les avertissements du procureur général, d'habiter Paris. Toutes les semaines on les voit arriver sans hâte et partir sans regret. D'autres se sont confortablement installés ici et mènent une vie à peu près semblable à celle des avocats fortunés.

Si les loisirs forcés que leur crée leur profession ont engraissé quelques-uns d'entre eux et rendu fort bavards la plupart, ils ont, du reste, eu cet excellent résultat de multiplier chez eux les soucis intellectuels. Les maisons des magistrats de province sont les seules occupées par les fonctionnaires où l'on se tienne encore au courant des choses de la pensée et parfois même de l'art.

Cependant n'exagérons rien et n'allons pas croire à des successeurs de Lamoignon ou du président de Brosses.

Le magistrat-type de l'ancien régime a totalement disparu de Clarmonde, ainsi, du reste, que de toute la province française. A vrai dire, cette disparition est de date assez récente, et je me souviens encore avoir aperçu, déambulant par les rues de la vieille ville, de solennels

messieurs vêtus de noir et coiffés de hauts de forme, dont la bouche sarcastique ricanait entre des favoris blancs ou poivre et sel. Le type s'était conservé intact jusque dans ces derniers temps, mais le vagabondage a détruit tout cela.

Comment pourriez-vous exiger que des gens qui se promènent de Lille à Bayonne et de Rennes à Grenoble puissent transporter ces magnifiques bibliothèques qui faisaient l'orgueil et la joie de leurs devanciers, comment pourriez-vous leur demander de se créer ces intérieurs confortables, cette vie large et somptueuse avec les traitements de famine qu'on leur attribue? Le magistrat n'est plus qu'un fonctionnaire comme un autre, un peu moins payé, un peu plus respecté, voilà tout. De même il ne se présente plus coulé dans un moule unique : la personnalité de chacun déborde les caractères généraux de la profession. Cependant on peut toujours s'efforcer de réduire les magistrats de Clarmonde à quelques types aux traits assez accusés.

D'abord celui qui se rapproche le plus de l'ancien type et qui m'apparaît pleinement réussi sous les traits de M. le conseiller Thibaudeau de la Thibeaudière. On retrouvera en lui tous les caractères de l'ancien magistrat, mais flétris ou diminués.

M. le conseiller Thibaudeau de la Thibeaudière est fort laid : grosse tête sur petit corps, il ne porte point les favoris de l'ancien régime, mais, en revanche, il ne quitte pas la redingote qu'il arbore fièrement avec le chapeau rond ou même le chapeau de paille. Son allure est hâtive, fiévreuse : il court plus qu'il ne marche, il galope plus qu'il ne court. Son but est toujours le même : la Bibliothèque municipale.

Dans ce désœuvrement total où vivent les magistrats de province, M. Thibaudeau de la Thibeaudière s'est créé une passion, celle des vieux livres. Seulement voyez la décadence de l'espèce : en place de les collectionner, ces livres chéris, de les entourer de mille soins affectueux, de les compulser avec l'âpre volupté du propriétaire, comme

faisaient jadis les magistrats bibliophiles, M. le conseiller se contente de toucher rapidement, sous l'œil sévère d'un bibliothécaire, dans une salle commune, des exemplaires qui ne sont pas à lui et qu'il palpe d'une main envieuse. Sans fortune, ne pouvant assouvir sa passion, il s'efforce de la calmer avec des apparences mensongères. Il compulse fiévreusement les catalogues des libraires à croire qu'il va décider un important achat, il les sabre de coups de crayon multicolores, il souligne et resouligne les occasions inespérées, se précipite chez les éditeurs lorsqu'il est de passage à Paris, se fait montrer les in-folios et les elzévirs, les tourne, les retourne et les laisse sur le comptoir avec un soupir de regret. C'est un bibliophile *in partibus* qui a, du reste, de singulières lacunes dans son éducation littéraire, comme presque tous les bibliophiles. Non seulement M. le conseiller Thibaudeau de la Thibeaudière ne possède pas de livres, mais il s'avise fort rarement d'en ouvrir un : les voir, les toucher, les feuilleter, les humer, lui suffit le plus souvent. Il connaît ainsi, comme pas un, la succession des éditions rabelaisiennes, la pagination de l'édition de Kehl ou les douze variantes des éditions des Fermiers Généraux, il sait distinguer une « première » de *Notre-Dame de Paris* « à la chauve-souris », ou « sans la chauve-souris », il vous récitera sans sourciller les titres de tous les Keepsakes romantiques, mais il ne s'est jamais préoccupé de lire les uns ou les autres. Il n'a point, en littérature, dépassé le pont-aux-ânes des manuels et il s'en tient aux truismes avec une naïveté touchante.

Pour rien au monde M. Thibaudeau de la Thibeaudière ne voudrait toucher à une « infâme » édition populaire des grands chefs-d'œuvre littéraires, mais, comme il ne les possède point dans de belles et confortables éditions, il n'a jamais trouvé le moyen de les lire.

Ainsi sa bibliothèque particulière, image de son esprit, est devenue une sorte de catalogue universel, absurde et irraisonné !

Chose curieuse, ses connaissances bibliographiques assurent à M. le conseiller Thibaudeau de la Thibeaudière

une place prépondérante dans la vie intellectuelle de Clarmonde. Quel bourgeois de ma petite ville, héritier d'une bibliothèque, grande ou petite, n'a pas consulté cet augure sur la valeur de ses livres? Quel amphytrion, à la fin d'un repas, ne l'a point amené en douceur dans l'embrasure d'une fenêtre et ne lui a point soumis quelque vieux bouquin « pour savoir ce que ça vaut »?... Telle est la notoriété en province : on vous la monnaye tout de suite en conseils pratiques, autrement on méprise celui qui en est l'objet.

Mais qu'importe à M. Thibaudeau de la Thibeaudière! N'est-il pas heureux ainsi et ne s'imagine-t-il pas de bonne foi être le digne successeur de ces magistrats « honnêtes hommes » de l'ancien régime, fins lettrés, brillants causeurs, gens de bonne compagnie à la de Brosses ou à la Hénault !... La compagnie, ici, ce sont les quatre ou cinq vieux messieurs inoffensifs, desséchés dans l'étude de l'histoire locale ou le grattage des pierres tombales. Les conversationnistes, c'est la femme de l'avoué d'appel, Mme Leroy-Savigny ou le premier président qui est sourd. Les lettrés, ce sont les primaires qui composent la société des vagabonds. Mais M. le conseiller Thibaudeau de la Thibeaudière n'a rien vu et ne verra jamais rien : il ne s'aperçoit même pas que le premier primaire, c'est lui-même.

***

Tous les magistrats de Clarmonde ne sont pas taillés sur ce patron. En voici un, tout à fait moderne, celui-là, qui éclaire la profession d'un jour nouveau. Marlotte, l'avocat général, constitue le type du bon garçon vulgaire. Barbe mal taillée, cheveux trop longs, habits trop lâches, cravate jamais nouée, il apparaît tout de suite hirsute. Fervent de la bicyclette, il arrive la plupart du temps au palais, le pantalon tirebouchonné retenu dans le bas par une pince d'acier.

Marlotte ignore systématiquement la redingote ou la jaquette et les veut toujours ignorer :

— Je suis comme je suis, proclame-t-il cyniquement, et si ça embête les singes à côtelettes, zut pour eux !

Entendez par singes à côtelettes ses rares collègues qui portent encore les favoris.

Voilà comment est Marlotte. Pas de meilleur compagnon pour une partie de chasse, ou, simplement, pour une bonne promenade dans les bois des environs de Clarmonde. Ce magistrat adore la nature, il s'y sent à l'aise, le gilet déboutonné, le faux-col enlevé, la ceinture lâchée. Fils d'un fermier du département, remarqué par le curé d'abord, par l'instituteur ensuite, par l'inspecteur d'académie en troisième lieu, c'est le boursier-type qui, à la force du poignet, s'est hissé des derniers rangs de la démocratie à celui de magistrat. Nulle infatuation, du reste, chez lui : Marlotte est demeuré simple, bon enfant, l'esprit large, les manières un peu vulgaires, mais l'intelligence toujours vive. Il représente le fonctionnaire des dernières couches, celui qui ne se fait illusion ni sur son autorité, ni sur l'importance de sa fonction, plein de scepticisme pour son pouvoir, mais travailleur, intègre et sans préjugés.

— Je me fais l'effet d'un sauvage, m'avoua-t-il, un jour que nous discutions ensemble sur les vagabonds qui nous entouraient.

Le fait est qu'il vit délibérément en marge de toute la société clarmondoise. Il s'est composé une existence de célibataire endurci qui ne laisse pas d'effarer les gens d'ici. Nul souci des convenances ni des usages les plus élémentaires. Marlotte a choisi comme maîtresse une petite ouvrière des Grandes Galeries qu'il promène le dimanche aux environs de la ville, avec laquelle il fait des randonnées à bicyclette ou d'interminables parties de canot. Il est entré ainsi en relations avec de considérables gigolos, amis des amies de son amie, et tout ce monde s'entend fort bien pour aller manger une friture sur les bords de l'Indre. O Lamoignon, où es-tu?...

Avec tout cela Marlotte est fort intelligent. C'est un délicat, un lettré qui ne se contente pas de lire les jour-

naux ou de parcourir en bâillant quelque revue. Il sait et il a retenu, mais là encore c'est comme un fait exprès : l'indépendance farouche de son esprit le pousse à aimer précisément les auteurs qui sont honnis de la majorité de ses collègues. Marlotte n'a pas plus de préjugés dans le choix de ses relations littéraires ou historiques que dans celui de ses relations sociales : il goûte le naturel et le piquant partout où il le rencontre, et tant pis si ça défrise les « singes à côtelettes » !

Comment, dans ces conditions, ce vieil étudiant invétéré n'aurait-il pas le plus profond mépris pour ses collègues, mépris que ceux-ci reportent sur Marlotte avec une âpreté toute particulière?... Dans le fond chacun comprend que la place d'un homme comme celui-ci n'est pas en province, mais à Paris. Un magistrat comme Marlotte à Clarmonde, c'est la négation de toute la société provinciale.

***

Troisième effigie de magistrat clarmondois, effigie double, celle-là : le président de chambre Sauvadal et Mme Sauvadal. Deux arrivistes de la grande marque.

Sauvadal est un grand garçon nonchalant et veule qui a des qualités d'adhérence de mollusque dissimulées sous des apparences flasques. La poignée de main est molle, le regard est faux, le sourire est mauvais. La femme est pire : avec son lorgnon d'or à cheval sur le nez, sa petite taille et ses yeux perçants, elle fait irruption dans un cercle à la manière d'une furie en miniature. Elle a volontiers le verbe haut et la voix criarde. Elle doit pousser des glapissements de chat lorsque, dans un « mouvement », elle aperçoit un concurrent qui passe sur le dos de son mari. On la sent capable de toutes les violences pour assouvir leur ambition. Quant à Sauvadal, on le devine disposé à toutes les bassesses.

Jusqu'ici Sauvadal avait été fort bien servi par l'oncle de sa femme lequel était sénateur influent : c'est même uniquement pour cette parenté que notre homme s'était

acoquiné à cette boulotte rageuse. Aussi a-t-il été président à quarante-cinq ans et décoré. Hélas ! le sénateur est défunt et le couple Sauvadal a dû se mettre à la recherche d'un nouveau piston.

C'est la femme qui a trouvé la solution. A force de fouiner à Clarmonde, elle a fini par découvrir dans ce pays désolé la plus formidable machine à pistonner. Oscar Dévigne, le président du Sénat, a une sœur naturelle d'un âge fort respectable qui habite ici une petite maison dans le quartier de la gare et où le plus majestueux des parlementaires se rend en secret. Bourrasse, le député, — une créature de Dévigne — est au courant de l'histoire, mais lui-même et sa digne épouse sont trop absorbés par les joies du pouvoir pour s'occuper de la vieille qui tend au gâtisme. Et c'est à Sauvadal, au président et à sa femme, que Bourrasse a pensé, ce sont eux qu'il a présentés au plus majestueux des parlementaires, ce sont eux qu'il a introduits dans la petite maison provinciale.

Dès lors, voilà le couple Sauvadal aux nues. La femme, prise d'un zèle de garde-malade irrésistible, s'installe au chevet de la gâteuse, y passe ses jours et ses nuits et entretient avec le plus majestueux des parlementaires une correspondance journalière où elle le renseigne minute par minute sur l'état de la « chère malade ».

Sous la poigne de fer de ce tyran féminin, les deux servantes plient, le médecin s'abaisse. Sauvadal tend l'échine et fait les courses. De sa démarche molle, il glisse chez le pharmacien, rampe chez le docteur, se coule chez la garde, se meut d'une pièce dans l'autre, les tisanes à la main ou le vase de nuit au bout du bras. Pas de bassesse à quoi l'on ne soit disposé par avance pour faire plaisir à Oscar Dévigne. Demandât-on du sang à Sauvadal pour sauver la gâteuse, il l'offrirait avec joie, et celui de sa femme par-dessus le marché. Il va au-devant des humiliations : il brosserait les fauteuils et balayerait les tapis.

Oscar Dévigne apprécie comme il faut ces bons domestiques bien stylés. Sa naïve vanité se gonfle d'avoir des amis si dévoués et son auguste protection s'étend chaque

jour un peu plus sur le président et sa femme. Que la gâteuse vive encore deux ans, et le couple Sauvadal est promu aux plus hautes destinées de la magistrature.

***

Sauvadal est humble, mais pas méchant. Laribe, le juge d'instruction, est un petit rageur qu'il ne fait pas bon rencontrer au coin d'une procédure criminelle. Exigu de taille, courtaud de jambes et d'idées, le menton volontaire, la lèvre mince et les cheveux en brosse, c'est un terrible chien de garde qui n'aspire qu'à mordre. Laribe ignore la pitié comme la paresse. Implacable pour les autres, il l'est pour lui-même. Levé de grand matin, il s'entraîne au Code et à l'étude des grands procès comme d'autres font de la gymnastique en chambre. Ponctuel et précis, c'est un méthodique et un glacial. Sans imagination, son esprit étroit mais têtu s'est plié à la règle avec un sens extraordinaire de la discipline et une ardeur de combativité qui ne connaît pas de limites. Laribe est incapable de bassesse, mais il manque aussi par trop de souplesse. Dans une ou deux affaires très spéciales où, en haut lieu, on désirait beaucoup de mansuétude chez le juge qui les instruisait, il n'a rien compris et il a donné tête baissée dans le panneau de la férocité. Il a fallu le rappeler à l'ordre et lui arracher le morceau qu'il ne voulait plus lâcher.

Cependant, si ponctuel et si zélé est ce magistrat idéal, que ce fâcheux incident n'a pas nui à son avancement, Laribe représente le Code, la Loi dans toute sa pureté, mais aussi dans toute sa dureté. Qui pourrait lui en vouloir d'ignorer les compromissions? Tant que Laribe demeurera en province, l'ambiance de l'atmosphère le sauvera, mais qu'il ne s'avise jamais de demander Paris. L'absence d'esprit, qui est une qualité à Clarmonde, devient la plus fâcheuse des tares sur les rives de la Seine,

*
* *

Lantoine est procureur général. C'est un homme grand, sec, aux lèvres minces et à la figure glabre. Excellent orateur, doué d'une intelligence pénétrante, il constitue le plus redoutable adversaire pour le banc de la défense : c'est un de ces *becs de gaz* formidables qu'on rencontre parfois en province, contre lequel se sont heurtés avec surprise deux ou trois avocats du barreau de Paris. Ceux-là se souviendront de Clarmonde et ne souriront plus quand on leur parlera de la province.

Lantoine est la terreur des procureurs de la République, des substituts et des officiers ministériels. C'est l'homme du devoir dans l'acception la plus rigide du mot, c'est un sarcastique aussi et un méprisant. Affligé d'une femme incurablement malade, ayant perdu, jeune, une fille qu'il adorait, il a été, en quelque sorte, chauffé à blanc par la vie. Son stoïcisme ironique s'en est accru, ainsi que sa misanthropie. Sous l'ancien régime on l'eût tout de suite distingué et appelé à jouer à Paris un de ces rôles à la d'Argenson où il entre à la fois du réquisitoire et de la besogne de police : Lantoine y serait incomparable. Sous la République, il faut s'incliner davantage pour mériter les faveurs. C'est un exercice de gymnastique auquel cet homme-ci n'est pas accoutumé : il méprise trop profondément les parlementaires pour les utiliser, encore qu'il soit ardent républicain. Il a donc bien des chances de ne jamais voir la Cour suprême.

Par ailleurs, c'est un esprit cultivé et dont la curiosité intelligente va loin chercher les matériaux dont elle fait son profit. Esprit distingué et nourri, il ne lui aura manqué que le séjour de Paris pour acquérir ce je ne sais quoi qui fait vraiment l'homme supérieur. Lantoine est à la fois au-dessus et au-dessous des gens qui l'entourent, c'est ce qui cause sa perte.



Si le procureur général est distingué, le premier président est outrageusement vulgaire et surtout acoquiné à une sorte de maritorne qui justifierait, à elle seule, les sarcasmes dont M. Pellegrin-Simonnet accable la magistrature, tout le jour durant. Où alla-t-il la quérir, cette harengère énorme qui sent les parfums de bazar, s'habille comme un perroquet des Iles et fume le cigare dans l'intimité? D'aucuns prétendent que c'est à la suite d'un séjour en Algérie, qu'il revint chargé de ce précieux trophée, on va même jusqu'à spécifier l'endroit très clos d'où il la sortit. Ce ne sont peut-être là que des calomnies et il se peut que cette femme soit issue d'une très honorable famille, mais son séjour dans une ville comme Clarmonde est, je ne crains pas de l'écrire, funeste au régime républicain tout entier.

De même, il apparaît que le divorce Letailleur, qui eut lieu il y a quelque cinq ou six ans et qui mit aux prises les magistrats, les uns prenant le parti du mari, le conseiller Letailleur, les autres celui de la femme, fut d'un effet déplorable dans l'esprit des Clarmondois. Il semble même que la chose fut beaucoup plus importante qu'une simple dispute entre professionnels. M. Pellegrin-Simonnet ne me l'a pas caché :

— Ce fut notre affaire Dreyfus, me dit-il.

Mme Letailleur, fort jolie femme et dotée d'un mari très bourgeois, était partie avec un amant. La chose est assez vulgaire à Paris. Ici, en raison de la situation sociale du mari, elle prit tout de suite des dimensions énormes. M. Letailleur étant beaucoup plus âgé que sa femme, la question du droit à la passion se posa tout de suite, et les deux clans éternels se reformèrent immédiatement, avec l'âpreté de discussion que l'on devine. Le monde des vagabonds s'émut d'abord, puis ce fut le tour des petits bourgeois et enfin de la société proprement dite. La lutte était telle qu'il fallut arracher le procès des griffes de la

Cour : l'infortuné Letailleur obtint, du reste, satisfaction sur tous les points, mais, après lecture d'une correspondance qui le ridiculisait à jamais, il dut s'enfuir sous les huées de la ville entière liguée contre lui.

Quant à Mme Letailleur, elle pousse l'audace jusqu'à revenir ici de temps à autre passer quelques jours chez des amis, ce qui provoque dans la société ces agitations brusques que l'*Officiel* dénomme, en style parlementaire, « mouvements divers ». Une héroïne d'amour dans une ville du centre de la France ne peut être qu'une manière de phénomène.



Et, maintenant, si vous jugez mal cette magistrature, vous avez grand tort. Le siège de Clarmonde n'est ni plus ni moins vertueux que les autres sièges de France : il est occupé par des hommes, c'est-à-dire par des êtres faibles qui ne sont pas sans défauts, mais qui ne sont pas non plus sans qualités.

La principale de cette magistrature clarmondoise, c'est qu'elle est sérieuse dans son ensemble, qu'elle travaille, qu'elle étudie consciencieusement les affaires qui lui sont soumises. Elle a des loisirs et souvent des rentes, deux qualités qui lui assurent l'indépendance et l'honnêteté. Pour un Sauvadal, vous trouverez chez elle une douzaine de Laribes. Pour un amateur, cinq ou six professionnels convaincus.

Elle est aussi plus intelligente, dans son ensemble, que la magistrature de jadis. Cette dernière comportait peut-être davantage de *ténors*, mais une masse moins dense d'esprits distingués. Notez que intelligence ne veut pas dire culture. J'ai expliqué comment ces successeurs de Lamoignon n'avaient plus rien, ou presque, de l'« honnête homme » de l'ancien régime, mais s'ils ont, en général, perdu le goût et le sens de la beauté, ils ont, au plus haut degré, cette faculté de comprendre, claire et lumineuse, qui est bien le signe de la race. Ce sont des esprits

d'élection, quelques-uns même supérieurs, comme Marlotte.

Beaucoup plus intelligents que les anciens magistrats, ils sont aussi plus indépendants — en général, bien entendu—et plus sceptiques. Ils appliquent la loi avec plus de modestie, avec moins de zèle intransigeant, mais avec moins de conviction. Très peu sont des sectaires en politique, des entêtés en science juridique; par contre, beaucoup sont crâneurs et la plupart très jaloux de leur indépendance. Billotte, un des juges, assiste régulièrement aux offices et suit la procession un cierge à la main. Personne n'a jamais songé à l'inquiéter, mais l'eût-on fait, on aurait déchaîné de l'opposition chez ses collègues. On se serre les coudes autour du drapeau de l'indépendance contre l'ennemi commun, le parlementaire, et la séquelle de sbires électoraux qu'il traîne à sa suite. Nulle part, cette haine du parlementaire *favoritaire* et touche-à-tout n'est plus vive qu'au sein de la magistrature. Pour un Sauvadal qui a trahi la corporation, dix magistrats sont prêts à s'offrir en holocauste. Le zèle est grand, parmi eux, qui tente d'organiser des tableaux d'avancement, de faire régner un peu d'équité là où gouverne l'arbitraire.

Cette fierté, cette conscience de ses droits et de ses devoirs, c'est le plus beau côté de la magistrature clarmondoise, c'est par là qu'elle se relève aux yeux de beaucoup de gens, c'est par là qu'elle peut effacer la mesquinerie de ses mœurs.

Qu'on sente dans chaque modeste tribunal de France le même souci de lutter contre la politique envahissante, le même désir du triomphe de la justice que celui qui anime aujourd'hui le Conseil d'État et l'on verra le respect infini qui entourera la personne des juges. M. Pellegrin-Simonnet, lui-même, sera, j'en suis sûr, convaincu.

XI

DES PETITS BOURGEOIS

Ce serait ignorer ma petite ville que d'en connaître seulement les classes aristocratiques et les fonctionnaires. Le suc même, la moelle de Clarmonde, si j'ose m'exprimer ainsi, est fourni par la bourgeoisie, petite bourgeoisie confinant au peuple mais ne se mêlant jamais à lui, bourgeoisie moyenne composée surtout, je l'ai dit, de commerçants, mais avant tout bourgeoisie possédante ayant terre ou maison, bourgeoisie fixée au sol clarmondois depuis des générations. C'est celle-là dont il me faut parler maintenant, et je le ferai d'autant plus volontiers que je pense la bien connaître. Ce nouveau voyage à Clarmonde ne m'a rien appris sur elle, il m'a permis seulement de vérifier mes impressions d'enfance et de constater les petits changements inévitables qui ont pu s'opérer dans cette forte classe sociale.

Mais tout d'abord que l'on conçoive bien ce que j'entends par la bourgeoisie : je la réduis exclusivement aux boutiquiers, aux commerçants, aux gens retirés des affaires, aux rentiers, je ne comprends ni les fonctionnaires (qui, cependant, en font partie), ni les membres des professions libérales en « activité de service », si je puis dire. Somme toute, ceux dont je vais parler ici, ce sont surtout des gens qui ne font que surveiller ou gérer leur fortune. Or, je l'ai dit, le nombre en est relativement grand.

C'est un des faits qui frappent le plus vivement l'observateur à Clarmonde, la quantité de personnes jeunes que l'on rencontre et qui sont déjà retirées des affaires.

Les fortunes sont-elles donc si considérables et se gagnent-elles avec tant de rapidité dans le commerce local? Ma foi non, et si le hasard vous instruit un jour de

l'étendue réelle des ressources de ces petits bourgeois, vous serez étonné de leur médiocrité. D'où il faut conclure que mes concitoyens préfèrent mener sans tracas une vie même médiocre à brûler une existence fiévreuse mais largement dotée. Et cela paraît si naturel ici que l'on n'y prête même plus attention.

Chacun de ces modestes rentiers a en toute propriété au moins une maison ou une terre voisine de la ville, parfois même les deux. La maison n'est ni belle ni confortable, c'est une maison banale, agrémentée d'un petit jardin, qui vaut entre dix et trente mille francs.

Jusqu'à ces dernières années, l'inconfort le plus grand y régnait. Calorifères, tout-à-l'égout, éclairage ou simples sonneries électriques étaient, à Clarmonde, un luxe que peu de personnes songeaient à s'offrir. Aujourd'hui, il y a évidemment *progrès*, si c'est être en progrès que d'avoir chez soi le tout-à-l'égout ! Quelques-uns ont adopté la mode, d'autres ont suivi, la majorité demeure indifférente. Du reste, ce sont là des inventions coûteuses qui dépasseraient les ressources de la plupart.

La maison comprend, en général, au rez-de-chaussée, un petit salon, une salle à manger, une cuisine, avec aussi, parfois, une autre petite pièce dont monsieur fait son cabinet, où il reçoit ses locataires, où il rédige sa correspondance, où il lit son journal, parfois même sa revue, de la première à la dernière ligne, ai-je besoin de le dire?... Au premier étage est une belle chambre, un cabinet de toilette et une chambre plus modeste pour le fils ou la fille (presque toujours unique). Une mansarde pour la bonne et un jardin plus ou moins spacieux complètent le logis. Très souvent l'on trouve au fond du jardin une manière de hangar aménagé en petit atelier : la plupart de ces bourgeois modestes sont des artisans habiles de leurs mains. Combien en ai-je connu jadis qui, pour de petites réparations à leurs propriétés, ne se décidaient à appeler l'entrepreneur vorace et les ouvriers paresseux que le plus tard possible, faisant eux-mêmes, de leurs dix doigts, les petites retouches, les modestes replâtrages,

s'improvisant — et avec quelle ingéniosité ! — maçons, peintres ou serruriers !... Quelques-uns ont une véritable habileté de spécialistes et s'ingénient ainsi à tuer le temps de mille manières.

On pense que l'ameublement de ces intérieurs bourgeois est modeste : il y a parfois quelque vieux meuble hérité depuis des générations, deux ou trois jolis fauteuils anciens, le reste est banal, mais le linge est toujours abondant, les objets solides, de première qualité. Cependant, il faut bien l'avouer, depuis quelques années, ces habitudes traditionnelles de la bourgeoisie sont fortement menacées : on ne trouverait plus dans les maisons neuves de Clarmonde qui s'étendent très loin, derrière les casernes, le même souci de bonne tenue que jadis, il y a davantage de fausses dentelles, de tapis au rabais et de simili-bronze.

J'ai dit que beaucoup de ces bourgeois possédaient, aux portes de la ville, une petite propriété avec une ou deux fermes, une modeste maison d'habitation et ce qu'on appelle ici une *réserve*, c'est-à-dire un petit jardin. La maison est médiocre, c'est, la plupart du temps, un pavillon, mais l'intérieur est d'un archaïsme délicieux. Je me souviens encore de celui de mes parents où nous allions passer les jeudis et les dimanches.

Les pièces, dallées de carreaux anciens blancs et noirs, avaient, quand on ouvrait les volets, ce délicieux parfum de moisissure, de fruit pourri et d'humidité qui est comme l'arome naturel de toutes les habitations campagnardes. Il y avait là des meubles d'autrefois, des vieux meubles auxquels personne n'avait touché depuis des générations : une table à jeu avec des ferrures de l'Empire, une bergère immense en velours jaune d'Utrecht et un buffet plus ancien encore. Il y avait de grandes armoires normandes et un lit étrange avec aussi des rideaux jaunes et de vieilles chaises du temps de Louis-Philippe. Au mur, étaient accrochées des gravures naïves, d'un rococo délicieux, l'histoire de Geneviève de Brabant ou le « Retour au village d'un vieux grenadier de l'Empire » qui contemple, d'une colline, le toit de sa chère maison et le clocher de

son hameau. Images d'autrefois qui achèvent de vieillir lentement sur les murs poussiéreux, comme elles étaient émouvantes pour nous, comme elles le sont encore pour ceux qui les contemplent d'un jeune regard avide!... On peut bien dire qu'il y en a de cette sorte dans chacune des petites propriétés clarmondoises, car rien de tout cela n'a bougé depuis des années, et c'est l'un des charmes les plus réels des environs de ma petite ville.

***

Comment vivent les bourgeois de cette sorte? On doit s'en douter un peu par ce que l'on a dit d'eux. Voilà les Boucheron, par exemple. Le mari est un ancien marchand de drap qui a exercé son commerce une quinzaine d'années environ. Bon magasin de demi-gros vendant force marchandises aux petits détaillants de la région. Avec quelque initiative et vingt ans de travail de plus, on doublait, on triplait la valeur de la maison. Avec de la hardiesse et des capitaux, on en faisait une des grosses entreprises de Clarmonde.

M. Boucheron n'a pas visé si haut : il s'est contenté de maintenir le chiffre d'affaires et le nombre des commis que lui avait légués son prédécesseur, et, dès qu'il a eu trouvé une bonne occasion, il a passé la main.

A quarante ans, le voilà à la retraite. Petite fortune de deux cents à deux cent cinquante mille francs. Un fils unique, bien entendu, pour lequel on rêve la magistrature ou le barreau. Une femme qui est une bonne femme, très insignifiante ménagère, un tantinet éprise de dévotion.

Le père surveille ses trois ou quatre maisons, va tous les deux jours dans la petite propriété où il fait replanter de la vigne et suit assidûment les cours de la Bourse, — non qu'il joue, grand Dieu ! — mais il y a les tirages, mais il y a les amortissements, mais il y a les remplois !

On a compris, n'est-ce pas? que toute la vie du père et de la mère était suspendue sur la tête de l'enfant. Mme Boucheron fait son métier de maman, et elle le fait,

la pauvre femme, avec un zèle, avec une constance, avec une chaleur dignes de tous les éloges. Quant au père Boucheron, c'est bien simple : il s'est mis dans la tête de suivre l'éducation de son fils pas à pas. Il a retrouvé pour lui, en même temps que lui, sa propre éducation primaire, il s'est mis ensuite à l'enseignement secondaire. Pour la première fois, il découvre les grands auteurs classiques, les dévore et s'en enthousiasme. Il a appris à lire l'allemand afin de pouvoir faire réciter les leçons de son fils. Dieu me pardonne, il songe au latin et il ânonne le grec... Dans quelques années, on le verra accompagner son enfant jusque dans la salle du bachot, puis il lui choisira lui-même sa chambre au Quartier latin, enfin il le mènera à la porte de la caserne, et je suis sûr que, plus tard, il se mêlera aux groupes des étudiants le jour où son fils passera sa thèse...

C'est ainsi que nous aimons les enfants en France, d'une façon puérile et charmante, avec un exclusivisme magnifique, l'exclusivisme égoïste des gens qui ne peuvent avoir d'autres soucis que ces petits êtres, dont c'est le seul but, la seule expérience, la seule promesse de bonheur.

En politique, le père Boucheron est devenu un libéral convaincu après avoir été un ardent républicain très anticlérical. L'antimilitarisme l'a assagi comme tant d'autres, il s'est refait une virginité patriotique, mais son opinion n'a pas changé sur les curés, il est probable qu'elle ne changera jamais, au grand désespoir de Mme Boucheron qui souffre de voir son mari aussi antireligieux, mais qui est une trop bonne épouse de jadis pour ne pas se taire dès qu'il a parlé.

***

Les Boucheron ont leur égoïsme qui est leur fils, les Thouvenin ont le leur qui est eux-mêmes. Le mari a quarante-deux ans, la femme trente-cinq. Etablis pharmaciens il y a peu d'années, ils se sont réveillés, un beau jour, riches d'une centaine de mille francs qui leur tombaient d'un oncle éloigné ; le commerce n'a pas traîné : au bout de trois mois on l'avait vendu, et l'on s'installait

dans une maison à soi, rue Porte-Blanche. Une maison modeste, mais où rien de ce qui peut assurer le confortable n'a été négligé. L'électricité a été installée (grosse affaire à Clarmonde!), un calorifère à eau chaude (ce qui se fait de mieux à Paris) existe dans toutes les pièces, le salon est d'un Louis XV à faire frémir, la salle à manger achetée faubourg Saint-Antoine avec un buffet inouï, plus sculpté que le portail de la cathédrale de Clarmonde, les chambres à coucher sont vastes, claires et garnies de dessins coloriés, imitations d'estampes galantes du XVIIIe siècle, qui suffoquent toujours les visiteurs, mais remplissent de joie l'âme de Mme Thouvenin. Cette dernière a réussi à fixer le cœur de son mari d'une façon définitive. Maintenant c'en est fait : il est à genoux devant elle pour le reste de l'existence. Que désire-t-elle? Ses moindres caprices seront satisfaits. Au jour de l'an passé, ce fut un superbe piano neuf, puis une paire de solitaires (vous savez que les boucles d'oreilles se reportent de plus en plus !) destinés à faire valoir l'oreille de Madame, enfin un voyage sur la Côte d'Azur (on ne se refuse plus rien) qu'on a accompli en plein Carnaval.

Tous les ans, on part pour la Suisse ou les Sables d'Olonne, villégiature préférée des familles clarmondoises, ou les Pyrénées, et, à chaque tournée théâtrale, ce sont deux places de « parquet » que le mari rapporte à sa femme.

Qu'on se rassure cependant : Mme Thouvenin est d'une trop forte lignée bourgeoise pour concevoir jamais des désirs dont la réalisation pourrait entraîner la ruine du ménage. Jusque dans l'imagination, elle saura se garder et se montrer digne fille de la race clarmondoise. Au fond, n'est-elle pas très heureuse? Elle n'a jamais désiré que ce qu'elle possède et qualifierait volontiers tout le reste de chimère.

Elle et lui fournissent, en définitive, un couple parfait. Leurs égoïsmes se fortifient, dirait-on, au contact l'un de l'autre, ils se multiplient, ils s'accroissent avec le temps. Dans cette maison presque confortable, on ne reçoit

presque personne. A quoi bon dépenser du thé et des petits gâteaux pour des gens qui vous jalousent et vous dénigrent par derrière? Merci bien : autant se procurer une place de théâtre de plus, — ou prendre les secondes au lieu des troisièmes pour le voyage aux Sables. Mme Thouvenin n'ambitionne rien que ce qu'elle possède, et M. Thouvenin ne désire pas autre chose que ce qu'ambitionne sa femme. Et, du même pas placide, du même air satisfait, l'un et l'autre se rendent, sur les quatre heures, à la musique militaire du jeudi et à celle du dimanche, tous deux s'asseyent à la même place, embusqués au coin du troisième platane de gauche de la grande allée, critiques impitoyables de ce qui n'est pas eux, si confits dans leurs égoïsmes que depuis longtemps ils n'en aperçoivent pas les ridicules, — heureux d'un bonheur absolu comme le sont seuls les tout petits enfants et les imbéciles.



Autant les Thouvenin sont satisfaits, autant les Malherbe sont acariâtres et bougons. Je me rappelais les avoir connus jadis, dissimulés dans l'ombre de leur bijouterie, toujours en querelles intestines, rageant contre les acheteurs, contre les voisins, contre eux-mêmes, contre la ville, contre la République et contre la société. Le père Malherbe était rond comme un pot à tabac, la mère Malherbe jaune, sèche et mince, les deux fils quelconques.

Tels ils étaient, tels je les ai retrouvés, les traits un peu empâtés seulement, mais aussi acariâtres, désagréables et brouillons. Le père Malherbe m'a accroché au coin d'une rue, et, me tenant solidement par le bouton de ma jaquette, m'a jeté, dans une haleine empestée, tout ce qu'il a accumulé de rage et de dépit et de basse jalousie dans son commerce depuis vingt ans.

— Mais il paraît que vous êtes retirés, lui dis-je en manière de consolation.

— Ah ! oui, retirés, vous parlez bien, jeune homme. Est-on jamais retirés, est-on jamais en paix avec le gou-

vernement que nous avons? Avez-vous vu la rente?... Non, mais l'avez-vous vue? Est-il possible d'imaginer quelque chose de pareil! Jamais je n'aurais cru cela!

Il tempêtait sur le trottoir d'un ton si véhément que les passants se retournaient. Avec sa canne, il faisait des moulinets qui avaient évidemment l'intention d'atteindre en effigie les fricoteurs de Bourse, les hommes du pouvoir, les ennemis du petit commerce et les adversaires de la propriété.

— Car nous sommes des propriétaires, nous autres, proclamait-il avec une sorte d'ivresse, et nous n'entendons pas être traités en ilotes. Nous en avons assez des métèques qui nous grugent, des étrangers qui nous volent, des grands magasins qui nous rançonnent.

Sa fureur ne connaissait plus de limites. Au reste, c'était là, je le vis par la suite, son état d'esprit habituel. Chez lui, dans la rue, au café, au cercle, c'était la même démangeaison de parler, de se plaindre, de critiquer, de vitupérer sur tout.

Mme Malherbe, elle, est plus calme en apparence. Elle feint même de protester contre les exagérations de son mari :

— Mon ami, tu nous casses la tête, proclame-t-elle dix fois par jour.

Néanmoins elle-même, si vous demeurez un peu avec elle, vous avoue ses chagrins intimes d'un ton dolent et rabâcheur : elle a des histoires à n'en plus finir sur les innombrables bonnes qu'elle prend à son service et qui la quittent, dit-elle, après l'avoir pillée. Sur le chapitre des domestiques, Mme Malherbe est intarissable. Elle l'est également sur la cherté des vivres, sur le renchérissement du prix de la vie, sur la crise des loyers. C'est une lamentation continue, intarissable, dans laquelle se noient les éclats de fureur de M. Malherbe.

Enfin les deux fils sournois et agressifs se lamentent, eux aussi, mais à leur manière. Maintenant que la famille s'est retirée du commerce et qu'il n'y a plus possibilité pour eux de puiser dans le comptoir leur argent de poche,

ils tentent, par tous les moyens subtils en leur possession, d'attendrir leurs père et mère et de soutirer, soit à l'un, soit à l'autre, l'argent qui leur fait si complètement défaut. Cette lutte mystérieuse autour de quelques louis se passe sous l'œil placide des parents, trop occupés de leurs lamentations pour songer à redresser l'esprit de leurs enfants.

Tout cela n'est pas très beau et ne constitue pas une famille bien intéressante, mais quoi ! ne sont-ce pas là, en définitive, d'honnêtes bourgeois, des *propriétaires*, comme proclame avec emphase M. Malherbe. On vous dira ici que ces gens rangés, économes et de bonne souche clarmondoise valent tous les artistes de la création.

***

M. Pichancourt est un vieillard de soixante-quinze ans, long et maigre comme un jour sans pain, avec une bouche mince, un menton en galoche, des petits yeux verts abrités derrière d'épais sourcils et un nez démesurément suspendu comme une menace au-dessus de la lèvre inférieure. Malgré son apparence pulcinellesque et même hoffmanesque, M. Pichancourt est le plus bourgeois de tous les bourgeois, qui vit sagement dans sa petite maison de la rue des Trois-Bourses, entre sa femme et sa servante, lesquelles sont sourdes toutes les deux.

Avant de mener cette existence de calme et d'assoupissement, M. Pichancourt a connu « sa crise », lui aussi. Entendez qu'il a voulu travailler et qu'il s'est aperçu de l'impossibilité pour un bourgeois clarmondois de mener à bien toute espèce de labeur. N'avait-on pas eu l'idée saugrenue de l'établir pharmacien? Le pharmacien, en ces temps héroïques, n'était pas le vague commerçant d'aujourd'hui aux allures d'épicier qui se contente d'installer chaque matin sa horde de commis derrière le monceau des « spécialités » et va faire un tour tandis que l'on travaille pour lui. Ceci eût été fort du goût de M. Pichancourt, mais, alors, il ne fallait pas blaguer avec la

pharmacopée. Depuis le matin où la bonne enlevait un à un les contrevents de la petite boutique, jusqu'au soir où les lampes à huile posées sur le comptoir faisaient mouvoir au plafond de grandes ombres, M. Pichancourt devait recevoir, ordonner, griffonner, piler, couper, fabriquer, empaqueter, cacheter et distribuer lui-même les ordonnances les plus compliquées. Jamais un jour de repos, jamais une nuit sans l'appréhension de la sonnette fatidique qui le tirerait de son lit pour le jeter à son laboratoire obscur. Vie d'esclave qu'un peuple libre comme la bourgeoisie clarmondoise ne saurait tolérer ; M. Pichancourt en perdait le boire et le manger. Ses pommettes s'enflammaient, le sang affluait à ses petits yeux verts, ses mains avaient des tremblements inquiétants. Dans l'atmosphère méphitique de sa boutique, il sentait sa cage thoracique se gonfler en vain ; il n'aspirait qu'un air délétère. Des bourdonnements d'oreilles, des saignements de nez l'incitaient à penser qu'il ne tarderait pas à contracter quelque funeste affection. Il s'enfuit avec horreur de ce lieu pestiféré, vendit pharmacie et bocaux et s'installa dans sa maison avec ce sourire de satisfaction du *the right man in the right place*. Quatre mille francs de rentes et une petite propriété aux environs, voilà plus qu'il n'en faut pour être heureux toute sa vie.

M. Pichancourt a donc été parfaitement heureux du jour où une seule occupation s'est offerte à lui : surveiller sa santé. La santé, telle aura été, toute son existence, la profession de ce citoyen. Quel sujet magnifique dans l'esprit de M. Pichancourt ! Du plus loin que je fasse appel à mes souvenirs, je ne me souviens pas avoir conversé avec lui sans l'avoir entendu disserter sur son état sanitaire. Comment il a été cette nuit, comment il a été hier, comment il est aujourd'hui, le temps qu'il a fait, celui qu'il fait, celui qu'il fera, la façon dont lui-même s'est couvert pour sortir, la légère sueur qu'il a ressentie ce matin, l'oppression dont il souffrait à l'instant, les gaz qui l'encombrent, le rhumatisme qui le harcèle.

Litanie éternelle dont son pauvre corps est l'objet et la dévotion tout à la fois.

N'ayant, depuis cinquante ans, d'autre occupation que de s'observer, M. Pichancourt s'est livré à ce jeu avec une patience inépuisable, et, aujourd'hui, il croit se connaître parfaitement. Avec une science infinie, il dose la quantité d'air pur, de pluie, de soleil, de vent, de fatigue nécessaires à son organisme, il calcule les effets exacts des aliments qu'il ingurgite, il sait se priver, se forcer, s'abstenir, se surpasser, s'il le faut. Il appréhende les plus légères variations de la température, il propose les combinaisons de vêtements les plus ingénieuses, il s'efforce à des promenades absurdes qui doivent avoir sur son corps certains effets connus de lui seul, il est capable de toutes les possibilités pour entretenir sa précieuse santé. Lorsque l'on sonne à sa demeure, l'on n'est jamais certain si on ne le trouvera pas étendu sur le gazon de son jardin, accroupi dans sa cave ou assis dans son grenier, occupé à lire la *Revue des Deux Mondes*. Peut-être fait-il la sieste, peut-être prend-il un remède, peut-être scie-t-il du bois, peut-être est-il en route sur le chemin poudreux de sa propriété, peut-être est-il plus simplement dans son lit; mais soyez assuré que chacun de ces actes correspond à un mobile secret dont la santé est la dernière raison d'être.

Ainsi M. Pichancourt est arrivé à soixante-quinze ans, sec et solide, sans autre ambition que de se conserver lui-même le plus longtemps possible, non pour ses enfants, non pour faire enrager ses héritiers, mais par plaisir, par luxe, par amour de l'art, ou, plus simplement peut-être, pour se procurer une occupation dans ce vide absolu qu'est son existence.

***

Dernier tableau : la petite bourgeoisie qui meurt de faim, ou presque. Elle compte des petits rentiers, les Fleury, par exemple, atteints, eux aussi, de cette hantise du loisir qui poursuit tout le monde ici et se retirant trop

tôt du commerce d'herboristerie qui les faisait vivre.

La quarantaine sonnée, M. Fleury s'imagina que son tour était venu de prendre le repos général de la bourgeoisie clarmondoise. Il se retira avec un petit pécule, bien mince, cependant, si mince qu'il ne tarda pas à fondre au soleil. Bientôt la gêne s'abattit sur le ménage. On habitait rue du Chapeau-Noir une petite maison avec un jardinet et le hangar où l'on exécutait des travaux d'ébénisterie minutieux et compliqués. Il fallut louer le premier étage à une vieille demoiselle acariâtre qui faisait retentir la maison de ses lamentations et poursuivait le propriétaire jusque dans son hangar. Le bruit de la scie insupportant sa locataire, M. Fleury dut cesser ses travaux d'ébénisterie et se réfugia dans sa chambre qui n'était pas gaie, car la présence continue de Mme Fleury y disant d'innombrables chapelets l'endeuillait à jamais. Et puis, le petit pécule fondant toujours, il fallut se séparer de la bonne et embaucher une vulgaire femme de ménage.

Sur ces entrefaites, un ami de M. Fleury qui venait de monter une entreprise de scierie et ignorait l'état d'âme des bourgeois de Clarmonde, fit offrir délicatement à l'ancien herboriste une modeste place de comptable. M. Fleury n'avait que quarante-neuf ans, mais il refusa avec indignation. Faire quelque chose, voilà-t-il pas une manière de déshonneur, et que diraient ces messieurs de la Société (alias le Cercle du Commerce) qui se rendent à leur magasin avec un dégoût visible et profond !... Encore ceux-là sont en activité de service, mais quand on *se retire* du commerce, chacun comprend que c'est après fortune faite. Que penserait-on à Clarmonde d'un ancien commerçant qui userait ses loisirs à faire quelque chose? En vérité, il en serait parlé !... Non, non, mille fois non. Mieux vaut mourir de faim tout doucement, dans le calme absolu, dans l'engourdissement de la province complice et résignée. Et le ménage Fleury achève de s'éteindre à petit feu, sans soubresauts, sans remords. Bientôt il ne sera plus possible d'avoir de femme de

ménage, Mme Fleury cirera les parquets elle-même, fera la cuisine, lavera la vaisselle, M. Fleury « fera » les souliers et le gros ouvrage, — tout cela en cachette, bien entendu, dans le mystère de la cuisine ou de la salle à manger. Mais on louera toujours une femme pour ouvrir la porte le mercredi, — jour de réception de Madame, il y aura toujours une plante verte dans le gros cache-pot jaune et sur la commode Empire, et M. Fleury apparaîtra toujours sur les quatre heures « pour faire son petit brin de causette avant de se rendre à la Société ». Voilà les traits par lesquels on marque sa place en province et on fixe son rang. Petits et grands bourgeois de France, prenez modèle sur le ménage Fleury : ici, on sait mourir avec dignité !...

***

Il n'est pas indispensable, au reste, d'être retiré des affaires pour mener une existence placide. La plupart des commerçants clarmondois, je ne saurais trop le noter, sont propriétaires par ailleurs et n'apportent nullement aux transactions commerciales cette âpreté du gain des grands industriels.

Le magasin de Clarmonde est presque toujours semblable à celui que j'ai connu jadis. Pas de signes extérieurs de l'opulence, pas de poudre aux yeux, pas de dorures, pas d'enseignes aguichantes, quelque chose de très simple et de très uni. Deux ou trois commis — ou deux ou trois « factrices », comme on dit ici, selon le genre de commerce, — pour tenir la boutique. Le commerçant lui-même, toujours correct, sa femme toujours à l'aise et qui connaît toutes les clientes et cause avec elles sur un pied de parfaite égalité.

Sur le coup de six heures du soir, on reçoit dans l'arrière-boutique — mais parfaitement ! Et, de temps en temps, l'un ou l'autre des maîtres de la maison se détache pour aller répondre au magasin. C'est à la fois très patriarcal et très bourgeois. Ce sont, en tout cas, mœurs de gens aisés et qui tendent à disparaître. Elles soulignent le

mépris dans lequel les commerçants tiennent encore à Clarmonde leur profession et comme ils s'empressent de s'entourer de tout ce qui peut la rehausser, l'embourgeoiser. On ne veut pas être habillé autrement, avoir d'autres habitudes et une autre vie que son ami, le rentier du coin. Et il sera impossible, en effet, de les distinguer les uns des autres lorsqu'on les rencontrera, le soir, au Cercle du Commerce.

Avec des idées de cette sorte, le commerce de ma petite ville n'a jamais été ni très hardi, ni très prospère. A la vérité, il se meurt littéralement d'anémie, ou plutôt, il se mourait, lorsque les Grandes Galeries sont venues lui porter le dernier coup. Ces Galeries ! Les a-t-on assez honnies, assez méprisées, assez vilipendées ! C'est vrai qu'elles tuaient tout effort du commerce local. Mais le lendemain de leur ouverture leurs détracteurs les plus systématiques en encombraient les comptoirs... Hélas ! Ma petite ville a fait comme les autres et je crains bien que, dans l'avenir, elle ne fasse *tout* ce que font les autres villes : elle perdra peu à peu les plus beaux fleurons de sa couronne. Ses bourgeois sages, ses commerçants placides, ses désœuvrés cultivant en paix leur petite fortune, c'était et c'est encore une de ses originalités, et c'est une classe sociale bien française. Tout cela est menacé, tout cela disparaîtra : on ne pourra plus faire vivoter son commerce en ne s'en occupant pas plus qu'un employé ne s'occupe de son bureau, on ne pourra plus se retirer à quarante ans sans avoir beaucoup travaillé, et le désœuvrement finira par peser à mes petits bourgeois autant qu'il pèse à M. Pellegrin-Simonnet lui-même. On sera entraîné dans le mouvement, on voudra faire quelque chose à tout prix, on y sera contraint et, certes, je suis sûr que l'on ne sera pas plus heureux que ne le sont maintenant tous ces gens placides, parce qu'on se sera créé une foule de besoins qu'on ne pourra satisfaire. Au lieu que la petite bourgeoisie de Clarmonde est aujourd'hui parfaitement heureuse : elle ne pense à rien, elle n'a souci de rien, elle vit de rien, elle n'aime vraiment

rien, elle ne désire rien, et une seule chose est susceptible de l'émouvoir : les atteintes à son égoïsme. Que voulez-vous de plus dans ce Nirvânâ de la province?...

XII

LES PROFESSIONS LIBÉRALES

Lorsque j'habitais jadis Clarmonde, lors du premier séjour que je fis en cette calme cité, je me rappelle la vénération avec laquelle on parlait à la maison des « gens qui exerçaient une profession libérale ». Il y avait eu des fonctionnaires dans ma famille, et l'on se souvenait des terribles maux engendrés chez les hommes par la hiérarchie et le népotisme. Aussi tout ce qui accusait un caractère indépendant, tout ce qui paraissait libre était-il sacré incomparable. Un avocat, par exemple, était un être vingt fois supérieur à un magistrat, un médecin ne se pouvait mettre en ligne, même de loin, avec un serf administratif quelconque, ce serf fût-il préfet ou trésorier-payeur général. Il y avait vraiment dans ce mot « profession libérale » une sorte de magnétisme qui suggestionnait à chaque coup.

Je ne présente pas un semblable état d'esprit comme très caractéristique de celui des Français, en général, mais je l'indique pour montrer à quel point le fonctionnarisme mal entendu peut exaspérer des gens de chez nous. Du reste, je l'ai retrouvé assez souvent chez les Clarmondois, ce sentiment d'inclination pour les professions libérales, à l'abri de tout contrôle gouvernemental. On n'est pas très révolutionnaire, ici, mais l'on se pique volontiers d'indépendance, et l'on saurait, au besoin, être frondeur. Ces petits rentiers, ces bourgeois aisés, ces commerçants solidement établis qui forment le fond de la population de Clarmonde ne prisent guère l'ingérence du gouvernement dans leurs affaires, et de là vient, sans

doute, l'espèce de méfiance qu'ils accusent tout de suite en face des fonctionnaires.

Une répulsion de cette sorte ne saurait exister au sujet d'un médecin, d'un avocat ou d'un ingénieur, par exemple. D'abord, la plupart sont des gens d'ici, issus de familles qui occupent souvent la ville depuis des générations, et même ceux qui sont étrangers n'ont pas ces allures de vagabonds, de coureurs de grands chemins qui passent en méprisant et sont toujours à la veille de disparaître en d'autres contrées. Les gens qui exercent des professions libérales sont, au contraire, essentiellement rassis, on comprend qu'ils sont fixés à Clarmonde pour de longues années, ils inspirent confiance, ayant généralement pignon sur rue.

Tous, bien entendu, ne sont pas aussi fortunés en réalité qu'en apparence. Il y a quelques misères réelles chez les « libéraux », mais moins nombreuses que dans le monde des fonctionnaires et qui durent moins longtemps.

Ainsi je retrouve dans mes notes le nom d'un petit avocat sans talent et sans fortune, M. Saint-Yves, plaideur misérable affligé de quatre enfants, incapable de subsister du barreau. Son supplice n'aura duré que quelques années : le mois passé, il a pris une grande résolution, a jeté la toge aux orties et vient de partir pour Paris où il gérera une maison de commerce. Imaginez-le fonctionnaire à 2 400 francs ; il menait la même vie misérable, mais il nè pouvait s'en détacher, retenu par cette fallacieuse aubaine de la retraite, par cette assurance traîtresse des mensualités régulières qui arrête les plus belles initiatives et enraye les meilleures volontés.

Par définition, la profession libérale ne compte donc pas un grand nombre de miséreux. Notez, du reste, qu'elle est déjà presque un luxe, précisément parce qu'elle est libérale. Tout se paie à notre époque, et l'indépendance est taxée à son juste prix. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que ceux qui l'exercent aient des ressources qui leur permettent d'attendre la clientèle en toute tranquillité, et j'ajouterai que cela est fort heureux, car beaucoup

ne connaîtraient, en fait de liberté, que celle de mourir de faim.

Prenons, par exemple, la profession d'avocat. Pour une ville de 45 000 habitants (qui a, il est vrai, une Cour d'appel) il y a ici dix-huit avocats inscrits ! Résultat : deux gagnent plus de vingt mille francs par an, trois ou quatre se font dans les douze mille, le reste végéterait misérablement sans le revenu de ses terres, de ses maisons ou de ses obligations. Il y a place à Clarmonde pour trois ou quatre avocats intelligents qui se partagent les affaires d'importance, le reste se traîne dans les délits de correctionnelle et l'assistance judiciaire.

Celui qu'on considère, en général, comme le meilleur avocat est Me Faucomprey, le type classique de l'avocat : une figure fine et distinguée encadrée de deux favoris blancs, une bouche spirituelle et mince, des yeux vifs, une élocution abondante, de l'habileté réelle avec, paraît-il, une solide science juridique. Tout cela est mesuré, harmonieux, clair ; mais aussi sans éclat. Pas d'originalité, pas d'esprit dans la plaidoirie. Aucune recherche d'effet facile, il est vrai, mais rien non plus de brillant, jailli spontanément. Voilà une des mille nuances qui séparent la province de Paris. Ici personne ne recherche l'effet, un bon avocat ignore la poudre aux yeux, et c'est presque en raisonneur que Me Faucomprey paraît à la barre.

Les magistrats sont habitués à cette façon de plaider et ils étudient, en général, les affaires avec la même gravité un peu cérémonieuse, dans le même recueillement.

Du reste, le facteur Temps intervient de la plus heureuse façon : Me Faucomprey ne mène pas à Clarmonde cette vie trépidante que les plus sages sont obligés de subir à Paris. Il a le calme et le loisir pour préparer les affaires qu'on lui confie. Il ne déjeune pas à la hâte entre une visite de client et l'ouverture de l'audience, il ne se rue pas dans son cabinet de travail, sitôt libéré du Palais, avec l'angoisse de savoir que dix personnes attendent son retour. Il ne connaît pas les sorties indispensables

du soir qui sont les seuls moments où un avocat ou un médecin de Paris très occupés peuvent demeurer en contact avec le monde.

Il reste sagement dans la grande et belle maison de la place de la Cage-Verte qu'il a héritée de son père, avocat lui-même, ancien bâtonnier. Il se recueille dans l'immense cabinet de travail tapissé de livres de jurisprudence, feutré d'un épais tapis, décor sévère et archaïque, décor classique, un peu trop classique même, car, évidemment, on y sent l'artifice, mais décor impressionnant pour la province, toujours en retard d'une vingtaine d'années. Là on a le loisir, tout le loisir possible pour démêler l'écheveau embrouillé des intérêts, pour peser les arguments, pour examiner toutes les faces des questions. Dirai-je qu'on a même trop de loisir? Peut-être. Il y a une lourdeur de pensée inhérente à certaines villes de province qui se retrouve ici et qui pèse fâcheusement sur tous les travaux intellectuels. Ceux du barreau n'en sont pas indemnes, et bien des fois, en écoutant parler Me Faucomprey, on désirerait trouver moins de travail et plus d'éclat.

La vie de cet avocat de province se déroule avec la même classique ordonnance que ses plaidoiries ou l'aspect de son cabinet de travail. L'hiver, on ne le rencontre guère que sur le chemin de sa maison au Palais, mais ne croyez pas que Me Faucomprey dédaigne le monde. En compagnie de sa femme il fait une apparition à toutes les soirées officielles des hauts fonctionnaires de Clarmonde, et, trois fois pendant la saison, donne un grand dîner. Tablée d'avocats, d'officiers ministériels, de représentants de la haute bourgeoisie. Menu fin et délicat, vins de premier ordre, convives sachant manger, — ne sachant même que cela, car où sont les conversations qu'un tel milieu eût tenues il y a quatre-vingts ans? Les apparences seules ont subsisté : ces représentants des professions libérales n'ont presque plus de culture intellectuelle, très peu de lectures, une connaissance très médiocre de la vie. Quelques-uns ont, comme Me Faucom-

prey, des cabinets de travail impressionnants par leur austérité et leur air vieille France, mais là s'arrêtent les analogies avec les magistrats provinciaux de l'ancien régime. Me Faucomprey est le seul avec un ou deux autres à avoir vraiment le droit de se comparer à l' « honnête homme » de jadis. Les autres ne sont que de vulgaires bourgeois qui se confinent petitement dans leur profession. D'où la médiocrité des conversations à ces tablées, d'où la banalité de tels convives.

Me Faucomprey n'en souffre pas, absorbé qu'il est, lui aussi, par ses affaires, et le printemps arrive ainsi tout doucement qui le trouve prêt à partir pour sa propriété des Rimbert, à quelques kilomètres de Clarmonde. Dès les vacances de Pâques, il s'y installe avec sa femme et ses filles, s'y enferme, s'y cadenasse pour tous les mois d'été. Voilà l'habitude innée de tous les gens d'ici un peu fortunés. Les grands voyages n'existent pas encore à leurs yeux. Le seul qu'on entreprend est celui de Paris, la mer ou la montagne quand les enfants sont jeunes et sur le conseil du médecin, presque jamais le midi de la France, jamais l'étranger.

Je suis convaincu que Me Faucomprey est très heureux. Il exerce avec assiduité un métier qu'il aime, il y gagne une large aisance, mène une vie de dignité sans éclat, de labeur sans gloire, mais aussi de travail sans tracas qui plaît infiniment à son esprit calme et un peu lent. C'est un être adapté depuis des générations à l'atmosphère clarmondoise, adapté au point de ne pouvoir vivre loin de son milieu.

Tous les avocats d'ici ne présentent pas, vous le pensez bien, la même harmonie de l'esprit, le même équilibre de l'existence. Cependant, dans les grandes lignes, on peut dire qu'ils mènent tous la même vie que Me Faucomprey : l'oisiveté forcée à laquelle les réduit le petit nombre de leurs affaires judiciaires, leur permet de s'occuper davantage de leurs propriétés ou de leurs valeurs de Bourse, et voilà la seule différence. La grande majorité est mariée, possesseur d'une spacieuse demeure, donnant par an les

trois ou quatre grands dîners indispensables, recevant peu, sortant moins encore. Il y en a qui sont plus proches de l'aristocratie et du monde bien pensant que Me Faucomprey, tel Me Marmagne qui est l'avocat en titre de tous les membres du *Cercle artistique,* il y en a qui sont d'une origine plus humble et mènent une existence plus démocratique, tel Me Lévêque, le fils d'un gros marchand de draps de Nevers, plus souvent au café qu'au Palais, et qui n'a vraiment ni de près ni de loin aucune des caractéristiques de l'avocat, mais qui réussit tout de même à en imposer à tous par sa fortune. Voilà un homme qui, une fois marié et assis dans la société de Clarmonde, pourrait bien, sur les quarante ans, tourner à l'homme politique et aspirer à un mandat, — chose assez rare ici où les préoccupations professionnelles semblent dominer toutes les autres.

Il y a enfin quelques grotesques tels que Me Tourachon, dit l'avocat du Palais-Royal. Une tête cocasse d'homme de loi échappé d'un vaudeville de Feydeau, favoris courts, œil vif, nez en bec d'aigle, lorgnon d'or à cheval et d'une façon très instable sur ce nez énorme, chevelure ébouriffée. On dirait, en vérité, que Me Tourachon a conscience de sa propre caricature et s'ingénie à en souligner les traits. A l'audience, il est une joie pour le siège et la salle entière, et, comme par hasard, c'est toujours à lui qu'échoient les affaires courtelinesques, les procès grotesques où il faut rire malgré tout. Il se hâte, du reste, de ne rien prendre au sérieux, commence sa plaidoirie par un mot, la sème de calembours énormes et finit par un trait. On s'écrase à la correctionnelle les jours où Me Tourachon doit y parler, et sa réputation lui a valu dans la presse clarmondoise le qualificatif de « spirituel avocat » qu'il accepte avec allégresse.

Toujours pour justifier ses traits et son humeur, Me Tourachon s'applique dans la vie à ne pas être semblable au commun des mortels : il a des pantalons d'une coupe bizarre, des vestons ridiculement exigus et il aime volontiers parler tout seul dans la rue en gesticulant.

Mais la belle période de Me Tourachon est passée : ce fut à l'époque boulangiste qu'il connut ses plus grands succès. Sans trop savoir ce qu'il faisait, à son habitude, il s'était jeté à la suite du cheval noir du général, et, multipliant les conférences, subventionnant un journal, s'était taillé un joli succès dans les rangs du parti. L'avait-on pris au sérieux? Je ne sais, mais, un beau jour, quelqu'un de l'entourage de Boulanger l'avait froidement désigné comme le futur procureur général de Clarmonde, et Me Tourachon avait reçu une belle lettre de service anticipée. Il en fut très fier et la conserva religieusement jusqu'à la catastrophe boulangiste. Quelques mois plus tard, tout en causant avec le procureur général, notre homme sortit le billet compromettant et le mit sous le nez du magistrat. Peut-être s'attendait-il à voir bondir celui-ci. Le procureur regarda Me Tourachon, la lettre de service, la signature de Laguerre et partit d'un immense éclat de rire. Déconcerté tout d'abord, Me Tourachon prit le meilleur parti qui lui restait : il éclata de rire, lui aussi, mais il était un peu jaune, ce jour-là, et son binocle ne tenait pas très bien sur son nez...

***

Je n'ai point l'intention de passer ainsi en revue toutes les professions libérales de ma petite ville, je note seulement les traits principaux dont les mœurs les ont marquées. Ainsi je puis signaler la place relativement élevée qu'occupent encore dans la province française les officiers ministériels (à l'exclusion des huissiers, bien entendu). On peut dire qu'ils viennent immédiatement après les avocats dans l'estime sociale et bien avant les médecins et les ingénieurs. C'est un reste des vieilles traditions françaises, et, pourtant, il n'y a plus à Clarmonde de « notaire du répertoire ». Seulement ce sont des braves bourgeois solides et solidement établis, natifs de la contrée pour la plupart, qui inspirent nécessairement la confiance. Plusieurs études d'avoués sont de

grosses entreprises qui exigent des soins constants et donnent des soucis énormes : j'ai observé qu'elles étaient généralement entre les mains d'étrangers à la contrée. Les gens d'ici, je l'ai dit maintes fois, ont presque tous, dans la classe bourgeoise, une fortune personnelle qui leur assure l'aisance. Dès lors le métier n'est pour eux qu'un adjuvant et ne doit pas empiéter trop fort sur leur vie privée. D'où le manque d'audace de ces bourgeois timorés, d'où leur inaptitude totale aux grandes conceptions. D'où, enfin, l'étroitesse de leurs horizons. Un avoué, un notaire ne voyagent pas plus qu'un avocat et leur idéal n'est pas sensiblement différent : gagner un peu d'argent et se retirer rapidement.

Toutefois, depuis quelques années, beaucoup d'entre eux sont inquiets : la baisse du loyer de l'argent, la baisse énorme de la propriété rurale et l'augmentation du coût de la vie démolissent entièrement leur budget et ils appréhendent fort que leurs enfants ne puissent mener la même existence qu'eux-mêmes. Dès lors ils se séparent de moins en moins vite de la charge qu'ils ont achetée et ils ont une tendance à en faire profiter leur fils ou leur gendre. Cette habitude déjà très ancienne chez les officiers ministériels devient une sorte de loi dans la région de Clarmonde. La charge est un placement à 7 ou 8 p. 100 (souvent pas davantage) et c'est une profession toute trouvée. En somme, à ce point de vue, rien n'est changé dans les mœurs de la société depuis une centaine d'années.

Bien différente est, au contraire, la profession médicale. Je me souviens d'une époque où Clarmonde comptait un nombre de médecins relativement très restreint, gens assez peu occupés, au reste, se donnant, cependant, très peu de loisir, ne prenant jamais de vacances, toujours sur la brèche, tous enfants de la région, exerçant souvent de père en fils. Les mœurs nouvelles ont bouleversé tout cela. Il y a quinze ans, ma petite ville soupirait après un chirurgien : aujourd'hui, elle en a dix, tous étrangers, tous diplômés, tous anciens internes, tous disposés à tailler, couper, charcuter, rétrécir, allonger, redresser et

briser même au besoin, s'il le faut. Ce ne sont dans les rues de Clarmonde, lorsque je m'y promène, que plaques indicatrices des spécialistes en tous genres : maladies des yeux, du nez, de la gorge, de la poitrine, du ventre, des reins, du cœur et de la vessie ont leurs médecins particuliers. C'est une avalanche, c'est un déluge : il en est arrivé de tous les coins de la France et même d'Europe, car je lis des noms polonais ou russes dans cette kyrielle de morticoles. Vraiment les Clarmondois ont-ils donc si dégénéré qu'ils aient autant besoin de médicastres et de médicaments ! On me dit que, malgré leur nombre croissant, ces médecins gagnent leur vie pour la plupart. Évidemment, ici comme partout, les soucis de la santé sont passés au premier rang et chacun consacre aux infirmités de sa loque humaine une somme de temps et d'argent dix fois supérieure à celle que son père ou son grand-père se permettait pour le même motif. Le samedi, jour de marché, le cabinet de chaque praticien est encombré d'une foule sans cesse croissante de paysans venus pour toutes sortes de maux plus ou moins imaginaires et que les morticoles se repassent les uns aux autres avec le même cynisme, la même mauvaise foi et la même insouciance qu'à Paris.

Ces mœurs nouvelles implantées par des étrangers ont profondément modifié la situation du médecin dans la société clarmondoise. On le regarde maintenant avec méfiance et une sorte de crainte superstitieuse. Sans doute, on le considère un peu comme un haut fonctionnaire qui aurait de la fortune et une auto. On s'écarte de lui, on ne l'accueille plus comme jadis. Du reste lui-même, qui n'est pas d'ici, le sent parfaitement et ne cherche pas plus à pénétrer au cœur de cette société provinciale qu'un magistrat ou un percepteur. Aussi bien a-t-il un peu modelé son existence sur celle des fonctionnaires : il apporte à l'exercice de sa profession un je m'enfichisme vraiment supérieur, un dédain souverain des contingences, un désir de liberté surtout qui eût paru jadis intolérable. Chaque médecin s'absente régulièrement

un ou deux mois, laissant ses malades, sa clinique (car les cliniques se sont multipliées en proportion des morticoles), ne songeant qu'à s'enfuir vers la mer ou la montagne, puis regagne avec regret la cité de Clarmonde qu'il qualifie de « sale ville », de « trou infect » et d'où il aspire à s'évader pour jamais.

Voilà une évolution considérable dans la profession médicale. On compte les médecins d'ici qui sont demeurés sur le patron d'autrefois, mais on ne les accueille pas davantage. Une même défaveur s'étend sur le corps tout entier, et l'on ne sera pas surpris, connaissant ce que j'ai dit des professeurs, si j'ajoute que l'on englobe volontiers les ingénieurs dans la même mésestime. La vieille société provinciale ne savait pas ce que c'était que des ingénieurs, la nouvelle, se modelant malgré elle sur les coutumes de l'ancienne, a une tendance à les reléguer bien loin derrière la magistrature et l'armée. Du reste, on en voit ici fort peu, l'industrie étant pour ainsi dire nulle, mais je crois que la défaveur dans laquelle on les tient se peut fort bien expliquer par les mêmes motifs que ceux qui font mépriser les universitaires. Beaucoup d'ingénieurs sont d'origine assez obscure, d'éducation médiocre, de tenue imparfaite. Lorsque de gros revenus ne rachètent pas ces défauts, ils suffisent à vous mettre au ban de la société de province.

Comment, du reste, les ingénieurs eux-mêmes pourraient-ils s'acclimater dans l'atmosphère clarmondoise? On a horreur dans ma petite ville du risque dans les placements financiers, et, en dehors de la propriété immobilière ou du papier garanti par l'État, on ne sait pas s'il est de bonnes affaires et on ne veut pas le savoir. M. La Valette lui-même se garderait bien d'engager l'argent de ses clients dans les entreprises locales, il préfère le prêter aux grandes sociétés de crédit qui le drainent vers l'Allemagne. L'éloquence des ingénieurs ne saurait donc émouvoir nulle âme de possédant clarmondois, et, si brillantes soient les affaires, nul ne se trouverait à point pour constituer la plus modeste des sociétés.

Alors à quoi bon insister quand il est tant de contrées en France où les bons ingénieurs font défaut? Ici vous n'avez vraiment ni usine à fonder, ni industrie à créer, ni rang à occuper dans la société. Ou alors mettez-vous au service de l'État et épousez une jeune fille de la bonne bourgeoisie : on entr'ouvrira les portes et l'on vous placera au bout de la table, après le petit sous-lieutenant de hussards, très loin derrière les magistrats.

On voit, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, quelle injustice pèse sur ces rapports sociaux des Clarmondois et à quel point les idées dominantes de la vieille société française sont encore puissantes. L'on peut dire que les professions purement intellectuelles et scientifiques sont à peu près méprisées, incapables, en tout cas, de classer un homme d'emblée comme la magistrature, le barreau, l'armée ou certaines situations telles que les Eaux et Forêts et la Banque de France. On ne comprendrait rien à la province française si l'on ne se pénétrait de cette idée.

***

Et, maintenant, voici les Sauvages.

Les Sauvages, ce sont des personnages qui détonnent dans l'atmosphère de Clarmonde, qui sont situés en marge des castes et des coteries, ne s'apparentent à aucune classe de la société officielle et vivent dans une sorte d'indépendance totale, tels des sauvages. Nés de la vie moderne, ils représentent des professions nouvelles, pour la plupart, ou, du moins, très modifiées au goût du jour, qui n'ont pas encore été consacrées dans la hiérarchie générale. Elles oscillent entre le petit commerce et la grande industrie, avec des vues sur le monde de la finance. Les Sauvages sont des entrepreneurs de travaux publics ou privés, des agents de publicité, des directeurs de succursales de banques, des représentants de maisons d'autos, des fournisseurs pour l'armée ou encore des directeurs de cabinets d'affaires, des vendeurs de fonds de commerce, des photographes ou des marchands de vins en gros.

Leur nombre, jadis assez restreint, va se multipliant en raison même des besoins nouveaux qu'ils représentent. Somme toute, ce sont des gens qui sont devenus indispensables à ma petite ville et elle-même le reconnaît en les accueillant, mais avec assez de contrainte.

Le Sauvage m'a paru appartenir à l'une ou l'autre de deux catégories très distinctes : ou bien c'est un étranger ou bien c'est un Clarmondois. La première est de beaucoup la plus nombreuse. La plupart de ces professions inclassées exigent, en effet, une certaine initiative, un certain goût de la nouveauté, un certain sens du risque qui ne se trouvent pas au-dessous d'Orléans ni au-dessus de Toulouse. Ici le genre s'étiole tout de suite; du moins, il se modifie profondément, il arrive à ne plus être qu'*à l'instar*, comme nous le verrons tout à l'heure.

Au contraire, les gaillards qui sont venus exercer les métiers dans cette petite ville de province vieillotte croient pouvoir y demeurer à l'aise ainsi que poisson dans l'eau. Ces errants qui savent la vie de Paris et celle des grands centres arrivent dans l'intention non dissimulée de faire leur fortune sur le dos de ces provinciaux ridicules et de ces provinciales « fagotées » ; avant même que de s'être installés, ils n'ont que mépris pour les mœurs ou coutumes locales : « Les gens d'ici... Les gens de ce pays... Les naturels qui nous entourent... » sont les expressions ordinaires avec lesquelles ils traitent leurs futurs clients. Ils n'ont qu'ironie et sarcasme à la bouche quand ils entament le chapitre local. N'ayant ni goût ni sens de la mesure, ils ne peuvent apercevoir, même de très loin, le charme de cette petite chose d'autrefois, et ils n'en remarquent que les médiocrités ou les incommodités.

Ils sont, en général, bruyants et mal élevés, ils s'installent dans un des rares grands appartements de la ville et bouleversent le quartier par leurs exigences. Il leur faut le confort moderne, tout de suite, le téléphone et mille autres choses. Ils achètent sans compter chez le tapissier, le bijoutier et les marchands de primeurs : ils ne payent pas toujours, mais ils donnent l'impression de

jeter l'argent par les fenêtres. Ils sont sans cesse sur la route de Paris et sillonnent le département de leur auto. Ils amènent avec eux une femme, généralement jolie et toujours élégante, qu'ils présentent comme leur épouse et qui, la plupart du temps, n'est que leur maîtresse.

En un mot, à un degré moindre, ces Sauvages réalisent à Clarmonde le type de l'étranger qui vibrionne à Paris. Même besoin de se dépenser, même incompréhension du milieu, même mystère sur leurs origines, même tapage et même amoralité. Seulement, en province, de telles choses n'ont pas le même effet qu'à Paris. Neuf fois sur dix, le Sauvage ne réussit pas et disparaît. Cependant, il y a des exceptions, j'en ai vu, et le point auquel ceux qui ont réussi y sont arrivés me fait juger de l'importance de telles professions pour l'avenir de ma petite ville. Ces Sauvages d'aujourd'hui, ces inclassés seront les maîtres de l'argent, demain, et, partant, du pouvoir avec les honneurs. Ces esprits assez médiocres, mais avisés, anciens fruits secs des lycées pour la plupart, qui, ne sachant que faire dans l'existence, se sont mis à exercer une profession vague, mais nouvelle, mais à la mode, mais grosse d'avenir, ce seront les triomphateurs de demain, ceux qui finiront par dominer leur cité d'élection. Ce représentant de maisons d'autos, c'est celui qui va réaliser une prompte fortune et une influence considérable s'il est assez habile pour intéresser à la mécanique agricole un département comme la Basse-Indre qui ne vit que de la terre. Cet agent d'assurances qui se lance dans la publicité, c'est un homme qui va réussir s'il est assez intelligent pour créer le cabinet d'affaires qui manque à Clarmonde. Ce petit banquier que M. La Valette contemple d'un air dédaigneux, ce sera son concurrent, demain, s'il sait cultiver l'énorme clientèle que peuvent lui constituer les paysans et qui n'est pas encore « exploitée » d'une façon moderne. Cet entrepreneur qui fait construire tout un quartier de petites habitations dans le faubourg Saint-Symphorien, qui vit, en ce moment, de crédit et est à la veille de faire faillite, si l'on en croit les racontars,

pourrait bien demain tenir la fortune s'il décide les aciéries Rigomond, de Vierzon, à venir établir une filiale à Clarmonde.

Tous ces gens que la noblesse ignore, que les vagabonds dédaignent, que la bourgeoisie méprise en les jalousant tiendront demain le haut du pavé, et, si une crise sociale éclate, guerre ou révolution, deviendront le milieu tout trouvé où se recruteront les entrepreneurs d'armée, les fournisseurs de vivres, les fabricants d'obus et de produits chimiques, les organisateurs à la manque de n'importe quoi, pour n'importe qui, dans n'importe quel chambardement général. Et, plus tard, ce seront eux qui, devenus les nouveaux riches, achèteront les vieux hôtels, acquerront les mobiliers et affermeront les chasses.

Voilà l'avenir du genre. Il est magnifique, mais combien de personnes s'en doutent autour de nous? Un homme avisé comme M. La Valette doit l'apercevoir, mais les espèces genre Pellegrin-Simonnet l'ignorent totalement :

— Ce sont des sauteurs, tous ces gens-là, m'a-t-il dit l'autre jour en me parlant d'un certain Robin dont le nom s'étale ici partout et qui a installé une maison d'affichage-agence de location.

Cependant, comme le père de mon ami a une demi-douzaine d'immeubles à Clarmonde qui sont à louer, je n'ai pas été surpris d'apprendre que, lundi dernier, il était allé rendre visite à Robin lequel l'a assuré de son dévouement et lui a affirmé qu'avant un trimestre, il lui aurait trouvé des locataires. De l'agence de location au cabinet d'affaires, aux prêts hypothécaires et autres combinaisons, la distance n'est pas éloignée. Voilà-t-il pas encore un bon client pour Robin ! On le voit, c'est par l'utilité, par le besoin immédiat qu'il satisfait que le Sauvage s'impose dans une petite ville. La nécessité de sa profession fait oublier la nouveauté de celle-ci, de même que la bonhomie du personnage dissimule son anonymat.

La situation est toute différente lorsque c'est un Clarmondois lui-même qui entreprend de se lancer dans de pareilles affaires. La hardiesse n'étant pas sa qualité prin-

cipale et son âpreté au gain très relative, il rabaisse, il rétrécit presque tout ce qu'il touche. D'autre part, la méfiance que l'on porte naturellement à tout étranger, si elle ne l'atteint pas lui-même, frappe son entreprise. Un homme honorablement connu qui s'exerce à un métier inédit, voilà quelque chose de bien louche ! On s'écarte avec une sorte de terreur sacrée...

Vaincre à la fois les préjugés de ses compatriotes et les élans de sa propre nature, c'est beaucoup pour un homme du Centre. La plupart n'y résistent point et abandonnent la partie à peine commencée. Ceux qui ont la patience de la continuer le font en douceur, sans extravagance aucune. Ce n'est jamais pour eux qu'un petit filon qu'on exploite en attendant mieux, c'est-à-dire en attendant de ne rien faire. On s'entoure, pour la galerie, des attributs de la profession, on fait installer le téléphone chez soi, on consacre une pièce de sa maison à ses affaires commerciales, on donne quelques rendez-vous, on envoie quelques dépêches, mais sans une confiance illimitée. A peine a-t-on épousé une femme qui vous apporte une petite dot, hérité d'une maison minuscule, on abandonne le filon, le métier nouveau, inédit, non classé, pour prendre un fonds de commerce sûr qui ne rapportera rien, mais vous fournira tant bien que mal les quatre ou cinq mille francs nécessaires pour végéter. Plus de téléphone, plus de dépêches, plus de rendez-vous, rien que la douce quiétude du fonctionnaire qui fait ouvrir tous les matins sa boutique par son commis, reçoit l'après-midi derrière le comptoir et prend le frais, le soir, sur le pas de la porte. Voilà une vie végétative digne de Clarmonde, qui n'a rien d'imprévu, rien de choquant, rien de déroutant, rien de *sauvage* !

Ne vous hâtez pas de sourire de cette philosophie médiocre, de ces goûts mesquins, de cette nonchalance et de cette mollesse : on pourrait vous répondre que ces gens sont très heureux. Et si vous réfléchissez un peu, vous ne tarderez pas vous-même à apercevoir que, dans ce mépris de l'argent, il y a une certaine rareté, un certain

courage, et, pour tout dire, une certaine noblesse qui ne sont pas indignes de la signature française.

***

Enfin, l'on ne voudrait tout de même pas que je puisse clore le chapitre des professions libérales de ma petite ville sans parler des journalistes. La presse de Clarmonde ! Qui oserait la négliger?... A la vérité, c'est moins dans la catégorie des professions libérales que dans celle des fonctionnaires qu'il faudrait ranger ceux qui en font partie, car je pense que nuls citoyens ne sont moins libres dans l'exercice de leur métier que les directeurs respectifs de l'*Indépendant de Clarmonde*, du *Messager clarmondois* et du *Réveil du Peuple*. Le premier étant le journal de la Préfecture, le second celui de l'aristocratie et le troisième celui de la sociale, je ne connais pas de fonctionnaire, si assujetti soit-il, qui supporterait une discipline semblable à celle qui pèse sur les épaules de mes infortunés confrères. Le maître est féroce quand c'est lui qui paie de ses propres deniers, et il ne fait pas bon, en province, blaguer avec les actionnaires. D'aucuns l'apprirent à leurs dépens, et l'on se souvient encore ici de la tragique infortune d'un malheureux avocat qui, payé par l'aristocratie pour rédiger le *Messager*, eut la funeste idée (le malheureux aimait la littérature !) de reproduire dans un numéro une lettre inédite de Voltaire qu'il avait retrouvée, lettre fort innocente au président de Brosses, mais qui lui valut sa destitution instantanée :

— Il y a des noms que l'on ne prononce pas devant les honnêtes gens, fut la seule explication qu'on lui donna.

Son successeur actuel est M. de la Bergerie et jamais le *Messager clarmondois* n'eut directeur plus représentatif de cette importante feuille locale. Il faut vous dire que ce quotidien, qui paraît tous les jours, sauf le lundi, a été fondé en 1764. C'est une date et c'est une gloire. Cet ancêtre est, du reste, comme les vieillards : il se rapetisse en prenant de l'âge, son format diminue à peu près tous

les dix ans, au fur et à mesure que se resserrent les mailles de la bourse de ses actionnaires. Mais enfin, grand ou petit, le *Messager clarmondois* est toujours le *Messager*, cela va sans dire, et cela suffit pour les gens bien pensants. Ses colonnes sont une succursale de l'Almanach de Gotha, ses articles une suite des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ses filets des échos de l'esprit de feu Martinville. Ai-je besoin de dire que les colonnes sont découpées dans la *Gazette de France*, les articles extraits de l'*Action Française* et les mondanités empruntées au *Gaulois* ? Mais enfin cela, c'est la cuisine du journal, et personne n'a rien à y voir.

Personne ne songe à y voir quelque chose, du reste : ce qu'on demande à son directeur, c'est : 1° de bien taper sur la République et 2° de connaître assez le blason pour ne pas se fourvoyer au moment des mariages ou des décès des membres de la société clarmondoise. J'ose dire qu'à ces deux points de vue M. de la Bergerie s'accommode admirablement de sa tâche. En tout cas, le pauvre homme y met la même ardeur, le même zèle et le même dévouement qu'il consacrait naguère à l'Empire quand il occupait les importantes fonctions de sous-préfet de Parthenay. Car M. de la Bergerie a été bonapartiste ! Que voulez-vous? Il faut vivre, et Mme de la Bergerie lui donna six enfants. Alors, n'est-ce pas? l'Empereur, la lutte contre les jacobins, les opérations de police, M. de la Bergerie crut que c'était arrivé et l'ordre restauré à jamais. Or, comme cet homme timide et myope aime l'ordre par-dessus tout, il désira ardemment le servir. Des amis dévoués le tirèrent de ce bourbier honteux de l'Empire : successivement on vit M. de la Bergerie rédacteur de l'*Univers*, secrétaire du Jockey-Club, candidat légitimiste de plus en plus zélé et de plus en plus battu, courtier d'assurances, dépositaire de la liqueur des Pères Chartreux, rédacteur d'une feuille religieuse de Lyon, gérant de propriétés en Algérie, intendant du baron Jampy, pour finir comme directeur du *Messager clarmondois*, placé là par son patron qui en est l'un des principaux actionnaires.

A défaut d'un talent de polémiste et de belles qualités professionnelles, M. de la Bergerie apporte une soumission absolue, et voilà ce que ces messieurs prisent surtout en lui. Ce pauvre homme qui nourrit sa nichée et la nichée de ses enfants avec les 250 francs par mois qu'on lui octroie est d'une docilité et d'un empressement qu'on apprécie chez ces bons domestiques que sont les journalistes pour les gens bien nés. Avec ses favoris tout blancs, son éternelle cravate blanche, ses salamalecs et son menton soigneusement rasé, il rappelle tout à fait Léon, le maître d'hôtel bien connu à Clarmonde qu'on loue pour les soirées bourgeoises. Il place discrètement un petit compliment dans le compte-rendu d'un bal comme Léon vous passe une fourchette, sans avoir l'air de rien, et l'on sait d'avance que chacun sera bien à sa place dans les colonnes du *Messager*, les nobles en haut, les religieux au milieu et les bourgeois en bas, comme on sait que Léon sait disposer les convives d'un dîner suivant les préséances. Ce sont là des certitudes qui font plaisir dans un siècle aussi hurluberlu que le nôtre, et l'on est content enfin d'avoir tout cela pour pas cher, car M. de la Bergerie ne coûte presque rien, — toujours comme Léon.

Ne dites pas maintenant que cela est bien triste au point de vue de la dignité professionnelle : d'abord, on vous répondra, à Clarmonde, que le métier de journaliste n'est pas une profession, mais le pis-aller de tous les ratés, de toutes les canailles et de tous les incapables ; ensuite on vous démontrera que M. de la Bergerie n'est pas plus mal partagé que M. Joseph Mignon, le rédacteur en chef de l'*Indépendant de Clarmonde*, le journal de la Préfecture. M. Joseph Mignon a un maître, lui aussi, et c'est le préfet, et c'est parfois un maître terrible auquel il faut se plier. Mais tous ces journalistes clarmondois sont beaucoup plus, je l'ai dit, fonctionnaires qu'indépendants et ils rivent avec bonne grâce leur propre chaîne.

Que si vous me demandiez maintenant des détails sur M. Joseph Mignon, je ne pourrais vous en donner aucun pour la bonne raison que ce publiciste est quasi sans per-

sonnalité. C'est un candidat à une recette buraliste qui avait été un candidat aux palmes académiques et un candidat à la rosette violette. J'ai dans l'idée que M. Joseph Mignon sera toujours un candidat à quelque chose : c'est sa fonction, et, en quelque sorte, sa raison d'être. Croyez bien, du reste, que, sous le rapport de la servilité, il ne le cède en rien à M. de la Bergerie. Seulement il a moins l'habitude, évidemment, et il a moins l'allure ; c'est un Léon pour repas de corps.

Reste le dernier des trois grands publicistes de Clarmonde, Désiré Fouilloux, directeur du *Réveil du Peuple*. Fils d'un cheminot de la gare, ancien instituteur révoqué à la suite d'un article injurieux écrit contre le préfet, vous le voyez d'ici. Il a acclimaté à Clarmonde l'article diffamatoire contre les personnes, inconnu jusque-là dans la paisible province. Il a commencé dans son journal une série sur les fonctionnaires qu'on a commencé par trouver hilarante au Cercle Artistique, mais qu'on a jugée ensuite beaucoup moins drôle lorsque Désiré Fouilloux a déclaré qu'après « avoir secoué leurs puces aux suçons de la République, il allait s'en prendre à la haute pègre aristocratique qui encombre les rues de son autoritarisme et de son persiflage ». Dès lors chacun a ouvert en tremblant l'immonde feuille, et Désiré Fouilloux est passé immédiatement au rang d'anarchiste notoire.

Avec une admirable discipline, l'accord s'est fait instantanément entre tous les partis pour rejeter ce chien galeux. Mais le directeur du *Réveil du Peuple* n'en a cure : il écrit pour les 800 voix socialistes de Clarmonde et il se moque du reste. Il affecte des airs de bon garçonnisme et d'insulteur pince-en-riant qui assurent sa popularité dans les faubourgs et jusque chez les petites gens des campagnes, mais qui le rendent d'autant plus redoutable à la bourgeoisie. Le préfet est lui-même atteint d'un tremblement convulsif, lorsqu'on prononce devant lui le nom de Désiré Fouilloux, ce qui prouve que la naïveté est bien de tous les temps et de tous les lieux. J'imagine que si, avec une recette buraliste, on se débarrasserait de Joseph

Mignon, avec une place de concierge bien rétribuée, on obligerait à rentrer dans l'ordre social Désiré Fouilloux. Et quel cerbère ferait tout de suite cet anarchiste notoire !...

XIII

LA SOCIÉTÉ MILITAIRE

Un jour que nous passions, le fils de mon hôte et moi, boulevard Victor-Hugo, vers la banlieue de Clarmonde, René me dit à brûle-pourpoint en me désignant deux dames qui nous précédaient, une raquette à la main :

— Tiens, ces deux dames qui se rendent au tennis, ce sont deux femmes d'officiers : je les reconnais à leur démarche.

— En vérité, lui dis-je en riant, tu as des intuitions extraordinaires...

— Moi, fit-il, pas du tout. Je reconnaîtrais une femme d'officier entre vingt femmes de fonctionnaires. La société militaire est si tranchée ici comme dans toutes les villes de province, elle fait bande à part si complètement que ses membres ont fini par acquérir des traits bien particuliers. La femme d'un magistrat, celle du receveur général ou du préfet sont quelconques et n'ont souvent entre elles aucun point de ressemblance ; les femmes des officiers, au contraire, depuis celle du petit lieutenant jusqu'à celle du général de division, forment une sorte de franc-maçonnerie féminine qui a ses vêtements, ses rites, ses mœurs et jusqu'à son esprit très particuliers. J'irai même plus loin, dit-il en souriant, je finis par croire qu'elles ont entre elles une ressemblance physique.

Et comme je l'accusais de paradoxe :

— Tant que tu voudras, reprit-il, il n'empêche que la majorité (note que je dis la majorité) des femmes d'officiers qui sont ici présente le même type. Généralement grandes et osseuses, elles ont de la souplesse, mais peu de distinction, une démarche très masculine, presque pas de

féminité dans les gestes ou l'esprit, une certaine indépendance d'allures, peu de goût pour les choses de l'art, une inclination évidente vers les vêtements et les modes qui rappellent ceux de l'homme. Sans doute vas-tu me répondre que tu en connais qui sont petites, boulottes et très entichées des objets du passé. Je te répète que mes observations ne concernent que la généralité.

« La vérité, c'est que la société militaire est la dernière qui, en province, se soit conservée à peu près intacte au milieu des fonctionnaires de tous ordres et de toute provenance. C'est celle où l'on se marie le plus entre soi, où, de père en fils, l'on exerce le plus volontiers la même profession, où l'on a l'esprit semblable, moulé par la même discipline, du nord à l'est et du sud à l'ouest de la France. Dans ces conditions, les traits se fixent, les caractères s'accusent, les qualités et les défauts se soulignent.

— Ne proviendraient-ils pas, demandai-je à René, de l'originalité même du métier exercé par les pères, les frères ou les maris?

— Parfaitement. Vie de grand air et d'exercice physique qui se traduit tout de suite chez les femmes par le goût des sports. S'il y a ici deux tennis, si l'on fait du patinage et de la raquette, du golf et jusqu'à de la gymnastique suédoise au collège de jeunes filles, c'est à la société militaire qu'on le doit. Tu ne vois pas mon père lançant le disque, Mme Leroy-Savigny une raquette à la main ou le procureur général au golf !... Il fallait des femmes un peu garçonnières pour se mettre à pareil divertissement, des femmes habituées aux fatigues de la vie physique, accoutumées à en entendre parler, poussées à s'y livrer par leurs compagnons habituels. Sans doute, cette révolution sportive n'a pas été bien effrayante dans la société clarmondoise, mais ce sont les femmes d'officiers qui l'ont fomentée.

« Note maintenant, reprit-il, que la profession militaire dispose non seulement à vivre au grand air, mais à délaisser souvent la maison, et tu comprendras pourquoi les intérieurs, dans les ménages d'officiers, sont si dénués

de vrai confort, si exempts du moindre souci d'art. La maison est peut-être très vaste, les pièces nombreuses, la domesticité importante, le salon est du goût le plus toquard qu'on puisse imaginer, les meubles hideux, l'arrangement ridicule. On sent que tout cela est d'une médiocre importance aux yeux de la maîtresse du logis Du reste, le nombre des officiers fortunés devient de plus en plus rare, et je te fais grâce du *home* des petits lieutenants mariés à trente mille francs de dot ou des capitaines dans la gêne à la tête de trois enfants.

« Un usage devrait, cependant, retenir la femme à la maison, c'est celui des visites officielles, et celui-là est tout à fait réglementaire pour les ménages militaires. De même que le mess est plus ou moins obligatoire, la réception est toujours de style. Mais toujours, de même qu'au mess les officiers seuls sont reçus, les femmes d'officiers seules ou à peu près se reçoivent entre elles. Aussi peu de corps sociaux se connaissent-ils plus que celui-ci à tous les points de vue.

« Un nouveau ménage d'officier arrivant à Clarmonde est intime déjà avec au moins deux ou trois autres ménages qu'il a rencontrés au cours de ses pérégrinations. Très peu sont dépaysés, souffrent du mal du pays. Ce qu'on appelle souvent si mal à propos « la grande famille militaire » reparaît ici dans sa force : tous ces gens sont vraiment unis entre eux en une sorte de franc-maçonnerie répartie à travers la France. Les conversations roulent presque toujours, du reste, sur cette légion mouvante des absents qu'on finit par connaître les uns à la suite des autres :

« Vous savez, le capitaine de Grécourt, que nous avons connu à Épinal, s'est enfin marié. — Ah ! et à qui donc ? — Je vous le donne en mille : à la fille du colonel Bouan. — Pas possible, la cadette alors. — Parfaitement, l'aînée a épousé ce beau lieutenant de spahis qui était venu en permission... — Ah ! Parfaitement. Mon mari l'a retrouvé en garnison à Blidah. — Au fait, à Blidah, vous avez dû connaître le major Loreil et son estimable moitié. Quels originaux, hein ! etc... » D'un bout de la journée à

l'autre, ce sont des potins qui circulent ainsi à travers toute la société militaire française et qui, par l'intermédiaire de la correspondance, de la gazette mondaine, des billets de part et surtout des papotages, répartissent à travers le territoire l'annonce des plus fraîches nouvelles. Aussi sûrement que par le télégraphe, l'événement d'une naissance à Calais se répand à Bayonne, et l'obtention d'un grade s'apprend de Brest à Toulon.

« Tu penses, dans ces conditions, ce qu'est, en une garnison comme Clarmonde, l'arrivée du jeune sous-lieutenant pas trop mal fait de sa personne, sorti de l'École dans un rang convenable et qui peut aspirer en toute tranquillité au quatrième galon à la fin de sa carrière? Apollon lui-même descendu de l'Olympe sur son char de feu ne causerait pas une sensation plus profonde au cœur des filles d'officiers. A peine signalé, il est invité, racolé, chambré, agrippé, accaparé comme un objet de luxe sans prix. Les marieuses dont la société militaire est pleine se le disputent à grands cris. On lui présente vingt personnes dans la même journée, on lui vante vingt visages, on fait luire devant ses yeux brillants vingt cœurs de vierges qui ne songent qu'à s'ouvrir. Les maris le relancent au cercle, les femmes au tennis, les jeunes filles au bal. Car l'on danse chez les militaires. Encore un trait bien particulier qui est aussi un trait d'union, car, c'est connu, rien ne dispose mieux aux présentations matrimoniales que le boston.

« Ainsi, passant de main en main, notre homme se laisse séduire un beau jour, et, comme les autres, enchaîner. Peu résistent. La société militaire est une de celles où l'on se marie le plus volontiers.

— Cependant, fis-je, c'est une de celles où les dots sont le moins volumineuses et où, tu l'as dit toi-même, le *home* paraît moins nécessaire pour qui vit davantage à l'extérieur.

— Sans doute, reprit René, tout conspire peut-être à éloigner l'officier du mariage et tout l'y ramène en dernière analyse. Au fond, n'est-ce pas l'éternel proverbe :

l'occasion fait le larron ? Peu de salons, peu de réunions offrent autant d'occasions matrimoniales que ceux-ci. Enfin je crois l'officier plus frugal par nature, moins enclin à rechercher la grosse dot pour elle-même et à y sacrifier tous ses goûts que les autres fonctionnaires.

« Du reste, il est une chose à laquelle il faut toujours songer lorsqu'on parle de la société militaire, c'est qu'aucune n'est soumise plus étroitement au *métier*. Le *métier*, dans le ménage d'officier, est en tout et partout. Il régente les habitudes de la maison, les heures de lever et de coucher, celles des repas, celles des promenades et celles des loisirs. Le *métier* est présent à chaque détour de la conversation, il s'impose à l'esprit de la femme comme à celui de l'homme, comme à celui des enfants. Rentrés chez eux, la plupart des gens se taisent sur leurs occupations professionnelles : les officiers en parlent sans cesse et finissent par en imposer les soucis à leurs compagnes. Celles-ci y sont préparées, aussi bien, étant elles-mêmes, huit fois sur dix, filles de militaires.

« Ainsi plane perpétuellement sur le ménage la hantise des devoirs professionnels, ainsi la vie de l'un et de l'autre des deux époux se doit modeler étroitement sur les formes de ce métier. Sans doute les plus fortunés peuvent échapper encore ici aux désagréments de la carrière, mais la plupart s'y résignent sans fracas. C'est te dire toute sa puissance, c'est te faire prévoir aussi l'égalité stricte qu'il assure, entre les diverses catégories d'officiers. Les démarcations établies par la fortune ou la position mondaine tombent ici très vite. On peut même affirmer en fait qu'elles n'existent plus... »

XIV

LES PETITS FONCTIONNAIRES

Il n'y a pas que les vagabonds de l'espèce supérieure. Ma petite ville comporte encore des personnages beaucoup moins notoires, d'une essence sociale infiniment moins

subtile, qui forment le gros bataillon des petits fonctionnaires.

C'est un prolétariat magnifiquement organisé, situé au carrefour de la petite bourgeoisie, du peuple et des grands fonctionnaires et qui, de par cette position stratégique, en commande toutes les avenues.

Issu directement du peuple, il connaît tous les sentiers de cette vaste contrée, il sait l'aspect des pays divers qui la composent, il en a acquis la rudesse, l'âpreté et la force. Voisin de la petite bourgeoisie, il a été influencé par le bel égoïsme de celle-ci, plus dur que celui du paysan; il a contracté, à la fréquenter, des sentiments d'avarice, et le goût de l'argent. Enfin l'univers des fonctionnaires dont il fait partie, le soutient de sa puissance.

Le prolétariat des vagabonds se trouve ainsi, de par son origine et son essence, la classe la plus susceptible de profiter immédiatement du régime, la plus capable d'en tirer le maximum de rendement. De fait, instituteurs et institutrices, agents des postes, conducteurs des ponts et chaussées, employés de mairie et des indirectes, agents des douanes et de l'octroi et tant d'autres que j'oublie marchent au succès en colonnes serrées, en régiments compacts et terrassent par leur puissance les parlementaires.

Ces petits bourgeois ont ainsi, depuis vingt ans, tiré le meilleur suc de la République et ce sont probablement les seuls d'entre les fonctionnaires qui, s'ils étaient sincères, se pourraient déclarer satisfaits. N'ayant jamais connu la douceur des existences oisives, le travail peu fatigant qu'on leur demande ne saurait les effrayer ; pour modique qu'elle soit, la retraite, cet appât fallacieux qui n'impressionne plus les vagabonds issus de la grande bourgeoisie, demeure pour ces fils d'ouvriers et de paysans le meilleur des apanages ; montés de très bas, ils n'ont pas le ressentiment de se sentir humiliés en face des autres classes de la société ; enfin, habitués dès l'enfance aux salaires instables et aux difficultés du chômage, c'est une joie sans pareille pour eux de posséder un traitement fixe.

Que d'avantages précieux aux yeux de ces humbles ! Que de raisons de glorifier le régime qui leur procure tout cela avec, par-dessus le marché, une multitude de rubans multicolores pour les boutonnières !

Autant les vagabonds sont rageurs, révoltés ou désespérés, autant ces bas trimardeurs sont joyeux, satisfaits et confiants. Sans doute, leurs « Amicales » protestent souvent, tempêtent contre les pouvoirs publics, gémissent sur le sort de leurs commettants. Mais ce sont là artifices de guerre destinés à émouvoir ou à forcer les puissances publiques. Dans le fond, les petits fonctionnaires se rendent bien compte qu'ils sont parfaitement tranquilles sous le régime le plus débonnaire pour eux et que leur prospérité ira sans cesse en s'accroissant, parce qu'ils sont l'émanation la plus directe de la démocratie, parce qu'ils en sont aussi le reflet le plus véridique.

Dans une ville comme Clarmonde où il n'y a pas de société proprement dite, les vagabonds de l'espèce supérieure ne peuvent marquer leur supériorité sur ces humbles d'aucune façon. Le préfet ne reçoit-il pas à son bal indistinctement tous les fonctionnaires? La modicité du prix des places au cinéma ne permet-elle pas à tous d'en profiter? La multiplicité des petites maisons avec jardin ne donne-t-elle pas au plus humble vagabond la possibilité d'un *home* agréable?

Enfin les cafés ne sont-ils pas envahis par eux? Un cercle à eux n'a-t-il pas été fondé par leurs membres? Une coopérative ne les nourrit-elle pas à bon compte? Les Grandes Galeries n'ont-elles pas l'air d'avoir été créées à leur usage personnel? Tout ce qui se fait, tout ce qui s'invente, tout ce qui se précise dans la démocratie n'accuse-t-il pas ce caractère de vulgarisation qui leur permet de jouir tout de suite de l'avantage offert et d'en jouir pleinement, sans remords?

Un instituteur ou un agent des postes qui aiment la lecture peuvent se constituer à bas prix une excellente bibliothèque, et, comme leur goût n'est pas affiné, ils ne

pousseront jamais en feuilletant leurs « quatre-vingt-quinze centimes » les soupirs de regret de M. Thibaudeau de la Thibeaudière qui voudrait lire le même texte dans une « première » à grandes marges. Voilà la qualité précieuse que possède cette humble classe et qui fait qu'elle s'est apparentée tout de suite à la démocratie, qu'elle en a été et qu'elle en est encore l'essence la plus parfaite.

Mme Leroy-Savigny enrage de n'être pas reçue même dans la petite noblesse, la petite noblesse enrage de passer inaperçue auprès du baron Jampy, Bassollent enrage d'être obligé de serrer la main des magistrats, les magistrats enragent d'habiter un trou de province infect, les vagabonds enragent de n'être pas admis dans les sociétés locales. Seul, à Clarmonde, le prolétariat des fonctionnaires n'est enragé contre personne, si ce n'est contre l'État qui lui refuse une classe à 4 200 ou l'avancement tous les deux ans. Mais, pour le reste de l'humanité, il se sent empli d'un amour profond. Il vit comme n'avaient jamais rêvé vivre ses parents et ses grands-parents, il n'a nul souci d'avenir, il profite immédiatement de toute amélioration, il n'a d'autres besoins que ceux qu'il veut bien se créer lui-même, il a le moins d'enfants possible, il sait, du reste, quelle direction donner aussitôt à leur éducation. N'ayant jamais connu les grands rêves, il ignore les désillusions; n'ayant jamais rien aperçu au delà de la pitance journalière, il a devant les yeux un horizon bien net, sans fioritures, sans ombres, sans flou. Il croit dur comme fer à tous les grands principes de la démocratie, il enseigne à la fois l'hygiène et l'amour de la paix, le respect et le mépris des parlementaires, l'amour et la haine de la famille, le labeur et la fainéantise, la dissipation et l'avarice, et, par-dessus tout, la beauté du régime qui permet toutes ces choses et fait d'un pauvre petit vagabond de rien du tout un personnage presque important et fort heureux.

Voulez-vous maintenant quelques échantillons du genre? En voici.

Arnoux est un ancien sous-officier que j'ai connu jadis au cours d'une période militaire. Je le retrouve engraissé, les joues vermillon, la moustache en bataille, la voix claironnante et la poignée de main rude. Quinze ans de service, ancien maréchal des logis-chef, neuf cents francs de pension, deux mille de traitement comme employé à la mairie. Marié à sa sortie du régiment avec une brave fille qui lui a donné deux enfants, il vit tranquillement et béatement dans une petite maison des faubourgs, là-bas, au diable, à la lisière des champs. Il veut m'entraîner dans sa demeure pour me la faire visiter et m'offrir ce « coup de l'étrier » qu'on se doit entre anciens dragons. Décemment, je ne puis refuser et je l'accompagne.

Durant le trajet, il me parle de son bureau, de ses collègues, de l'esprit administratif infecté de politique qui règne à la mairie, et sa simplicité un peu bête d'ancien sous-off se révolte contre toutes ces manigances.

— Plus d'autorité, plus de discipline ! Partout le désordre et l'anarchie. Quelle boîte ! Le maire, *de mèche* avec les partis les plus avancés, les adjoints terrorisés par Fouilloux. Les secours distribués d'une façon scandaleuse. Le budget municipal au pillage. Pas d'ordre. Ça ne fait rien : on passe tout de même à la caisse à la fin du mois, et l'on saura se faire augmenter.

— Mais l'argent?

— On en trouvera, je vous dis.

Et il me raconte l'éternelle histoire : les petits fonctionnaires de son administration ligués avec le parti politique le plus puissant pour obtenir les prébendes, les avancements, les augmentations, et les obtenant à chaque coup par le jeu mécanique de chaque élection. C'est le chantage officiel dans toute sa beauté, produisant un rendement net, appréciable à la fin de chaque année.

— En attendant d'avoir les *quatre mille* auxquels nous aspirons et que nous palperons un jour, fait-il en clignant de l'œil, on se la coule douce.

Il me fait entrer dans le jardin minuscule qui précède la petite maison, jardin semblable à tous ceux d'ici. Chaque

habitant de Clarmonde veut avoir sa maison, ses légumes, ses fleurs : on abhorre les appartements du centre, les étages aux pièces resserrées et malsaines, on préfère s'éloigner et vivre à proximité des champs. La maison des Arnoux est située à l'extrémité d'une immense rue que parcourt un tramway bruyant, mais elle est neuve, coquette et propre avec ses deux fenêtres garnies de rideaux bien blancs, sa grille de fer, ses deux parterres où les rosiers alternent avec les salades et les fraisiers avec les géraniums, son petit perron et son hangar minuscule pour le bois et les outils de jardinage.

L'antichambre est claire, les pièces bien cirées, la cuisine éclatante et la salle à manger du plus pur style faubourg Saint-Antoine presque confortable. C'est là que nous nous asseyons pour humer la « goutte » traditionnelle. Mme Arnoux vient à nous vêtue d'un jupon court et d'une camisole blanche. Elle s'excuse d'être encore habillée en ménagère, mais elle finit les chambres et elle est toute à sa cuisine.

— Va veiller au pot, fait Arnoux dans un gros rire, tandis qu'il choque son verre contre le mien. Monsieur t'excusera.

Et, quand elle est partie :

— C'est une brave femme que j'ai là, fait-il en clignant de l'œil. C'est honnête, c'est propre, ça élève bien les mioches, ça ne dépense pas un sou inutilement. C'est une perle, quoi !... Alors, je vous disais que le lieutenant Pringuet, vous savez, celui qui montait une si belle jument...

Toutes ses pensées se reportent sans cesse à son régiment. La vie civile ne lui apparaît jamais que comme un hors-d'œuvre, une espèce d'en-marge imposée par la vie, mais sans intérêt et sans plaisir. Son esprit s'est si bien adapté aux mœurs de la vie militaire, il a contracté si fortement l'empreinte de cette existence particulière qu'il ne peut vraiment plus s'en détacher. Il voit tout du point de vue de l'escadron, de la discipline et du conseil de guerre. Là est l'assise de ses opinions, son grand retranchement.

Et ils sont tous ainsi parmi ceux qui l'entourent, qui se retrouvent au coin d'une administration, d'un bureau, et n'en finissent plus d'évoquer le passé.

Arnoux est heureux ; il me le confie entre deux verres de vin et deux biscuits à la cuiller. Son idéal est satisfait : trois cents francs de loyer, le cinéma tous les samedis, un bureau qui l'occupe, qui l'amuse plus qu'il ne le fatigue, la perspective d'une bonne retraite quand la soixantaine aura sonné, et, en attendant, un mois de vacances tous les ans au bord de la mer.

Tout ne lui sourit-il pas? Il a loué aux environs de Clarmonde un jardin potager qu'il cultive tous les matins avant de se rendre à son bureau. Levé à l'aurore, l'ancien sous-off dépense là l'activité physique qui lui serait à charge, sans compter qu'il récolte des fruits, de la salade, des melons, des fraises, des radis.

— C'est la ménagère qui est heureuse ! fait-il dans un gros rire. Ah ! on ne s'embête pas ici.

Et, vidant son verre d'un trait :

— Encore un que les Prussiens n'auront pas !...



Arnoux est heureux comme employé de mairie. Mlle Simon, petite institutrice, ne l'est pas moins.

L'histoire de Mlle Simon est simple : fille de fermier, destinée à devenir une jeune paysanne comme tant d'autres, le maître d'école de son village décida de sa vocation. Trouvant de l'intelligence à la petite, quelque mémoire, il la poussa au travail, endoctrina les parents, la recommanda au maire de la commune, tant et si bien qu'il finit par en faire une institutrice — comme tant d'autres.

Mais Mlle Simon ne se plaint pas d'avoir échangé la destinée de la paysanne contre sa profession infiniment plus douce. Pourquoi, en vérité, regretterait-elle les horizons de son Morvan? Ne sait-elle point que l'homme de la terre s'épuise en un labeur incessant sous l'œil

hostile du maître, et qu'il est voué à mener jusqu'au dernier souffle une lutte sans trêve ni merci?...

Ne parlez pas de *Blanchette* à Mlle Simon qui a des lectures : elle vous répondrait par quelques pages empruntées à cette *Vie d'un simple* où Emile Guillaumin a traduit avec tant d'émotion l'existence effroyable de l'habitant des campagnes.

Mlle Simon est une réaliste dans son genre. Elle a, d'instinct, compris le rythme de la vie moderne, beaucoup mieux que les philosophes les plus importants de la Sorbonne et d'ailleurs. Elle s'est aménagé une petite existence d'égoïste aux points de vue médiocres mais aux fondements solides. Peu désireuse de créer une famille, éprouvant par-dessus tout le besoin de sauvegarder sa liberté, elle s'est accrochée désespérément à sa profession et en a tiré tout le suc possible. Son traitement est modeste, soit. Elle l'augmente en donnant des leçons à quelques jeunes filles de Clarmonde, elle fait partie de toutes les sociétés coopératives imaginables, s'ingénie de mille façons surprenantes à grossir son budget, fait des voyages à prix réduit, achète la viande à prix réduit, habite une maison ouvrière à prix réduit, loue des volumes à prix réduit, se confectionne une garde-robe à prix réduit, profite, en un mot, des mille et une occasions que le régime démocratique offre à ses petits fonctionnaires de vivre médiocrement à bon compte.

C'est pour Mlle Simon que sont créés les timbres de commerce, c'est pour elle que sont institués les concours des quotidiens, pour elle que sont organisés les voyages en caravanes, pour elle que les congrès d'espéranto tiennent leurs assises, pour elle que sont réduits les prix sur n'importe quelle marchandise, dans n'importe quelle partie du monde. Mlle Simon a le génie des soldes, des primes et des laissés pour compte.

Elle s'est ainsi, peu à peu, créé un intérieur passable, bien au-dessus de sa condition sociale. Elle a été une des premières locataires de la seule habitation à bon marché dont s'enorgueillisse Clarmonde : elle y occupe un loge-

ment modeste, mais clair, aéré et pourvu de quelque confort. Lectrice infatigable, elle dévore livres, journaux et revues au cercle qu'a fondé son « Amicale ». Conférencière à un groupe des *Annales*, elle y enseigne aux jeunes filles l'hygiène en vingt leçons, de même qu'elle professe les « premiers éléments de littérature française » à une société philomathique dont j'ai oublié le titre. Elle se répand partout, et, partout, elle apporte le même esprit fait de naïveté et de science mal digérée, de sens pratique et d'idéalisme vague, de bonne volonté et d'entêtement sectaire. Elle est pacifiste et irréligieuse, fervente enragée de la science et du progrès, croyant dur comme fer aux règles de l'hygiène, à la politique de M. Edouard Petit et au catéchisme moral de M. Payot. Patriote avec cela. Foncièrement honnête et dévouée, et, pourtant, en fin de compte, insupportable par son esprit primaire, ses vues étroites, son manque absolu de sensibilité.

Au fond, elle est demeurée très paysanne, et je ne sais jusqu'à quel point son civisme n'est pas de la roublardise inconsciente.

Elle fait chorus avec la masse, assurée qu'elle est d'y trouver toujours profit, exploitant naïvement la puissance des majorités, s'en servant comme d'une arme infaillible, très semblable ainsi à l'état d'esprit de ses aïeux, les culs-terreux, qui pratiquaient la « politique du manche » avec un entrain touchant.

Au reste, on peut se demander si, avec toutes ses tares et ses petitesses, Mlle Simon ne mène pas, en fin de compte, une existence cent fois plus large et plus intelligente que celle de toutes les bourgeoises de Clarmonde réunies. Elle sait beaucoup, elle a trouvé le moyen de visiter la France, l'Algérie et trois ou quatre pays d'Europe dans des voyages d'ensemble peu coûteux, elle n'ignore aucune des grandes questions actuelles, elle sait la valeur de bien des idées et de bien des gens dont Mme Leroy-Savigny ignorera toujours le nom. Il n'y a qu'une chose qui lui manque et qui manquera toujours à la classe sociale dont elle fait partie : elle n'a pas d'esprit. Il est vrai qu'entre

Orléans et Lyon, cette lacune est considérée comme une qualité.

***

Jusqu'ici nous avons vu surtout des égoïstes dans le prolétariat des fonctionnaires. Prenez garde qu'il y a aussi des dévouements sans mesure.

Laurent Gibier est un modeste commis des postes qui est affligé de 2 500 francs d'appointements et de cinq enfants. Fils d'une femme de ménage morte à l'hospice, il n'a pas un sou de fortune. Il a, tout jeune, épousé sa maîtresse, une petite ouvrière d'ici qui ne lui a apporté que sa bonne volonté à se reproduire. Laurent Gibier s'est vu ainsi peu à peu père d'une famille de plus en plus nombreuse sans que ses appointements augmentassent dans la même proportion. Comment peut-il aujourd'hui élever cinq enfants avec 192 fr. 25 par mois, c'est un de ces problèmes que peut seule résoudre la toute petite bourgeoisie française.

Notez que cette famille est dûment rappropriée, soignée, éduquée, blanchie, choyée et présentée au public par Mme Gibier toute seule. Notez que pas un bouton ne manque, pas un détail ne cloche. Notez que le mari est habillé d'une façon convenable, la femme aussi. Notez que vous les verrez, tous les sept, dans leur tenue du dimanche, sous les frais ombrages du jardin, faire les cent pas à la musique militaire.

Quels tours de force journaliers pour un tel résultat ! Quelle application incessante des plus stricts principes d'économie ! Dès l'aurore, la maîtresse de maison est debout, le tablier des gros ouvrages à la ceinture, lavant, brossant, époussetant, nettoyant toute la maison d'une main alerte et vigoureuse. Le mari « fait » les souliers, habille les plus grands des enfants, cire le parquet, balaie le plancher et galope à son bureau. Toute la journée, tandis qu'il débite des timbres, envoie des mandats et paye des bons de poste, sa femme, transformée en femme de ménage, puis en bonne d'enfants, puis en maîtresse

de maison, nettoie les mioches, les promène ou reçoit quelques visites dans son salon minuscule. Car les Gibier ont un salon ! Le salon, c'est la marque de la caste à laquelle on appartient. Le père et la mère Lacroix, deux vieux ouvriers qui demeurent dans notre rue, n'ont pas de salon, mais Laurent Gibier en a un. N'y eût-il qu'une table d'acajou recouverte d'un tapis, un fauteuil Voltaire et deux chaises, ce serait tout de même un salon, c'est-à-dire une pièce où l'on ne fait que s'asseoir et parler.

A la vérité, le salon des Gibier connaît d'autres fins : il est agrémenté d'une alcôve dans laquelle couchent deux des enfants. Mais, tout de même, quand la porte de l'alcôve est close, c'est un salon, et voilà ce qui importe aux yeux de Mme Gibier comme à ceux des habitants de Clarmonde.

Les personnes qui défilent dans ce... salon sont rares, du reste, et toutes de la même catégorie sociale que Gibier : fonctionnaires minuscules, commerçants lilliputiens, tous petits bourgeois emplis d'une grande timidité. La cheminée est décorée de deux vases que le mari a gagnés à la foire l'an passé, il y a une vitrine avec des rayons de peluche sur lesquels on a disposé une lorgnette de théâtre, une lanterne magique, une vieille montre et un chapelet de corail. Cette vitrine fait l'admiration des enfants et l'émerveillement des visiteurs. Mais Mme Gibier n'en est pas plus fière. Elle a trop de soucis et trop de besogne pour songer à rien d'autre qu'au labeur, pesant, journalier, interminable, qui pèse comme un fardeau écrasant sur ses frêles épaules. Attachée à la glèbe, elle mène, au fond, une vie semblable à celle de la paysanne la plus infortunée. C'est par là, par cette dureté de l'existence que le petit fonctionnaire, lorsqu'il est nanti d'une nombreuse famille, se relie aux bas-fonds populaires dont il est issu. C'est par là qu'il se distingue nettement du vagabond-type, lequel est surtout bourgeois de la tête aux pieds. Du reste, le vagabond-type n'a jamais plus d'un ou de deux enfants. Et c'est par là qu'il assure sa

supériorité sociale et qu'il se convainc chaque jour d'être un vrai bourgeois français.

XV

NOTES ET CROQUIS EN MARGE (*suite*)

Le cocher de fiacre, ici, vous salue lorsque vous montez dans sa voiture. Les premières fois, l'impression ne laisse pas d'être bizarre, et puis on finit pas trouver cela très bien, d'une politesse très française.



Le peuple appelle *journalistes* les camelots qui crient le *Messager clarmondois* ou l'*Indépendant.*



Il reste dans ma petite ville un mouchard du temps de l'Empire : c'est un ancien pharmacien qui répond au nom bizarre de Coudoul. Homme assez correct, du reste, et dont la femme est reçue dans la bonne société bourgeoise. Tout le monde sait la profession qu'exerçait Coudoul sous Napoléon III, mais personne ne s'en émeut. Il paraît qu'à cette époque, la profession de mouchard rentrait dans la catégorie des professions libérales, donc plus respectées que les professions de l'État. Cette curieuse tradition subsiste dans l'esprit des Clarmondois.



Une jeune femme, veuve ou divorcée, riche, indépendante et pas trop bête, qui s'éprendrait du calme de ma petite ville et voudrait s'y fixer, ne pourrait le faire, ou, du moins, elle serait condamnée à y vivre éternellement comme une étrangère. Aucun salon ne consentirait à la

recevoir. Il n'y a place, ici, pour personne en dehors des cadres sociaux fortement constitués. Le mot *indépendant* n'existe pas dans le vocabulaire de la province française.

***

La bibliothèque municipale de Clarmonde est fort belle. Elle est classée, je crois, parmi les cinq ou six plus belles bibliothèques de France, et la loi de séparation qui lui a attribué les livres du Grand Séminaire a encore accru sa valeur. Personne, cependant, ne songe à venir troubler le repos du bibliothécaire et de son gardien de bureau qui sommeillent tout doucement dans la grande pièce tapissée de bouquins. A part quatre ou cinq gamins du lycée qui feuillettent sournoisement le Larousse aux mots défendus et aux articles croustillants, à part une vieille demoiselle anglaise qui s'obstine à lire Pope, et M. le conseiller Thibaudeau de la Thibeaudière qui manie d'une main fiévreuse les belles éditions du XVIIe et du XVIIIe, qui pourrait s'aviser de venir à la Bibliothèque? L'aristocratie n'y songerait pas un instant, les professeurs ont celle du lycée, les vagabonds ont la littérature du café et la petite comme la grande bourgeoisie ignore les livres.

Dès lors, le bibliothécaire qui classe ses fiches apparaît comme un être inutile, et le garçon de bureau qui coupe la *Revue des Deux Mondes* comme une mécanique sans intérêt. De fait, l'un et l'autre sont aussi étrangers aux livres qu'on peut l'être. Le bibliothécaire est un ancien marchand de vins qui a fait, jadis, de mauvaises affaires, s'est lancé dans la politique et a décroché tout naturellement la seule place pour laquelle il fût incompétent. Quant au garçon de bureau, ce fut autrefois un vague apprenti-tailleur de Barouille, qui lui servait d'enfant de chœur dans les offices laïques que célébrait ce patriarche. Ce sont là des souvenirs qui vous lient deux hommes pour la vie. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que Sagnasse soit garçon de bureau avec le titre officiel de sous-bibliothécaire, encore qu'à peu près illettré. Le

surprenant serait même qu'il s'en tînt là. Mais qu'on se rassure, Sagnasse aspire à plus haut : il a juré d'être secrétaire de la mairie. Personne ne doute qu'il le devienne un jour.

***

La coutume clarmondoise, aux enterrements, est que les assistants suivent le corps en se donnant le bras comme à une noce. Aucun membre de la famille ne songerait à se mettre en habit : on trouverait cela choquant comme un éclat de rire.

***

Il y a eu ici une municipalité socialiste qui n'a pas régné fort longtemps, mais a marqué son passage par diverses innovations, dont le *débaptisage* et le *rebaptisage*, si l'on ose dire, de certaines rues de la ville. Tous les *Saints* du calendrier ont été démolis, ainsi que ces bonnes vieilles dénominations, si chargées de souvenir, et, à leur place, on a vu exalter sur les plaques d'émail la kyrielle des grands inventeurs, des grands savants, des grands primaires et des grands révolutionnaires. Tout cela aux applaudissements et aux trépignements de la bande à Barouille. Mais les bourgeois protestent et j'ai entendu une vieille dame, propriétaire d'une maison sise autrefois rue Sainte-Cécile et aujourd'hui rue Robespierre, s'écrier :

— Oui, Monsieur, ça me fait le plus grand tort. Je ne peux plus maintenant trouver de locataires qui veuillent habiter une rue pareille !

Et le plus drôle, c'est que c'est peut-être vrai...

***

Les sports ne sont pas très en honneur à Clarmonde, tout au moins ils ont été lents à s'acclimater. Il y a un fossé si profond entre l'esprit de ma petite ville, esprit vieille France, rococo, *Louis-Philippard*, et l'esprit spor-

tif ! La première société de gymnastique qui se soit fondée ici s'est appelée *la Vaillante*, et sa caractéristique aux yeux de la bourgeoisie clarmondoise, c'était qu'elle se recrutait uniquement parmi les voyous de la ville. Certes, aucun membre de la société n'aurait voulu appartenir, de près ou de loin, à cette horde vêtue de flanelle claire, bras et jambes nus, qui défilait dans les rues avec un drapeau de velours garni de médailles. Mais il n'était pas jusqu'aux gens du peuple qui se méfiaient. Une histoire destinée à faire perdre le temps aux jeunes gens, à les mêler à la mauvaise compagnie, à les enlever à leur famille pendant le repos du dimanche. Les gens courageux, travailleurs n'avaient pas assez de sarcasmes pour la *Vaillante* et la vouaient aux gémonies vingt fois par jour.

Là-dessus arriva M. La Valette qui s'avisa, un beau matin, que l'énergie physique et la culture du muscle faisaient partie de l'éducation française et sentant que la présidence de ces associations serait une occasion excellente à discours solides, nourris des plus hauts exemples de l'antiquité, que tout cela était étrangement à la mode, *mondialement* à la mode, si je puis dire, et qu'il fallait décidément être à la tête du mouvement.

Aussitôt, tout se transforma au coup de baguette de cet enchanteur : les voyous devinrent « les jeunes apôtres de la religion nouvelle », les traînards furent « la phalange sacrée des représentants de la jeunesse », leurs exploits devinrent « les jeux magnifiques renouvelés de l'antiquité et accomplis par des athlètes à la conscience mondiale ». Et les mêmes gens qui avaient fulminé contre la *Vaillante* couvrirent de fleurs la *Clarmondoise*.

Cependant, malgré tous les efforts de M. La Valette, il est évident que les mœurs sportives s'accommodent mal de l'atmosphère de ma petite cité. Les classes aristocratiques ne peuvent se commettre évidemment avec les jeunes athlètes en costume de flanelle, la bourgeoisie est méfiante et beaucoup de gens du peuple ne mordent pas. On a toujours de l'ironie et quelque dédain en réserve pour les apôtres du muscle. Une seule classe fait exception,

celle des militaires. Ainsi que j'ai tâché de l'expliquer plus haut, ceux-là auront été les véritables vulgarisateurs de l'éducation physique. Depuis qu'il a aperçu les filles du colonel comte de Foëcy se rendre au tennis, la raquette à la main, M. Pellegrin-Simonnet s'est lui-même déclaré converti.

***

Le baron Jampy est, chacun sait cela, une personnalité parisienne, mais à Clarmonde, dans la société, le baron Jampy est mieux qu'une personnalité, c'est une manière de dieu. Pour la petite aristocratie ruinée, pour la grande qui se ruine, pour la haute bourgeoisie qui enrage de ne pouvoir se ruiner en fréquentant la noblesse, le baron Jampy apparaît à la façon d'un de ces hauts et puissants seigneurs du moyen âge qui avaient droit de vie et de mort sur toute une contrée. A Clarmonde, on dit : le Baron, tout court, et chacun comprend de qui il s'agit.

— Le Baron a fait ceci, le Baron a fait cela, le Baron a dit que... L'opinion du Baron est que...

On s'abrite derrière le Baron ainsi que derrière une autorité indiscutée. On se congratule d'avoir été discerné par lui, on rêve d'être salué par lui, on brûle de lui adresser la parole, on se ferait pendre pour une présentation en règle.

Un homme qui possède un hôtel rue de Varenne, une villa à Biarritz et trois châteaux en France, dont l'un, son séjour favori, à trois lieues d'ici, est un personnage bien trop considérable pour ne pas devenir prodigieux, vu de Clarmonde.

Le Baron est-il aussi fier, de son côté, de cette adulation des Clarmondois? J'en doute fort. En tout cas, il use assez peu de ménagements avec les gens d'ici. Il a le verbe haut, la réponse volontiers cassante et ne ménage pas les mots durs. Sa tête trop soignée, aux cheveux trop lissés, à la barbe trop bien peignée, qu'il rejette en arrière avec une affectation trop provocante, s'abaisse peu vers la plèbe clarmondoise. Il la voit évidemment de

trop haut pour lui accorder une importance quelconque.

Cependant, il vient régulièrement dans notre ville deux fois par an : à Noël et à l'époque des courses. A Noël, il fait une apparition, sur le banc de la fabrique, à la messe de plain-chant qui se célèbre alors. Le jour des courses, c'est une autre affaire : le Baron a une écurie, et il est de tradition que ce soit un de ses chevaux qui arrive bon premier au poteau.

Depuis vingt-sept ans, on ne connaît qu'une exception à cette règle : l'année où *Galopant*, le cheval du comte de Plancy, gagna de deux longueurs *Sultane*, la pouliche du Baron. Quel scandale dans la société ! Le Baron se retira des tribunes dans un silence impressionnant, reconduit par les commissaires affolés, et, durant des ans, il ne remit les pieds aux courses. Quant aux de Plancy, ils durent quitter le pays sous la réprobation générale !



Tout comme les gens chics, les petits vagabonds ont leur cercle, commun avec celui de la bourgeoisie minuscule, et c'est le Cercle du Commerce et de l'Industrie. Deux vastes chambres que le café du même nom a fait aménager au-dessus de sa salle et où se rencontrent fraternellement autour de la *verte* les postiers, les « indirectes », les employés de la ville et les tout petits propriétaires. Naturellement, très peu d'hommes mariés, presque rien que des garçons : calicots, commis de magasins, petits boutiquiers abondent.

Ce qui caractérise ces gens vus dans l'ensemble, c'est la frénésie de plaisir dont ils sont possédés. Plaisirs à leur portée, bien entendu, mais qui les hantent sans cesse. L'hiver, ce ne sont que bals, sauteries, représentations cinématographiques, fêtes de toutes sortes qui sont donnés par le Cercle et qui groupent dans une vaste salle que l'on loue pour la circonstance tout le joli lot de petites ouvrières dont Clarmonde est gratifiée. Que d'intrigues se nouent et se dénouent dans ce monde facile ! Beau-

coup tournent, du reste, au mariage, et pour une ouvrière qui s'émancipe, on en compte pas mal d'honnêtes.

L'été n'est pas moins agréable pour ces gens peu fortunés, mais joyeux et jeunes. Les pique-niques, les fêtes improvisées à l'Ile de l'Eldorado, les cavalcades, se succèdent de mai à septembre presque sans interruption. Personne ne voyageant, bien entendu, l'argent de poche passe là tout entier.

En somme, ce Cercle de gens vulgaires est celui où l'on jouit de la vie avec le plus d'entrain, et toujours pour les mêmes raisons : image de la démocratie, il profite le premier, et mieux que quiconque, de tous les avantages du régime, il ne perd son temps ni en regrets, ni en dénigrements. Composé de gens simples et sans grandes ambitions, il se contente des plaisirs faciles qui sont à sa portée. Ces plaisirs se sont multipliés, du reste, dans ces dernières années et se multiplieront de plus en plus, puisque ce sont précisément plaisirs portant la grande marque de la vulgarisation, signe certain du siècle. N'ayant ni inquiétude du lendemain, ni tracas du présent, ce petit monde se garde bien de penser à quoi que ce soit. Il savoure les contes du *Journal*, se grise de cinéma, connaît le répertoire de Mayol, fredonne la *Veuve Joyeuse* cinq ans après son apparition à Paris, débite encore des monologues, improvise au besoin des chansonnettes locales, ne parle jamais politique, mange horriblement mal et profère de temps à autre quelques mots de patois en guise de plaisanterie. Enfin il n'est pas, malgré sa simplicité, dénué d'un certain orgueil de caste, et j'ai appris sans surprise qu'il avait mis en interdit un brave petit pâtissier, lequel avait eu le front de se présenter en costume de travail dans les salons (!) du Cercle. Hé, hé, la démocratie se civilise, comme dirait M. Pellegrin-Simonnet...

***

Les aventures galantes sont rares ici, je l'ai dit : au-dessus d'Avignon, l'amour, en France, est considéré

comme un péché au moins et toujours comme un crime. Cependant, il est quelques femmes mariées qui ont une réputation solide de dévergondées, voire de vicieuses. Oh! il n'y en a pas beaucoup : trois ou quatre, tout au plus, mais c'est assez pour donner un aliment aux conversations sous le manteau.

Il y a Mme Marnière qui est, dit-on, du dernier bien avec Mme Léon Roche. Chaque jour que Dieu fait, l'une vient rendre visite à l'autre, et cela n'est évidemment pas naturel. Hélas! Mme Marnière est rouge et bouffie, Mme Léon Roche est jaune et sèche. C'est pour l'une et pour l'autre l'*amour à quarante-cinq ans*. A Paris, on rirait; ici, personne ne se reconnaît le droit de sourire : ceux qui savent prennent seulement un air mystérieux qui va bien avec l'énormité de la chose. On ne blague pas le vice en province.

Il y a encore Mme Durousseau, la femme d'un avocat, qui est notoirement réputée d'infamie. Celle-là a dû être jadis fort belle : elle a encore des yeux merveilleux, un nez sensuel, une bouche délicate, et, malgré la patte d'oie qui stigmatise sur sa figure la quarantaine passée, on sent autour d'elle cette atmosphère de griserie qui entoure les femmes qui ont beaucoup aimé. Certes, la vertu de Mme Durousseau me paraît assez problématique, mais je me demande où et quand, dans une ville comme Clarmonde, un crime de cette nature se peut commettre. Vouloir ne suffit pas. Faut-il encore pouvoir. Or, croyez que, ici, il n'est aucun endroit où deux amants se puissent cacher. Alors? La rencontre imprévue en voyage, la passade à Paris, la surprise dans la maison désertée par le mari au hasard d'un jour? Des minutes fugitives, et si rares !... Ainsi se garde la vertu des Clarmondoises, par l'organisation même de la vie de province qui interdit tout extra en marge de l'existence normale. Au-dessous de cent mille habitants, rien à faire pour l'adultère.

Il lui reste la littérature. Ne riez pas, c'est un fait exact. Nulles âmes plus éperdument éprises de littérature que ces âmes de petites bourgeoises incomprises, peu faites

pour des milieux de cette sorte, qui se vengent par une débauche de lectures appropriées à leurs déboires sentimentaux ou sensuels. Cela va de la petite bourgeoisie à l'aristocratie et se traduit presque toujours par les mêmes auteurs. Beaucoup de parisianisme, un peu de vice, une petite note sentimentale, voilà leur formule. Mme Jacomet, la loueuse de livres, pourrait en dire long là-dessus, si elle le voulait...

***

Les fenêtres de ma petite ville sont les yeux de nuance infiniment variée, et sans cesse en éveil, par lesquels elle observe le monde extérieur, s'instruit, s'amuse, contemple, apprend à réfléchir, se donne le spectacle de la vie et s'y passionne prodigieusement, tout en demeurant elle-même inerte.

Les fenêtres, dans les maisons parisiennes, n'ont aucune espèce d'importance : elles sont destinées à amener de l'air et de la lumière dans nos appartements, mais c'est à peine si nous en profitons pour jeter un coup d'œil rapide dans la rue ou pour voir le temps qu'il fait.

A Clarmonde, comme dans toutes les villes de province française, la fenêtre est quelque chose de sacré et d'aussi indispensable à la vie des habitants que l'est le soleil pour notre organisme. Il en est de bien des sortes, de ces fenêtres, de très humbles, aux vitres fendues, derrière lesquelles pend un rideau sale, d'archaïques, dans les vieux immeubles, avec de petits carreaux, verdâtres pour la plupart, de toutes neuves dans les maisons claires des faubourgs, il en est de minuscules et il en est d'imposantes, il en est de grillagées comme celles d'un palais romain et il en est qui communiquent librement avec l'air extérieur. Mais quelle que soit leur forme, leur aspect ou leur âge, aucune n'est inoccupée. Derrière les vieilles petites vitres comme derrière les pots de géranium, les vitraux somptueux ou les rideaux blancs, vous apercevrez

un profil d'homme ou de femme, — surtout de femme — qui surgit lorsque vous passez.

La rue est solitaire, le bruit de vos pas y résonne à trois heures de l'après-midi comme le sonore pavé de bois à trois heures d'une nuit parisienne, mais elle est tout de même étrangement peuplée d'yeux invisibles embusqués derrière chaque fenêtre pour vous fusiller du regard. Vous marchez entre une double haie de témoins qui ne perdent de vue pas un de vos gestes, pas une de vos paroles, si vous conversez.

Que font là ces gens? Pourquoi s'accrochent-ils ainsi désespérément à leur fenêtre, pourquoi se penchent-ils toujours vers autrui? Quelle volupté trouvent-ils dans l'assouvissement incessant d'une curiosité sans cesse renaissante? Est-ce par intérêt ou par plaisir? Est-ce par goût des autres ou dégoût d'eux-mêmes?

Tels les prisonniers de la caverne de Platon, ces reclus volontaires d'une existence de mollusque n'entrevoient la vie que par les ombres qu'elle projette au fond de leur chambre. Ils s'en saisissent avidement comme de la vie elle-même qui leur échappe, mais dont ils gardent la curiosité passionnée. Incapables d'agir, ils regardent les actions d'autrui; incapables de s'exprimer, ils écoutent les paroles qui sont proférées par la bouche des autres; incapables de rire, peut-être même de souffrir, ils contemplent la joie et la douleur de leurs voisins. Leur personnalité n'est plus rien, si elle a jamais été quelque chose : elle s'annihile, elle se fond dans les passants, dans les visages familiers comme dans les inconnus qui longent la fenêtre derrière laquelle on les guette. Peu à peu, ils finissent ainsi par s'identifier avec tel ou tel personnage de leur quartier, avec l'existence de tel ou tel voisin. Ils connaissent les goûts, les répulsions, les mœurs, les habitudes et jusqu'aux tics de ceux qu'ils ont observés patiemment pendant des années, ils vivent en eux, ils s'expriment par eux, ils mourront un peu de la mort des autres.

Et c'est la fenêtre qui leur apporte tout cet afflux de

vie extérieure, c'est elle qui est le lien qui les unit à l'existence, c'est par elle qu'ils connaissent leurs joies les plus fortes, et, parfois, leurs douleurs les plus aiguës, c'est elle le véritable témoin de leurs pensées et de leurs actes, compagnon familier et indispensable dont la perte serait aussi regrettée que celle d'un ami très cher.

***

Mlles Tartare ont un nom terrible, et, cependant, qui fut jamais plus doux que ces deux vieilles filles qui, depuis trente ans et plus, ont élu domicile dans un petit rez-de-chaussée de la rue du Poids-le-Roi? Telles je les avais toujours connues, telles je les ai retrouvées : Mlle Amélie, l'aînée, est seulement devenue plus impotente et a maintenant besoin d'une canne pour marcher, mais Mlle Emma est toujours plus alerte et plus vive. C'est un plaisir de la voir trottiner tout le jour. Le matin, elle se rend avec sa sœur à la messe de sept heures, aux Carmélites, un délicieux couvent situé en face de chez elle où l'on se rencontre avec trois ou quatre vieilles dames du voisinage, la plupart anciennes domestiques ayant acquis quelque aisance et contracté le goût de la dévotion. Dès la messe finie, Mlle Emma s'élance aux provisions, court chez les fournisseurs, va visiter les malades, abat sept ou huit visites et deux ou trois commissions avant le déjeuner.

Et puis c'est le repas avec sa sœur dans une minuscule et claire salle à manger d'où l'on peut observer toute la vie de la rue. Dans un coin une vieille horloge, dans un autre, un chiffonnier Louis-Philippe. Sur la cheminée, deux vases rococo. Sur la table, une nappe bien blanche et un pain bien frais, le petit péché de ces demoiselles. Annie, la vieille bonne, les sert en bougonnant comme d'habitude. Depuis vingt-cinq ans qu'elle est au service de Mlles Tartare, elle n'a pas encore pu se mettre dans la tête que le gigot devait être très cuit, les épinards accompagnés d'un croûton de pain rissolé et le fromage peu avancé.

Heureusement, Mlles Tartare sont pleines d'indulgence, elles sourient avec bonté, et c'est tout.

Après le déjeuner, Mlle Emma « qui, décidément, ne peut pas tenir en place », invente de nouveaux motifs de déplacement et s'enfuit vers des buts mystérieux aux quatre coins de la ville, cependant que Mlle Amélie s'enfonce tout doucement dans son fauteuil au coin de la cheminée, et, tout en sommeillant un peu, lit le *Messager clarmondois* ou égrène un chapelet.

Mais voici trois heures qui sonnent, et Mlle Emma qui fait sa rentrée. On se transporte dans la chambre de Mlle Amélie, et l'on attend les visites, ou, comme dit ingénument Annie, « les pratiques ». Ces « pratiques » sont nombreuses : tout ce que Clarmonde compte de vieilles filles, de messieurs âgés de la bourgeoisie, de prêtres ayant des loisirs défile dans cette modeste chambre. Car Mlles Tartare ne sont pas assez riches pour avoir un salon. Cependant, le lit de Mlle Amélie, un lit très haut et comme on en voit encore dans les campagnes, a été recouvert d'un magnifique couvre-pied broché soie, l'armoire à glace en acajou est soigneusement astiquée, il y a un canapé et trois fauteuils recouverts de velours rouge, et, sur la cheminée, de chaque côté d'un trumeau, deux guirlandes de photographies jaunies par le temps. Enfin, ainsi qu'il sied, chaque visiteur a devant son siège un magnifique pouf de tapisserie confectionné par ces demoiselles. Deux fenêtres sur un jardin minuscule. Dans l'âtre, deux bûches donnent un feu très doux et la bouilloire fait entendre son ronronnement familier. Autour de ce foyer minuscule, l'on s'assied en rond et l'on cause. Potins de la ville et de la banlieue, dernières nouvelles du diocèse, derniers scandales des journaux, suprêmes espoirs des voyages à Lourdes, homélies habituelles sur le renchérissement de la vie et l'ignominie du ministère, imprécations contre la République, recettes de cuisine, de remèdes souverains ou de jardinage que l'on se repasse à voix basse, indications précises sur la température du jour et son retentissement auprès du physique des

personnes présentes, voilà le thème ordinaire sur lequel brode l'indulgence de Mlle Amélie ou la fantaisie de Mlle Emma.

Sur les six heures, on entend, par la porte ouverte de la salle à manger, Annie qui dispose le couvert, remue les assiettes, et, de temps en temps, sans gêne, lance une interruption ou rectifie les dires d'un des interlocuteurs.

Atmosphère familiale et provinciale, atmosphère dolente dans laquelle on glisse insensiblement et où l'on voudrait s'assoupir tout doucement, pour l'éternité...

XVI

DE BAROUILLE ET DES HAUTES SPHÈRES POLITIQUES

Un des souvenirs les plus vifs de mon enfance est l'intérêt passionné que l'on prenait chez moi aux luttes politiques clarmondoises, ainsi que le nom prononcé à l'occasion d'un meeting, d'un discours ou d'une élection, qui revenait plus fréquemment que les autres et m'avait tout de suite frappé par son ton populaire, le nom de Barouille. *La liste à Barouille, le Comité Barouille, le journal de Barouille, les manœuvres de Barouille, les turpitudes de Barouille,* autant de « barouillades » qui pleuvaient dru comme grêle dans la conversation. Il semblait que ce mot, Barouille, emportât avec lui tout le parfum de la démocratie, tout le relent de l'élection, tout le fumet de la troisième République.

Or, chose curieuse, plus je le connaissais, ce nom populaire entre tous, moins je trouvais l'occasion de rencontrer le personnage qu'il désignait. Vingt fois, j'avais aperçu sa signature au bas d'une affiche, en haut d'une gazette, au coin d'un article, et jamais il ne m'avait été loisible de contempler l'homme en chair et en os. Si bien qu'à la fin, je me représentais Barouille comme une sorte de mythe surnaturel, une manière de symbole qui n'avait pas d'existence réelle. J'avais tort : Barouille

existe, je l'ai vu, je l'ai touché, je l'ai entendu. Ajouterai-je que j'ai été séduit par sa voix, médusé par ses idées, transporté par ses opinions? Ce serait beaucoup. Cependant, Barouille m'a prodigieusement intéressé par sa sincérité, la chaleur de ses convictions et l'importance de celles-ci puisque ce sont celles de la majorité du pays.

Pour tout dire d'un mot, Barouille est radical-socialiste, et radical-socialiste de la plus pure nuance, c'est-à-dire combiste notoire, caillautiste impénitent, blocard et fichard. C'est un produit garanti net de tout alliage, un type absolu, une manière d'étalon.

Par ailleurs, Barouille se présente comme un brave et honnête bourgeois, tailleur de son métier, qui vit entre sa femme et sa fille dans une médiocre boutique de la rue des Cordeliers. Son aspect n'a rien d'hirsute qui pourrait rappeler les énergumènes quarante-huitards ou les compagnons gambettistes du Café de Madrid. C'est un être quelconque, maigre et sec, aux cheveux et à la barbe violemment noirs, d'un noir de bonne teinture, qui se sangle volontiers dans des redingotes impressionnantes pour présider les tenues de la loge ou les distributions de prix, mais, à l'ordinaire, présente un équipage beaucoup moins reluisant. Barouille affecte la simplicité dans les manières ; cependant vous noterez qu'il ne s'encanaille jamais. Il a une espèce de dignité de citoyen qu'il appelle le « respect individuel de chacun » et qui est tout simplement de la fierté bourgeoise qui l'a toujours empêché de se commettre avec la crapule ou de traîner dans les bars. Alors, Barouille fait des manières? Pas précisément, mais il prend son rôle tout à fait au sérieux, tel un instituteur laïque nourri de la pensée de M. Edouard Petit qui croit accomplir un sacerdoce en faisant conjuguer le verbe *avoir*.

De même, Barouille n'est pas éloigné de penser qu'il est en quelque manière un prêtre de la grande église radicale-socialiste et il officie à toute heure du jour avec une conviction admirable.

Il y a dans cette religion plusieurs chapelles, si je puis dire en parlant du plus agnostique des partis. Celle qu'a choisie Barouille est la plus encombrée : c'est celle des Droits de l'homme et du citoyen. Du jour où le petit tailleur de la rue des Cordeliers eut découvert les Droits de l'homme, il se sentit grandi de cent coudées et il n'eut de cesse qu'il eût fait passer sa flamme dans le cœur de tous ses concitoyens. Détenteur de cette pierre de touche infaillible, Évangile de la République, Barouille eut désormais le pouvoir de juger en dernier ressort toute entreprise humaine.

Or, c'était au beau moment du général Boulanger : Clarmonde entier hennissait avec le cheval noir. Seul, Barouille ne perdit pas la tête, et, armé de ses quatre sous d'économies, se jeta dans la mêlée. On le hua. Infatigable, il demeura sur la brèche, fonda un journal, perdit sa clientèle de tailleur, traîna la misère, mais tint bon deux ans durant. Souffrir pour son Dieu, quelle chose plus sublime pour un croyant ! Barouille s'était juré d'avoir la peau du général, et il demeura convaincu jusqu'au bout que c'était lui qui l'avait eue.

Là-dessus, quelques républicains bon teint se groupèrent autour de lui, un semblant d'organisation s'ébaucha dont Barouille devint le chef naturel. Trois ans plus tard, le petit tailleur mettait le sceau définitif à sa réputation démocratique en fondant la loge *Les Amis de la Vérité*, « dont l'inauguration fut un défi public », comme dit M. Pellegrin-Simonnet lorsqu'il en parle.

Chacun s'attendait à voir Barouille se porter à l'un des multiples sièges municipaux, législatifs ou sénatoriaux que la République offre à ses politiciens. Chacun fut déçu, Barouille demeura dans l'ombre. Successivement on le vit seconder ses amis pour l'obtention de places bien rétribuées ou de postes législatifs, on le vit entasser démarches sur démarches, articles sur articles, on l'aperçut à chaque tournant de rue de la cité politique, mais jamais en vedette, toujours en marge, ne sollicitant rien pour lui-même.

Ce magnifique désintéressement qui assimile Barouille aux plus pures gloires romaines est aussi sa récompense. Quelle joie pour le petit tailleur de la rue des Cordeliers de songer que c'est lui, humble citoyen, qui, du fond de sa boutique, tire les ficelles qui font agir les pantins à l'avant-scène ! Quelle volupté de se sentir si fort en étant si caché !... Aussi l'époque la plus radieuse de la vie de Barouille fut-elle l'époque des fiches ! Ah ! parlez-moi de Barouille alors, véritable roi des vagabonds, empereur des citoyens clarmondois, dispensateur des bons comme des mauvais points, divinité sans égale ! Barouille rayonnait, Barouille exultait...

Que de grandes choses n'a pas accomplies Barouille en ces temps bénis ! On le vit tenir tête au général, au préfet, à l'intendant, à la magistrature entière, on le vit consulté à l'occasion de tout avancement, depuis celui de colonel jusqu'à celui de caporal ou de facteur des postes. Barouille était vraiment le *Deus ex machina* d'où dépendait tout le corps social de Clarmonde. Sa fierté s'en était accrue au point qu'il ne saluait même plus sa clientèle électorale. Aussi les jalousies s'accumulaient-elles autour de lui, tissaient-elles autour de son nom un filet aux mailles de plus en plus serrées dans lequel il se trouva bientôt emprisonné.

Dénoncé à Paris, son nom traîna dans les ministères, fut démasqué tout à coup à l'époque des fiches et eut les honneurs d'une huée générale lorsqu'il fut prononcé à la tribune de la Chambre.

A partir de ce jour-là, Barouille s'effondra. Ma petite ville ne pousse pas le stoïcisme dans les opinions jusqu'à souffrir le martyre pour ceux qu'elle admire. Elle n'a qu'un goût modéré pour ceux que n'auréole plus la faveur des grands et elle délaissa Barouille avec autant d'empressement qu'elle l'avait adopté.

C'est ce revirement que le grand homme déchu n'a jamais voulu admettre, car, évidemment, dans sa sincérité d'apôtre, il n'y comprend rien. Tel il était il y a vingt ans, tel il est demeuré, un peu amaigri peut-être, la barbe

blanche et le cheveu rare, mais aussi incorruptible dans son républicanisme à la Quinet ou à la Jules Ferry. C'est maintenant une idole à la retraite, une divinité passée dans le cadre de réserve, une chose usée, qui a trop servi. Relégué au fond de son arrière-boutique, sa voix se fait de plus en plus caverneuse, de moins en moins distincte pour les passants. On commence à ne plus rien comprendre à son langage : avant deux ans d'ici, ma petite ville aura totalement oublié cet Ashavérus de province.

***

A l'inverse de Barouille, je ne pense pas que M. Pichonnette, le maire de Clarmonde, soit jamais démodé. Pichonnette, c'est mieux qu'un homme pour les gens d'ici, c'est un symbole, le symbole de la République bon enfant, au grand cœur, à la main largement ouverte, au patriotisme éprouvé, aux idées généreuses, à la poignée de main facile et à la langue bien pendue. Pichonnette, c'est un homme qui parle, la poitrine ceinte d'une écharpe, et qui est capable de parler à n'importe qui et sur n'importe quoi, pendant n'importe combien d'heures. Qu'on se le dise dans le Midi ! Nous en avons un aussi à Clarmonde. Évidemment il est moins complet que s'il était né en *Avignoun*, mais tel qu'il est, je le tiens pour le plus pur des descendants directs du garde national. Pichonnette, c'est toujours le Français qui se croit beau, galant, spirituel, et qui use de ses avantages au mieux de ses conquêtes féminines. Qui n'a pas vu Pichonnette dans les bals de société n'a rien vu. Il arrive, ceint de son écharpe de maire, la boutonnière agrémentée de quatre ou cinq rubans qu'il dispose en éventail, la face enluminée, la chemise déjà froissée et l'œil injecté de sang. Évidemment, le repas fut copieux et les vins abondants, mais Pichonnette est encore très solide.

Tout de suite son pardessus ôté, ce sont vingt mains qui se tendent vers lui et des « M. le Maire ! » qui éclatent en fanfare autour de sa personne. La joie éclate sur son

visage dont le vermillon s'accentue, s'il est possible. Il serre les mains avec délire, tapote sur les joues des petits garçons, embrasse les petites filles, il sourit, il rit, il est béat, il a l'air d'offrir son cœur, son ventre, son écharpe, toute sa personne. Et il promet tout ce qu'on veut, de bonne foi, sachant bien qu'il ne pourra réaliser ses promesses, mais si décidé à obliger tout le monde qu'il va de lui-même au-devant de notre requête.

— Comment est la santé, mon vieil ami? Que devenez-vous? Que faites-vous? Que désirez-vous?

A l'entendre, il serait capable — sur l'heure — de vous offrir l'univers, et on dirait, à le voir, qu'il va réaliser vos vœux les plus secrets.

Cependant le bruit des cuivres retentit dans la vaste salle du Palmarium, Pichonnette s'excuse auprès de vous et se lance au milieu des danseurs.

Car Pichonnette est un valseur émérite. Même sa notoriété locale, même sa situation de maire de Clarmonde n'ont pu lui faire oublier ses succès de jeunesse. Il danse comme un ours, la face rubiconde, l'œil fixe, le visage inondé de sueur, mais il est galant, mais il sait parler aux femmes, mais il les entraîne au buffet, mais il leur offre le champagne, mais il les reconduira tout à l'heure jusqu'au vestiaire. Pichonnette roucoule et fait les yeux doux, se trémousse et plaisante, risque une gauloiserie et la rattrape avec un gros rire. Pichonnette va même beaucoup plus loin, et l'huissier de la Mairie pourrait en dire long sur ce chapitre, aussi bien, du reste, que les institutrices, dames dactylographes, filles-mères secourues par la municipalité et autre gibier de même choix. A son usine, la chose est notoire et la réputation du « singe » solidement établie. Dans le monde (c'est-à-dire dans les bals de société ou à la Préfecture ou chez le général), Pichonnette a plus de retenue, mais ses paroles sont aussi expressives. Les femmes des vagabonds se moquent de lui et se le repassent de main en main dans un éclat de rire général.

Si Pichonnette adore la bagatelle, il adore aussi la

République. Sur ce chapitre, pas la moindre hésitation : Pichonnette ne permettrait pas que vous mettiez en doute son civisme. Le buste redressé, la poitrine arquée, planté sur ses jambes, relevant la tête, Pichonnette prononce sur ses convictions républicaines des paroles mémorables qui doivent retentir profondément dans l'âme des auditeurs. Est-ce à dire qu'il ait fait un choix entre toutes les nuances du républicanisme? Non, sans doute. Pichonnette ne sait jamais au juste s'il est radical-socialiste, radical ou républicain modéré : il oscille perpétuellement entre M. Caillaux et M. Méline, mais vous avez compris qu'il est toujours de la nuance du ministère.

Ces variations ont amené la guerre entre Barouille et Pichonnette. Se croyant assez populaire pour n'avoir plus besoin de truchement, ce dernier se présente maintenant seul, sans faire appel au Comité Barouille, devant les électeurs clarmondois. Voilà de la hardiesse qui montre à quel point la *barouillade* est en baisse.

Pichonnette galantin et démocrate ne serait pas Pichonnette, s'il n'était pas patriote. A la vérité, son patriotisme ne s'est jusqu'ici manifesté que par le zèle qu'il a mis à faire réformer les fils de ses électeurs influents, mais lorsque, dans les commissions de ravitaillement et autres, Pichonnette se trouve en contact avec des officiers, il ne manque jamais, par quelques paroles bien senties, de faire connaître à son auditoire « ses sentiments véridiques et sincères sur la magnifique armée de la République qui, etc... ». Chez le général, Pichonnette exulte ; au 14 juillet, il rayonne ; à la revue des troupes, il triomphe ; devant les drapeaux, il trépigne. Il a poussé le zèle, l'an dernier, jusqu'à écrire une lettre publique de remerciements au commandant d'armes, tel le Président de la République après Longchamp.

Enfin Pichonnette ne serait pas complet s'il n'était pas anticlérical comme on l'était il y a vingt ans. Plus jeune, il poussait le cri du corbeau lorsqu'il rencontrait, avec ses amis, un prêtre au coin d'une rue. Aujourd'hui sa dignité le lui défend, mais quand « on est entre copains »,

comme il dit, « il en sort de raides sur les ratichons ». Cependant vous noterez que, depuis un an, Pichonnette rend son salut aux autorités religieuses que le hasard met en sa présence. Il n'en a pas fallu davantage pour que Barouille, au Café du Commerce, l'accuse à haute voix d'être stipendié par Rome. Que dirait-il s'il l'avait vu comme moi serrer, avant-hier, la main de M. de Faverges-La Hauterie à cinquante mètres de la Mairie !...

Doutez-vous maintenant que Pichonnette aime la popularité, les coups de chapeau respectueux, les poignées de main dans le tramway, l'appel de son nom dans les quartiers populaires, l'hommage de la foule quand il préside quelque part?... Pichonnette aime tout cela, et il aime aussi la bonne chère, le bon vin, les repas plantureux, les escapades à Paris, les randonnées à Montmartre, les grands spectacles, les expositions, les banquets des maires, les mariages civils où il officie au milieu des plantes vertes, les femmes grassouillettes, les livres salés et l'éloquence des députés méridionaux.

Que manque-t-il, en vérité, à Pichonnette pour faire un véridique garde national? Le fusil que la République avisée se gardera bien de jamais lui confier en temps de paix.

***

Pichonnette étant maire et Barouille puissance occulte, que peuvent être Bourrasse et Pelisse, sinon des comparses, délégués l'un à la Chambre et l'autre au Sénat? Le fait est que j'ai rarement rencontré êtres plus obscurs, plus médiocres et plus ridicules que ces deux personnages politiques. Bourrasse, court et trapu, a l'air d'un bouledogue, et Pelisse, jaune et sec, est long comme un jour sans pain. Bourrasse affecte volontiers des allures à la Clemenceau et joue au conventionnel sans parvenir à être autre chose qu'un grossier et malpropre individu. Pelisse a certainement le foie attaqué et cuve une bile qui ne demande qu'à s'épancher à gros bouillons.

L'une et l'autre de ces deux nullités a fini par s'imposer

en vertu de je ne sais quel miracle à la population clarmondoise qui n'aime pas à réfléchir d'ordinaire, et, se contentant de l'ouvrage tout fait, vote pour Bourrasse comme ça, par habitude, par veulerie.

D'ordinaire, voici comment les choses se passent dans la circonscription. Bourrasse, député sortant, arrive en tête de liste avec 4000 voix environ, à égalité avec un concurrent libéral. Désiré Fouilloux apparaît, en queue, avec un millier de voix, et c'est ce millier de voix qui assure, au second tour, l'élection de Bourrasse. De sorte que le vrai maître, ici, c'est le directeur du *Réveil du Peuple*. Le problème, pour écraser Bourrasse, consisterait donc à faire passer au premier tour un candidat libéral assez habile pour compter un millier de voix d'abstentionnistes. Mais où dénicher cet oiseau rare, qui saura plaire à la fois au baron Jampy, à M. Pellegrin-Simonnet, au clergé et aux petits propriétaires?... Ce n'est pas qu'on manque d'hommes : il est même cocasse de constater à quel point des êtres accourus des coins les plus opposés de l'horizon politique peuvent se rencontrer dans un libéralisme de teinte irréprochable. Mais c'est justement cette multitude qui est inquiétante et qui inquiète les électeurs : tant de gens si empressés à satisfaire les variations les plus imprévues de l'opinion leur inspirent une méfiance profonde, et, à chaque élection, ils rechignent un peu plus sur le libéral qu'on leur offre.

Ce n'est pourtant point qu'on ne se donne un mal infini pour le chercher dans les centres les plus extraordinaires de la politique. Une fois, c'est un journaliste bon teint, opinions modérées, écrivain très en grisaille dans des feuilles de couleur neutre, admirateur de la vieille France, prosélyte des idées modernes, « ayant rapporté d'un voyage aux États-Unis le sens des réalités concrètes », respectueux de toutes les manifestations du sentiment religieux, « soucieux, cependant, de conserver ses droits au pouvoir civil », très aimé des financiers et auteur de plusieurs ouvrages d'économie politique. La société clarmondoise en fut entichée jusqu'au jour où un membre

du Cercle artistique découvrit que notre homme avait collaboré à une feuille dreyfusarde, du temps de l'Affaire, et qu'il avait été longtemps secrétaire d'un député juif. C'en fut assez pour mériter l'infamie, et le *Messager clarmondois* se chargea de le vider en deux numéros, à la grande satisfaction de Bourrasse qui passa dans un fauteuil.

Une autre fois, c'est un noble qu'on va quérir en Poitou, un homme aimable et disert aux doigts chargés de bagues et aux cravates élégantes qui a retiré de la fréquentation des Cercles catholiques le goût des conférences et s'imagine que la vie est une parlotte perpétuelle sans interruptions ni intrigues. Le Cercle le prône, l'acclame comme un sauveur. Mais la bourgeoisie méfiante demande des arrhes.

— Paix aux hommes de bonne volonté ! répond le jouvenceau.

Parole dangereuse en temps d'élection, qui lui vaut aussitôt la haine des gardes nationaux. On fouille dans son passé, on découvre qu'il a été élevé chez les Pères, et Bourrasse, triomphant, passe presque au premier tour.

Une autre fois, c'est un adjoint de Pichonnette, un médecin assez fortuné, bon républicain, vieille famille bourgeoise des environs, estimée de tous, qui, en une dizaine d'années, fait son trou et apparaît au grand jour de la politique comme un excellent candidat. Bon garçon, intelligent, populaire dans les faubourgs pour ses consultations gratuites, très informé, voilà le député rêvé : M. La Valette en personne le prône, le présente, s'institue son cornac. Fâcheuse idée : le futur candidat, qui portait en lui tous les appétits d'un jacobin, se sent ébloui dans les salons défraîchis de tant de vieux hôtels et devant les tables — qu'il croit somptueuses — de la noblesse. Il en perd la tête positivement, et, le jour des funérailles de l'évêque, s'offre spontanément à tenir un des cordons du poêle aux lieu et place de Pichonnette qui, par prudence, s'est mis au lit. Le lendemain, il est perdu : la bourgeoisie entière le rejette avec dégoût, et la droite, outrée

de tant de malchance chez un homme qu'elle a distingué, le vomit à jamais.

A quoi bon continuer? C'est une fatalité qui frappera tous les candidats libéraux de Clarmonde d'être toujours suspects à l'un ou à l'autre des partis. Et Bourrasse continuera de s'insérer entre les deux pendant bien des années encore. Ce qu'il redoute le plus, ce serait une alliance entre la droite et le socialisme. Mais alors les radicaux se fortifieraient des gardes nationaux apeurés. A moins que les socialistes eux-mêmes ne s'augmentent de façon considérable? Mais Clarmonde est une cité sans industrie dont la population ouvrière va sans cesse en diminuant. De sorte que, finalement, ma petite ville si désuète par certains côtés, si confinée dans ses mœurs vieillottes, mourra dans un radicalisme impénitent.

EN MANIÈRE DE CONCLUSION

Tout a une fin, même les voyages d'agrément, même les voyages d'études. J'ai recueilli sur Agnès Sorel et son milieu tous les documents que les archives clarmondoises étaient susceptibles de me fournir, et, demain, je dois quitter cette cité hospitalière. Cette journée est donc la dernière que je passerai dans ma petite ville.

A la vérité, ce n'est pas sans regret que je me sépare d'elle : depuis deux mois que je vis de sa vie et avec ses habitants, j'ai appris, sinon à beaucoup l'aimer, du moins à beaucoup la respecter. Je n'ai plus à son égard cette prévention stupide qu'ont les gens de Paris contre la province. Je n'englobe plus sous le même terme de mépris tous les êtres qui s'agitent en dehors des fortifications parisiennes ; j'ai appris, ou, plutôt, réappris qu'il y avait des modes de vie entièrement différents de ceux de Paris, mais tout aussi respectables. J'ai compris enfin que la province n'était pas *une*, tout d'un bloc, qu'elle comptait des classes nombreuses de citoyens peut-être pas très unis entre eux, mais qui veulent être jugés séparément pour être bien jugés. Et qu'en définitive, toutes ces choses sont beaucoup plus complexes qu'elles ne paraissent.

Si, avant de partir, je jette un coup d'œil d'ensemble à ce qui fut ma petite ville, je remarque à quel point ses mœurs traditionnelles sont en voie d'évolution profonde. Dans l'aristocratie comme chez les fonctionnaires, dans la bourgeoisie comme dans le commerce et dans le peuple, tout est en train de se modifier. Le vieux vernis de la province française craque de toutes parts et s'effrite, et, à sa place, apparaissent de jeunes et fraîches couleurs qui ne forment pas encore un tableau d'ensemble, mais de grandes taches claires sur le vieux fond sombre.

Ces modifications profondes qui atteindront, j'en suis

sûr, jusqu'à l'âme de la bourgeoisie et de l'aristocratie, ce seront les fonctionnaires, les vagabonds, qui en auront été les auteurs immédiats. C'est par eux et par eux seuls que la province communique avec le siècle. Ces manières d'explorateurs qui viennent des rivages civilisés présentent aux vieux habitants de ma petite ville toutes sortes de verroteries et de camelote sur lesquelles elle se jette avec passion, abandonnant, en échange, l'or vierge de ses idées et de ses sentiments. Mais comment résister à des offres aussi tentantes, à un mirage aussi captivant? Ma petite ville est faible et ses séducteurs sont habiles. Au reste, si l'habileté ne réussit pas, ils emploient volontiers la force. J'ai noté qu'ils s'installaient comme en pays conquis : c'est bien l'impression dernière qu'ils donnent. Ils commandent et ils méprisent. N'ayant aucune attache avec les lieux où ils se trouvent ni avec les habitants auxquels ils sont mêlés, ils sont sans scrupules et sans remords. Et, insensiblement, ils habituent les cités provinciales où ils campent à des mœurs, à des idées, à des manières de vivre et de sentir entièrement nouvelles.

Cette transformation est-elle un bien? est-elle un mal? Au point de vue du pittoresque des mœurs, c'est évidemment un désastre. Cette unification de tout un pays sous le même joug intellectuel et moral tend à faire disparaître rapidement toutes les différences de province à province, toutes les originalités et toutes les beautés. On ne saurait nier, cependant, que cette transformation comporte avec elle certains avantages : elle élargit la vie moisie et confinée des provinciaux, elle fait circuler un peu d'air au milieu des ruines de la vieille société, elle oriente la destinée de chacun vers de nouveaux horizons. Dans dix ans d'ici, des professions se seront entièrement modifiées en un sens excellent. Il faut donc savoir gré, dans une certaine mesure, à cette évolution générale qui transforme du tout au tout les classes de la province française. Mais cela est bien dommage pour l'observateur des mœurs !...

Non seulement, du reste, les diverses provinces fran-

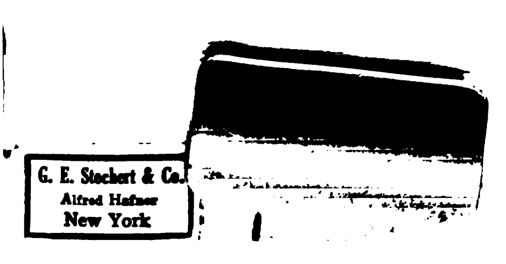
çaises ont une tendance invincible à devenir similaires dans leur physionomie morale, si bien que Clarmonde finira par ressembler à Bordeaux et Rennes à Grenoble, mais, dans chaque province, les groupes sociaux manifestent cette autre tendance générale à la similitude. La démarcation, je l'ai notée, est encore très grande en apparence, mais allez au fond, et vous verrez que la petite bourgeoisie vit exactement comme la grande, et celle-ci comme l'aristocratie. Il y a en province, ainsi que dans tous les pays, en général, une sorte de tentation de se hausser qui fait que chacun veut être au-dessus de son rang social et tend presque toujours à vivre comme on vit dans la classe supérieure à la sienne.

Ainsi, de quelque côté qu'on l'observe, la province nous paraît en voie d'évolution profonde. Ma petite ville n'est encore une petite ville d'hier que parce qu'elle est en dehors du rayonnement immédiat de Paris, mais c'est un retard d'une vingtaine d'années au plus. Du reste, si elle voulait résister, comment le pourrait-elle? Les lois elles-mêmes travaillent en faveur de son évolution, les grandes idées d'émancipation féminine, de bien-être social la pénètrent de toutes parts, elle se sent de plus en plus noyée dans le grand courant qui nous emporte tous.

Alors c'est sans regret que je la quitte—définitivement, cette fois. La vulgarité du siècle va l'enlaidir encore; la mesquinerie de la vie contemporaine, plus sensible en province qu'à Paris, va la rapetisser chaque jour; un peu de ce qui faisait sinon sa beauté, du moins son charme, le charme des vieilles choses anciennes et fanées, va s'en aller chaque matin; à quoi bon contempler des désastres de cette sorte? Laissons-la mourir en paix, et, comme la vieille aristocratie chère au cœur de M. Pellegrin-Simonnet, ne la troublons pas dans son coin d'ombre. Il faut qu'il y ait toujours un peu de mystère dans la mort des choses comme dans celle des gens.

TABLE DES CHAPITRES

3703-18. — CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.


G. E. Stechert & Co.
Alfred Hafner
New York

